

DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE ET D'ÉTHIQUE APPLIQUÉE
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

LES « LOIS DE L'HISTOIRE » ET LES « BROUILLARDS DE L'AVENIR »
Quelle conception de l'histoire dans l'œuvre de Rosa Luxemburg ?

par
WILLIAM CHAMPIGNY-FORTIER

Sous la direction du professeur
ANDRÉ DUHAMEL

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade
MAÎTRE ÈS ARTS (M.A.) EN PHILOSOPHIE

Décembre 2020

Résumé/Abstract

Résumé :

Rosa Luxemburg est souvent vue comme une théoricienne révolutionnaire et non comme une philosophe. Son œuvre aborde pourtant des thématiques qui sont bel et bien philosophiques et ce mémoire s'intéressera à l'une d'elles : sa conception de l'histoire. Certains commentateurs et certaines commentatrices de sa pensée affirment qu'elle est passée d'une vision fataliste du processus historique à une conception plus ouverte de l'histoire où la révolution devient une possibilité objective. Cette thèse sera confrontée aux textes de Luxemburg et il sera démontré qu'elle rencontre des contradictions évidentes. Une nouvelle hypothèse sera proposée en introduisant la notion de prescription historique qui semble plus adaptée pour appréhender sa conception de l'histoire qui opère une synthèse de la possibilité objective et de la nécessité historique du socialisme.

Mots-clés : Rosa Luxemburg, Marxisme, Histoire, Socialisme, Révolution, Praxis, Nécessité, Possibilité.

Abstract :

Rosa Luxemburg is often viewed as a revolutionary theorist, not as philosopher. However, her work discusses thematic that are deeply philosophical, and this essay will focus on one of them: her conception of history. Some of her commentators argues that she first developed a fatalistic view of the historical process and then adopted a more open conception of history in which the revolution becomes an objective possibility. This thesis will be confronted with the texts of Luxemburg and it will be shown that it does encounter some obvious contradictions. A new hypothesis will be proposed by introducing the concept of historical prescription that seem more adapted to apprehend her conception of history which operates a synthesis of the objective possibility and the historical necessity of socialism.

Keywords: Rosa Luxemburg, Marxism, History, Socialism, Revolution, Praxis, Necessity, Possibility.

Remerciements

La majorité des pages qui suivent ont été écrites alors qu'une pandémie a mis au confinement une bonne partie de la planète pendant plusieurs mois. Je garderai de ce moment de ma vie un souvenir agréable qui contraste avec l'anxiété et les épreuves difficiles qu'ont dû traverser bien des gens pendant cette période. J'ai eu l'immense privilège de vivre ces mois sereinement et je veux ici adresser mes gratitudeux aux personnes qui ont rendu possible cette quiétude d'esprit.

Mes premiers remerciements vont à Béatrice, ma partenaire avec laquelle je partage une grande complicité, de nombreux projets et qui m'a épaulé tout au long de la réalisation de ce mémoire, à Raphaël, ami de toujours et fidèle compagnon de milles aventures, à Gabrielle, pour la sensibilité et la solidarité dans les hauts comme dans les bas. Je remercie aussi Pier-Antoine, pour sa sagacité et les discussions passionnantes autour d'une bonne pinte jusqu'à pas d'heure, Simon et Charles-Vannak, camarades estimés, brillants et inspirants, Xavier, Étienne et Benjamin pour les soirées de confinement ainsi que pour les virées au Lac-Saint-Jean et finalement, Pier-Luc pour la correspondance et l'humour rafraichissant. Je tiens à remercier ma famille qui m'a soutenu dans mes études et dans mon parcours de vie. Salutations aux camarades militants et les militantes avec qui j'ai mené les luttes m'ont enseigné autant sinon plus que des années d'études universitaires.

Je veux aussi adresser ma gratitude aux professeurs Alain Létourneau et André Lacroix qui évaluent ce mémoire en tant que jury et qui m'ont également enseigné pendant mes études. Un remerciement particulier à André Duhamel pour avoir dirigé ce travail et m'avoir soutenu tout au long de la rédaction et bien avant également. Je suis fier d'être de la dernière cohorte à avoir pu bénéficier de ses conseils, de son intelligence et de sa sensibilité pour la rédaction d'un tel travail. Finalement, un remerciement spécial au Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) et à l'Université de Sherbrooke qui m'ont octroyé du financement important m'ayant permis de réaliser mes études. En espérant qu'un jour l'éducation soit véritablement traitée comme un droit fondamental et que tous et toutes puissent y avoir accès sans barrières financières.

Table des matières

RÉSUMÉ/ABSTRACT	I
REMERCIEMENTS	II
TABLE DES MATIÈRES	III
LISTE DES ABRÉVIATIONS	IV
INTRODUCTION	1
PROBLÉMATIQUE	1
HYPOTHÈSES.....	3
MÉTHODOLOGIE	6
CHAPITRE I : NÉCESSITÉ HISTORIQUE.....	11
1.1 CONTEXTE HISTORIQUE DE 1890 À 1914 : L'EMPIRE ALLEMAND ET LE SPD.....	11
1.2 UNE IDÉE DANS L'AIR DU TEMPS : KAUTSKY, BERNSTEIN ET LA NÉCESSITÉ HISTORIQUE	19
1.3 LE SOCIALISME COMME FATALITÉ HISTORIQUE DANS LA PENSÉE DE LUXEMBURG	26
CHAPITRE II : POSSIBILITÉ HISTORIQUE.....	41
2.1 CONTEXTE HISTORIQUE DE 1914 À 1919 : GUERRE MONDIALE ET RÉVOLUTION	41
2.2 LUXEMBURG ET LE SOCIALISME COMME POSSIBILITÉ OBJECTIVE	48
2.3 « SOCIALISME OU BARBARIE » : UNE RUPTURE MÉTHODOLOGIQUE ?	57
CHAPITRE III : PRESCRIPTION HISTORIQUE.....	74
3.1 RETOUR SUR LA PROBLÉMATIQUE À LA LUMIÈRE DES DEUX PREMIERS CHAPITRES.....	74
3.2 LE CONCEPT ET L'HYPOTHÈSE DE LA PRESCRIPTION HISTORIQUE DU SOCIALISME	79
3.3 LE SOCIALISME COMME MOUVEMENT « CHARGÉ PAR L'HISTOIRE »	89
CONCLUSION	107
L'ACTUALITÉ D'UNE THÉORICIENNE RÉVOLTÉE	107
ÉCOSOCIALISME OU BARBARIE ?	109
QUE FAIRE DE CETTE CONCEPTION DE L'HISTOIRE ?	111
CHRONOLOGIE.....	113
BIBLIOGRAPHIE.....	115

Liste des abréviations

Dans le but d'alléger la lecture, de nombreuses abréviations sont utilisées pour remplacer des noms d'organisations ou d'institutions. Chaque fois qu'une nouvelle abréviation est utilisée, elle est précédée de la forme longue, toutefois, il peut s'avérer difficile de s'y retrouver. De plus, les abréviations dans le texte respectent généralement les termes originaux allemands et non leur traduction française comme il est coutume de le faire dans la littérature sur cette période historique, ce qui ajoute une couche de complexité. Cette liste des abréviations a donc pour objectif de faciliter la lecture.

ADGB	Allgemeine Deutsche Gewerkschaftsbund Confédération Générale Syndicale Allemande
DR	Délégués révolutionnaires (aussi appelés « hommes de confiance »)
IKD	Internationalen Kommunisten Deutschlands Communistes Internationaux d'Allemagne
KAPD	Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands Parti communiste ouvrier d'Allemagne
KPD	Kommunistische Partei Deutschlands Parti communiste d'Allemagne
NSDAP	Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei Parti national-socialiste des travailleurs allemands (aussi appelé Parti nazi)
POSDR	Parti ouvrier social-démocrate de Russie
SAP	Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands Parti socialiste ouvrier d'Allemagne
SPD	Sozialdemokratische Partei Deutschlands Parti social-démocrate d'Allemagne
USPD	Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne

Introduction

« L'histoire écrite est un palimpseste ; elle garde les strates [des] luttes et, inscrites à l'intérieur de ces sédiments, les différentes interprétations modifiées et remaniées selon les moments de cette lutte. Si bien que le récit d'un échec comporte les éléments qui serviront à présenter comme inévitable le triomphe, aujourd'hui, de ceux mêmes qui, la veille encore, étaient considérés comme les vaincus.¹ »

- Louis Janover, *Le testament de Lénine et l'héritage de Luxemburg*

Problématique

Le questionnement sur le sens de l'histoire et l'existence d'une forme de nécessité historique est, au moins depuis la Révolution française, une préoccupation importante des théoriciens et des théoriciennes révolutionnaires. Le philosophe rationaliste et député girondin Condorcet avait écrit un ouvrage complet sur l'idée de progrès historique peu avant sa mort en 1794. Depuis, les révolutions se sont succédé et la littérature révolutionnaire s'est considérablement enrichie de textes sur ce thème. Or, si aujourd'hui l'idée d'une nécessité historique attire plutôt le scepticisme ou la méfiance, il faut admettre qu'il existe néanmoins tout un corpus et une tradition de réflexions sur la direction de l'histoire et ses lois. Ainsi, pendant longtemps ces mots de Condorcet ont pu avoir un écho et être pris très au sérieux par des générations de théoriciens et de théoriciennes :

Si l'homme peut prédire, avec une assurance presque entière, les phénomènes dont il connaît les lois ; si lors même qu'elles lui sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir avec une grande probabilité les événements de l'avenir, pourquoi regarderait-on comme une entreprise chimérique celle de tracer avec quelque vraisemblance le tableau des destinées futures de l'espèce humaine, d'après les résultats de son histoire ? Le seul fondement de croyance dans les sciences naturelles est cette idée que les lois générales, connues ou ignorées, qui règlent les phénomènes de l'univers, sont nécessaires et constantes ; et par quelle raison ce principe serait-il moins vrai pour le développement des facultés intellectuelles et morales de l'homme que pour les autres opérations de la nature ?²

¹ Louis Janover. *Le testament de Lénine et l'héritage de Rosa Luxemburg*, Toulouse, Smolny, 2018, p.28.

² Nicolas de Condorcet. *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain suivi de Fragments sur l'Atlantide*, Paris, GF Flammarion, 1988, p.265.

Au XIX^e siècle, Marx et Engels vont se distinguer en tentant de faire reposer leur théorie politique sur cette connaissance des lois de l'histoire et c'est pourquoi ils vont se réclamer du socialisme scientifique par opposition au socialisme utopique³. Pour eux, les changements sociaux n'étaient pas simplement un idéal à réaliser, mais bien une nécessité historique. Cette vision va ensuite devenir véritablement hégémonique pour la génération des socialistes de l'époque de la Seconde Internationale (1889-1916) et des premiers partis de masse à se réclamer des idées du *Manifeste du parti communiste*. Les premières grandes brèches dans cette conception de l'histoire viendront en même temps que l'effondrement de cette Seconde Internationale elle-même avec la Première Guerre mondiale. Ce sont ces années qui correspondent à la période active de Rosa Luxemburg comme militante révolutionnaire et sa pensée accompagne le cheminement de cette conception de l'histoire, y compris quand elle déclinera avec la guerre.

Dans l'œuvre de la révolutionnaire, l'avènement du socialisme est en effet présenté d'abord comme une nécessité historique, puis comme une alternative face à d'autres possibilités. Des passages très clairs de ses écrits d'avant-guerre présentent la révolution comme une certitude « *inévitabile* » qui est même susceptible d'être démontrée scientifiquement⁴. Cependant, Michael Löwy et d'autres argumentent qu'elle modifie sa conception du processus historique avec *La brochure de Junius* et qu'elle commence alors à envisager le socialisme comme une possibilité objective⁵. Löwy s'intéresse plus particulièrement à la formule « socialisme ou barbarie » et à sa « signification méthodologique » pour démontrer que l'idée d'une alternative n'est pas simplement rhétorique, mais qu'elle dénote une vraie transformation dans sa pensée⁶.

Cette thèse permet d'observer une transformation dans la pensée de Rosa Luxemburg qui correspond bien aux tumultes de son époque où les révolutionnaires voient le futur s'assombrir considérablement. L'avènement du socialisme passe de nécessité historique inévitable à une possibilité historique, c'est-à-dire une alternative

³ C'est l'objet explicite d'un texte d'Engels qui s'intitule justement *Socialisme utopique et socialisme scientifique*.

⁴ Rosa Luxemburg. *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, coll. « [Re]découverte », Paris, Éditions La Découverte & Syros, 2001, p. 151.

⁵ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », dans *Rosa Luxemburg – L'étincelle incendiaire*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2018, p.25.

⁶ *Ibid.*, p.26-27.

parmi d'autres qui n'est plus garantie ou promise par l'observation des lois de l'histoire. En envisageant le processus d'une manière plus ouverte et moins fataliste, Luxemburg développe aussi une théorie de l'action révolutionnaire particulière où la praxis joue un rôle déterminant sur l'histoire⁷. Löwy cite plusieurs passages permettant d'appuyer sa thèse et qui démontrent que la guerre a eu raison de l'optimisme qui régnait au temps de la Seconde Internationale où le socialisme était envisagé comme une promesse inévitable⁸.

Cependant, certains éléments viennent contraster son explication. Par exemple, la théoricienne révolutionnaire utilise encore l'expression « nécessité historique » et d'autres termes semblables dans *La brochure de Junius*⁹ ainsi que dans un texte publié peu de temps après sur *La révolution russe*¹⁰. En d'autres mots, la vision ouverte de l'histoire avec des alternatives concurrentes cohabiterait avec l'idée d'une nécessité que Rosa Luxemburg décrit comme inévitable, ce qui est fort paradoxal à première vue. C'est justement là qu'apparaît la problématique du présent mémoire : s'agit-il d'une incohérence ou bien y a-t-il une façon d'articuler nécessité historique et possibilité objective dans son œuvre ?

Hypothèses

Une première hypothèse à envisager est que Rosa Luxemburg se contredit et qu'elle manque de cohérence en ce qui a trait à sa conception du processus historique. Ce n'est pas impossible, surtout que le contexte d'écriture de *La brochure de Junius* et de *La révolution russe* n'a rien à voir avec une atmosphère de rédaction propice à l'élaboration d'une grande théorie du processus historique. Les citations qui s'y retrouvent sont souvent approximatives et proviennent de sa mémoire (les geôles allemandes n'étant pas

⁷ Michael Löwy. « L'étincelle s'allume dans l'action. La philosophie de la praxis dans la pensée de Rosa Luxemburg », dans *Rosa Luxemburg — L'étincelle incendiaire*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2018, p.73.

⁸ Löwy n'est pas le seul à soutenir ces idées et il s'appuie souvent sur des textes d'Isabel Loureiro qui, malheureusement, ne sont pas disponibles en français ou en anglais à l'exception d'un article qui sera cité à plusieurs reprises dans les pages qui viennent.

⁹ Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », dans *La brochure de Junius, la guerre et l'Internationale (1907-1916). Œuvres complètes — Tome IV*, Marseille, Agone & Smolny, 2014, p.192.

¹⁰ Rosa Luxemburg. « La révolution russe », dans *Sur la révolution. Écrits politiques 1917-1918*, coll. « [Re]découverte », Paris, Éditions La Découverte & Syros, 2002, p.89-90.

équipées de bibliothèques garnies des œuvres complètes de Marx et d'Engels)¹¹. Écrire dans ces conditions peut être considéré comme un exploit, mais pourrait également expliquer un manque de cohérence, d'autant plus qu'elle écrit pour l'action dans une période trouble et difficile à lire.

Même si cette hypothèse est plausible et qu'il est impossible de la balayer simplement du revers de la main à ce point-ci de la recherche, ce n'est pas sur le manque de cohérence que va parier ce mémoire pour répondre à la problématique exposée à la fin de la section précédente. À moins qu'il s'avère évident qu'aucune autre explication ne permette de résoudre l'apparente incohérence, le parti pris de cette recherche sera de présumer une cohérence à trouver et à démontrer. Jusqu'à preuve du contraire donc, la théoricienne révolutionnaire ne sera pas accusée de se contredire.

La seconde hypothèse à envisager est qu'il n'y a pas d'incohérence puisque Rosa Luxemburg aurait adopté une conception du socialisme comme possibilité historique et les quelques passages où il est question de la nécessité historique du socialisme ont une fonction plus politique que théorique. Ils serviraient à galvaniser la volonté révolutionnaire de la classe ouvrière pour qu'elle transforme la guerre en révolution. Ce qui peut venir appuyer cette thèse, c'est le sentiment d'urgence qui traverse toute *La brochure de Junius* ainsi que la présence de plusieurs mots d'ordre qui n'ont effectivement pas pour fonction d'expliquer quoi que ce soit, mais bien d'encourager l'action¹². Utiliser le vocabulaire de la nécessité peut servir à cette fin pour accentuer l'urgence. De plus, la brochure est publiée et distribuée clandestinement avec un pseudonyme et son objectif est clairement de faire naître un mouvement révolutionnaire contre la guerre qui déchire l'Europe. Il ne s'agit pas d'un traité ayant pour objectif de répondre à de grandes questions théoriques, mais d'une brochure politique¹³.

¹¹ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. cit.*, p.22.

¹² À titre d'exemple il y a notamment la conclusion qui est une référence directe aux derniers mots du *Manifeste du parti communiste*.

¹³ Cela n'enlève absolument rien à son caractère philosophique. Au contraire, Rosa Luxemburg s'inscrit dans une grande tradition de philosophes qui ont lié leur engagement et leur pensée et on peut citer comme exemple *Le Prince* ou *Le manifeste du parti communiste* qui sont tous deux des textes avec un objectif politique évident, mais qui sont néanmoins des classiques dans l'histoire de la philosophie.

Toutefois, certains éléments permettent de douter de la solidité de cette hypothèse. Il est par exemple difficile de concevoir que Rosa Luxemburg ait simplement abandonné l'idée de nécessité historique en laquelle elle croyait fermement quelques années avant tout en conservant ce vocabulaire à des fins rhétoriques. Il s'avère également difficile de distinguer clairement un usage théorique de la nécessité et un usage purement rhétorique, voire propagandiste. Croyait-elle vraiment à l'inévitabilité du socialisme dans ses premiers écrits ou bien ce n'était qu'une façon de galvaniser l'aile gauche du Parti social-démocrate (SPD) contre l'aile révisionniste ? Un autre élément qui permet de douter de cette hypothèse est que l'idée d'une nécessité historique est affirmée à plus d'une reprise dans de grands paragraphes théoriques de *La brochure de Junius* qui ne servent visiblement pas à formuler des mots d'ordre, mais bien à analyser la conjoncture politique et historique¹⁴. Finalement, un troisième argument qui joue en défaveur de cette hypothèse est que le vocabulaire de la nécessité est aussi employé dans *La révolution russe* qui a été publié de manière posthume et qui n'était pas un texte d'agitation, mais bien un examen critique des événements en Russie. Selon le biographe John Peter Nettl, l'autrice de *La révolution russe* « considérait pratiquement [ce texte] comme une correspondance privée »¹⁵.

Le troisième chapitre de ce mémoire effectuera un retour sur la problématique et les hypothèses qui viennent d'être présentées en s'appuyant sur les textes de Luxemburg. Néanmoins, il est déjà possible d'aborder une faiblesse commune à ces deux explications. Cette faiblesse, c'est que les hypothèses tentent d'aborder la contradiction entre nécessité et possibilité sans chercher une synthèse qui montrerait que ces termes opposés sont en fait reliés entre eux d'une certaine façon. La première hypothèse fait de la contradiction une erreur qui prend la forme d'un manque de cohérence et la seconde nie tout simplement qu'il existe une contradiction en abandonnant un des termes. Mais il est possible qu'il y ait une autre façon d'envisager la présence des deux termes au sein de mêmes textes et que cela consiste à chercher une synthèse présente dans la pensée de Rosa Luxemburg qui était considérée comme une « grande dialecticienne » par Georg

¹⁴ Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », *Op. cit.*, p.192.

¹⁵ John Peter Nettl. *Rosa Luxemburg*, Paris, Amis de Spartacus, 2012, p.461.

Lukàcs qui a rédigé une critique célèbre de sa conception de l'histoire¹⁶. C'est pourquoi il faut aborder autrement la présence de cette contradiction dans son œuvre.

La troisième et dernière hypothèse est celle qui sera défendue dans ce mémoire. Elle s'appuie sur le concept de prescription historique, une expression qui n'apparaît nulle part chez la théoricienne révolutionnaire, mais qui permet de mettre un mot sur sa conception de l'histoire. Évidemment, cette idée de prescription historique doit être éclaircie et un chapitre en entier a pour tâche de s'en occuper. Mais pour l'instant, ce qu'il faut savoir à ce sujet, c'est qu'il s'agit d'un concept en partie emprunté à Mohamed Fayçal Touati dans un article sur *L'idéologie allemande* de Marx¹⁷. C'est une notion qui permet de conserver l'idée de nécessité, mais aussi celle de possibilité objective. En d'autres mots, on pourrait décrire la prescription historique comme une synthèse de possibilité et de nécessité, car il y a bel et bien des alternatives possibles, mais il y a aussi une direction historique nécessaire, chargée par l'histoire elle-même. Pour Rosa Luxemburg, cette direction c'est le socialisme, mais la barbarie est également une possibilité qui peut se réaliser. Sans trop devancer le chapitre dédié à la défense de cette hypothèse, il faut voir qu'elle a l'avantage de ne pas esquiver la présence de passages où il est question de possibilité et d'autres où il est question de nécessité.

Méthodologie

Il faut maintenant préciser avec quelle méthode et quels outils sera appréhendée la pensée de Rosa Luxemburg afin de vérifier les hypothèses. Cette approche qui sera suivie au cours de ce mémoire s'inspire énormément de l'histoire sociale de la pensée politique telle qu'elle est envisagée par l'historienne et politologue Ellen Meiksins Wood. Celle-ci s'est penchée sur les grands auteurs de théorie politique en Occident dans deux ouvrages dont le premier présente justement sa méthodologie et la distingue d'autres façons de faire l'histoire des théories philosophiques et politiques. Meiksins Wood prend deux exemples : l'école straussienne et l'école de Cambridge qui est représentée par Quentin Skinner et John Greville Agard Pocock. La première école ne s'intéresse pas du tout au

¹⁶ Georg Lukàcs. *Histoire et conscience de classe*, coll. « Arguments », Paris, Les Éditions de Minuit, 1960, p.315.

¹⁷ Mohamed Fayçal Touati. « L'action historique chez Hegel et Max : de l'esprit aux masses », *Cahiers philosophiques*, vol. 121, no 1, 2010, pp.33-56.

contexte et se concentre sur la logique interne des systèmes philosophiques pour en faire l'histoire¹⁸. Du côté de la seconde école, elle part bel et bien du contexte afin de s'intéresser aux théories, mais dans l'introduction de son premier tome d'histoire sociale de la pensée politique, l'autrice écrit :

L'École de Cambridge reconnaît que pour comprendre les réponses des théoriciens politiques, il faut avoir une idée des questions auxquelles elles correspondent et qui varient selon les contextes historiques. Mais pour l'histoire sociale de la théorie politique, ces questions se posent non seulement explicitement dans les débats politiques, et pas seulement au niveau de la philosophie ou de la politique officielle, mais aussi à travers les pressions sociales et les tensions qui définissent les relations entre les personnes en dehors de l'arène politique et au-delà du monde des textes¹⁹.

Meiksins Wood va donc prêter beaucoup d'attention au contexte sociopolitique et particulièrement aux rapports entre les classes sociales. Elle s'inscrit explicitement dans la tradition du « matérialisme historique » qui cherche à comprendre les pratiques sociales, dont la formulation de théories politiques ou philosophiques, en s'intéressant notamment aux « conditions de survie et de reproduction » et aux « rapports entre ceux qui produisent et ceux qui s'approprient la production des autres »²⁰. L'idée n'est cependant pas de réduire les idées à leur contexte comme si elles en étaient le reflet fidèle, mais d'envisager les problèmes politiques directs ainsi que les processus longs de transformation sociale (comme la transition du féodalisme au capitalisme) qui accompagnent ou se dressent devant les théoriciens et les théoriciennes²¹.

Cette approche matérialiste est aussi tributaire d'une certaine conception des idées qu'on retrouve chez Marx et Engels, notamment dans *L'Idéologie allemande* où ils affirment que les pensées qui dominent une société donnée « ne sont pas autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants »²². Cette manière d'envisager les idées et les pensées à travers le prisme des conditions matérielles a une longue histoire et

¹⁸ Ellen Meiksins Wood. *Des citoyens aux seigneurs. Une histoire sociale de la pensée politique de l'antiquité au moyen âge*, coll. « Humanités », Montréal, Lux Éditeur, 2013, p.15-18.

¹⁹ *Ibid.*, p.28-29.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p.29-30.

²² Karl Marx et Friedrich Engels. *L'idéologie allemande*, coll. « classiques du marxisme », Paris, Éditions Sociales, 1977, p.86.

l'une des formulations les plus intéressantes est probablement celle du philosophe italien Antonio Labriola, un contemporain de Rosa Luxemburg qui écrivait en 1899 :

Les idées ne tombent pas du ciel ; et bien plus, comme tous les autres produits de l'activité humaine, elles se forment dans des circonstances données, dans la maturité précise des temps par l'action de besoins déterminés, grâce aux tentatives répétées pour donner à ceux-ci satisfaction, et par la découverte de tels ou tels autres moyens de preuve, qui sont comme les instruments de leur production et de leur élaboration²³.

Dans le cas précis de Luxemburg, cette approche matérialiste va permettre d'aborder la modification de sa conception de l'histoire qui s'opère dans les années 1910. On observera ainsi la disparition des conditions sociopolitiques qui ont donné naissance et ont soutenu l'hypothèse d'une nécessité historique du socialisme, puis l'apparition de nouvelles conditions dans lesquelles cette ancienne conception est devenue caduque avant d'être remplacée. L'importance qui sera accordée aux conflits de classe est cruciale pour deux raisons : la première est celle qui est évoquée par Ellen Meiksins Wood elle-même, à savoir que les tensions sociales et les rapports entre les classes sont déterminants pour les questions politiques concrètes qui se posent aux philosophes²⁴. La seconde raison qui vient aussi renforcer l'importance de la première est que Rosa Luxemburg elle-même analysait la société en fonction des rapports conflictuels entre les classes et s'efforçait de faire correspondre ses théories à l'état des tensions pour avoir un impact politique réel.

Cette méthode qui consiste à s'intéresser au contexte social et politique afin d'aborder les idées va également servir à interpréter les textes et les concepts de la théoricienne révolutionnaire, notamment ceux qui exprimeraient une conception du socialisme comme possibilité objective. Car, l'autre prémisse méthodologique de cette recherche est qu'il faut aborder les concepts de Luxemburg comme des hypothèses ayant pour objectif d'être utilisées pour transformer le monde ou, pour utiliser l'expression de

²³ Antonio Labriola. *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, coll. « Sciences humaines et philosophie », Paris, Gordon & Breach, 1970, p.175.

²⁴ Ellen Meiksins Wood. *Des citoyens aux seigneurs. Une histoire sociale de la pensée politique de l'antiquité au moyen âge*. *Op. cit.*, p.28-29.

Galavano Della Volpe, comme des « abstractions pratiques » et « déterminées »²⁵. En d'autres mots, les concepts marxistes de Luxemburg ne sont pas simplement des abstractions génériques, mais des « critères-modèles de l'action » qui ont justement pour objectif d'être validés ou invalidés historiquement²⁶. Ellen Meiksins Wood écrit que « les problèmes que tout penseur politique doit affronter, aussi éternels et universels qu'ils puissent paraître, se présentent à lui sous des formes historiques singulières »²⁷. Or, cela vaut également pour les concepts avancés pour résoudre ou traiter ces problèmes.

Le présent mémoire s'inspirera donc énormément de la méthodologie de l'histoire sociale de la pensée politique, mais il y a néanmoins des caractéristiques qui en font un travail de philosophie. La première de ces caractéristiques est l'objet au cœur de l'investigation : la conception de l'histoire dans l'œuvre de Rosa Luxemburg. Il s'agit d'un thème qui, bien que politique, est surtout philosophique et s'inscrit dans une grande tradition de réflexions sur le sens de l'histoire. Ensuite, la seconde caractéristique qui fait de ce mémoire un texte de philosophie est l'importance accrue qui sera accordée aux concepts, à leur définition et au travail sur leurs propriétés. Finalement, il s'agit aussi d'un mémoire de philosophie parce que les sources secondaires consultées et discutées dans les pages qui suivent proviennent davantage de personnes issues de cette discipline, bien qu'il y ait également des historiens, des historiennes et des politologues.

Concernant la division des chapitres et des sections de ce mémoire, elle sera la suivante : dans un premier temps, c'est justement un portrait des conditions historiques de l'Allemagne wilhelmienne qui sera dressé. Un survol des principales théories marxistes sur la nécessité dans l'histoire à l'époque de Luxemburg sera effectué dans la section d'après. Plus particulièrement, ce sont les idées de Karl Kautsky et d'Eduard Bernstein, respectivement reconnus pour représenter le centre et l'aile droite du SPD, qui seront abordées. Le reste du chapitre sera consacré à la pensée de Rosa Luxemburg sur la nécessité historique dans *Réforme sociale ou révolution ?* et dans *Grève de masse, parti & syndicats*. Comme pour l'ensemble du mémoire, les biographies écrites par John Peter

²⁵ Galvano Della Volpe. « Sur la dialectique » dans *Rousseau et Marx et autres écrits*, coll. « Théoriciens », Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1974, p.292-293.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Ellen Meiksins Wood. *Des citoyens aux seigneurs. Une histoire sociale de la pensée politique de l'antiquité au moyen âge*, Op. cit., p.28.

Nettl et Paul Frölich seront des sources importantes pour suivre l'évolution de la pensée de la théoricienne révolutionnaire²⁸.

Le second chapitre abordera pour sa part la transition vers une théorie de la possibilité historique du socialisme chez Rosa Luxemburg. Mais avant d'y arriver, une section de chapitre introduira le contexte historique de ce changement de perspective en abordant la période de la Première Guerre mondiale vue par les socialistes de l'époque. Pour y arriver, les travaux de plusieurs historiens seront mis à contribution. Une seconde section sera ensuite consacrée à des textes de Michael Löwy où il formule et précise sa thèse que Rosa Luxemburg aurait développé une conception de l'avènement du socialisme comme possibilité²⁹. La troisième et dernière section du chapitre s'intéressera au texte de *La brochure de Junius* pour vérifier ce qu'avance Löwy et compléter son analyse sur certains points. L'objectif sera également d'identifier les passages qui posent un problème et de voir comment l'auteur des essais sur Luxemburg les prend en compte.

Finalement, le troisième chapitre se distingue des deux précédents de plusieurs façons. Premièrement parce qu'il ne débute pas par une mise en contexte (qui est le même que dans le chapitre précédent) et deuxièmement, parce que son objectif est de vérifier l'hypothèse d'une synthèse entre nécessité et possibilité historique en s'appuyant sur les derniers textes de Rosa Luxemburg et en prenant en compte le contexte. La première section de ce dernier chapitre sera consacrée à effectuer un retour sur la problématique de manière à y ajouter des pièces du premier et du second chapitre. Une deuxième section introduira la notion de prescription historique et la détaillera afin de la rendre utilisable pour appréhender les textes de Luxemburg. La dernière section conclura le chapitre en faisant la démonstration que ce nouveau concept permet de mieux comprendre la pensée de Luxemburg en expliquant comment l'idée d'une nécessité historique et celle de possibilité objective ne s'excluent pas mutuellement.

²⁸ Il faut savoir que Frölich est un compagnon de lutte de Luxemburg et que sa biographie en porte la trace alors que Nettl a écrit un ouvrage plus académique qui a été plusieurs fois réédité et qui fait autorité dans les études sur la théoricienne révolutionnaire. Le croisement de ces deux sources permet d'avoir un portrait intéressant de sa vie et de sa pensée.

²⁹ La thèse est effectivement reprise dans au moins trois articles de Löwy qui ont été regroupés au sein d'un même ouvrage intitulé *Rosa Luxemburg : L'étincelle incendiaire*.

Chapitre I : nécessité historique

1.1 Contexte historique de 1890 à 1914 : l'Empire allemand et le SPD

L'objectif de ce premier chapitre étant d'éclaircir la notion de nécessité historique chez Rosa Luxemburg, il faut préalablement situer les œuvres dans lesquelles cette conception est abordée. Le texte le plus important ici est *Réforme sociale ou révolution ?* qui est écrit en 1899 à partir d'articles écrits l'année d'avant. Rosa Luxemburg a alors 28 ans et elle est déjà bien connue comme militante à l'époque puisqu'elle rédige des articles dans la *Leipziger Volkszeitung* ainsi que dans la *Sächsische Arbeiterzeitung* dont elle est rédactrice en chef depuis l'automne 1898³⁰. Cette brochure figure néanmoins parmi ses premiers véritables textes notoires et va contribuer grandement à la démarquer comme théoricienne de l'aile gauche de la social-démocratie allemande et internationale³¹. La seconde œuvre dans laquelle il est question de nécessité historique est *Grève de masse, parti & syndicats* qui est publié en 1906. Rosa Luxemburg est alors mi-trentenaire et elle est devenue une théoricienne incontournable du SPD depuis son affrontement avec Bernstein pendant la querelle du révisionnisme du début du XXe siècle³².

C'est donc à l'Allemagne wilhelmienne d'avant-guerre qu'est consacré ce premier chapitre afin de présenter les éléments de contexte historique qui permettent d'éclairer sur quel socle s'est construit la croyance en une nécessité historique chez la théoricienne révolutionnaire. Les éléments sélectionnés pour ce survol sont d'abord l'infrastructure économique de l'Allemagne, les institutions politiques et finalement, le développement du SPD de sa genèse jusqu'à la guerre. L'idée n'est pas d'aller en profondeur dans les détails de chacun de ces thèmes, mais de dégager les principaux éléments de contexte puisqu'ils s'avèrent indispensables pour comprendre les débats dans lesquels la

³⁰ Paul Frölich. *Rosa Luxemburg*, Chicago, Haymarket Books, 2010, p.42.

³¹ Le terme social-démocratie est utilisé tout au long de ce mémoire pour désigner le courant socialiste majoritaire de l'époque qui n'utilisait pas encore les appellations multiples et précises qu'on connaît aujourd'hui. Il ne faut pas confondre ce terme avec l'usage courant qui en est fait à partir de la seconde moitié du XXe siècle puisque la social-démocratie du XIXe siècle et du début du XXe siècle était révolutionnaire et ne servait pas à qualifier un courant visant à instaurer le socialisme progressivement par des réformes.

³² John Peter Nettle. *Op. cit.*, p.149.

théoricienne révolutionnaire va se positionner. Surtout, il s'agit de voir comment ils ont pu avoir une incidence sur la pensée de Luxemburg, Kautsky et Bernstein, ces deux derniers étant les sujets de la seconde section qui s'intercale entre le contexte historique et l'analyse des idées de la théoricienne révolutionnaire.

L'Allemagne wilhelmienne est ainsi appelée parce qu'elle correspond à la période durant laquelle l'empereur Guillaume II règne comme dernier roi de Prusse de 1888 à 1918 et qui succède à une période souvent caractérisée de Bismarckienne du nom du chancelier impérial et qui s'étend de 1871 à 1890. Ces deux périodes qui se chevauchent légèrement peuvent être regroupées dans une même époque, celle de l'Empire allemand qui débute en 1871 et qui se termine en 1918³³. Une porte d'entrée intéressante pour comprendre ce qu'a été l'Allemagne à partir de la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale est sa croissance effrénée sur tous les plans, à commencer par la démographie du pays. Dans son *Histoire de l'Allemagne*, Joseph Rovin écrit ceci au sujet de l'explosion démographique :

Entre 1816 et 1855, la population de l'Allemagne (dans les limites qui seront celles du Deuxième Reich après 1871, mais sans l'Alsace-Lorraine) passera d'environ 23,5 millions à 34,5 millions, ce qui représente, en moins de quarante ans, une croissance de près de 50 % sans exemple dans l'histoire antérieure. Ce mouvement se poursuivra tout au long du siècle, quoiqu'il se ralentisse vers la fin : en 1914, au bout de cent ans, la population allemande, avec près de 60 millions d'âmes, aura pratiquement triplé³⁴.

Il explique cette forte croissance par deux grands facteurs : d'une part, le pays connaît une période de paix prolongée qui contraste avec le début du siècle et d'autre part, les conditions sanitaires s'améliorent et il en résulte l'élimination ou la maîtrise de certaines maladies mortelles³⁵. À cela, il faut ajouter une autre transformation démographique majeure : l'inversion du ratio de personnes habitant en ville par rapport à celles habitant en campagne. Alors qu'en 1871 ce sont deux personnes sur trois qui vivent hors des villes, en 1910 il ne reste plus qu'une personne sur trois en campagne³⁶. Cette même année, l'Allemagne compte 23 villes avec une population supérieure à 200 000. Le

³³ Joseph Rovin. *Histoire de l'Allemagne*, coll. « Histoire », no 254, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p.575.

³⁴ *Ibid.*, p.465.

³⁵ *Ibid.*, p.466-467.

³⁶ Pierre Broué. *The German Revolution. 1917-1923*, Chicago, Haymarket Books, 2006, p.5.

territoire du Grand Berlin comprend à lui seul plus de 4,2 millions d'habitants et d'habitantes³⁷, Hambourg a une population de 900 000 et Munich de 600 000. En ce qui a trait à l'Allemagne rurale, celle-ci est divisée entre 3,3 millions de travailleurs et de travailleuses agricoles d'un côté et 369 propriétés de plus de 1 000 hectares de l'autre (ce qui correspond au quart des terres cultivées). Les écarts entre le prolétariat rural et les propriétaires sont marqués³⁸. En ville, l'explosion urbaine va aussi être marquée par le phénomène de la surpopulation dans certains quartiers alors que l'appartement typique pour une famille prolétarienne ne comporte souvent qu'une cuisine et une chambre qui sert également de salon³⁹.

Outre cet aspect démographique, l'Allemagne de l'époque est également une des principales puissances industrielles dans le monde. En 1913, l'Empire est au deuxième rang de la production de charbon, au premier rang pour la production de fer en Europe, mais également le premier producteur mondial de produits chimiques comme l'explique Broué⁴⁰. Rovin ajoute pour sa part qu'en plus d'être la plus grande puissance militaire, «l'Allemagne est en train de dépasser l'Angleterre pour devenir aussi la première puissance économique»⁴¹. De son côté, l'historien Chris Harman rappelle néanmoins qu'il faut se garder de projeter sur l'époque une vision anachronique où l'on pourrait imaginer un pays industrialisé selon les critères d'aujourd'hui, car la production se faisait à une échelle relativement restreinte. Par exemple, les chaînes de montage n'en étaient qu'à leurs débuts et la majeure partie de l'industrie allemande était constituée d'un tissu d'entreprises ayant rarement plusieurs centaines de travailleurs et de travailleuses⁴².

Politiquement, l'Empire allemand se distingue des autres géants industriels de l'époque par des structures et des institutions qui n'ont pas été réformées ou transformées par des révolutions. Harman décrit l'État allemand comme une mosaïque complexe où la Prusse domine largement, que ce soit sur le plan territorial, démographique ou politique,

³⁷ Ce qui en fait à l'époque la deuxième ville la plus peuplée d'Europe après Londres. Martin Comack. *Wild Socialism. Workers Councils in Revolutionary Berlin, 1918-21*, Lanham, University Press of America, 2012, p.4.

³⁸ Pierre Broué, *The German Revolution. 1917-1923*, Op. cit., p.5-6.

³⁹ Martin Comack. Op. cit., p.7-8.

⁴⁰ Pierre Broué, *The German Revolution. 1917-1923*, Op. cit., p.2.

⁴¹ Joseph Rovin, Op. cit., p.575.

⁴² Chris Harman. *La révolution allemande. 1918-1923*, Paris, La fabrique éditions, 2015, p.38.

alors qu'à côté subsistent des royaumes, des cités libres et des principautés, le tout dans un même ensemble national⁴³. Chacune de ces entités a pourtant un mode de fonctionnement politique différent, malgré le pouvoir exercé par la Prusse. Il existait quelques structures communes, dont le Reichstag qui était le parlement de l'Empire. Élu au suffrage masculin, celui-ci avait des pouvoirs très limités dont le plus important était d'avoir la possibilité d'exercer un veto sur les mesures du gouvernement qui, lui, était composé d'hommes politiques choisis par l'empereur⁴⁴. Le Reichstag ne pouvait pas initier de loi et ne pouvait démettre l'empereur, le gouvernement ou le chancelier (qui était nommé par l'empereur et se voyait chargé de pouvoirs que celui-ci lui déléguait)⁴⁵. Le Bundesrat, qui était la chambre haute du système politique allemand, était aussi composé de personnes nommées par l'empereur⁴⁶.

En d'autres mots, le roi de Prusse était non seulement le chef politique de l'ensemble de l'Allemagne, mais il nommait également le chancelier, le gouvernement et la chambre haute alors que le Reichstag n'avait en son pouvoir qu'un droit de veto sur les mesures du gouvernement. Comme le fait remarquer Broué, il faut ajouter à cela que les circonscriptions étaient dessinées pour le maintien d'un pouvoir stable et conservateur, que les élections avaient généralement lieu sur des journées de travail, qu'il n'y avait pas de salaire pour la députation et que seuls les hommes avaient le droit de vote⁴⁷. De plus, certaines formations politiques étaient tout simplement illégales, comme c'était le cas de l'ancêtre du SPD⁴⁸. Tous ces facteurs ont contribué à la solidité du régime politique allemand et ont donné du fil à retordre non seulement aux révolutionnaires, mais aussi aux réformistes.

Mis à part ces structures communes pour l'ensemble du pays, chaque État dans l'Empire avait sa propre constitution et son propre régime interne. Si le roi de la Prusse était l'empereur pour l'ensemble du territoire Allemand, d'autres rois coexistaient dans le pays et les systèmes électoraux variaient d'une place à l'autre. Certains endroits

⁴³ *Ibid.*, p.29-30.

⁴⁴ *Ibid.*, p.30-31.

⁴⁵ Pierre Broué, *The German Revolution. 1917-1923*, *Op. cit.*, p.4.

⁴⁶ John Peter Nettl, *Op. cit.*, p.98.

⁴⁷ Pierre Broué, *The German Revolution. 1917-1923*, *Op. cit.*, p.4.

⁴⁸ Sebastian Haffner. *Allemagne, 1918 : Une révolution trahie*, coll. « Elements », Marseille, Agone, 2018, p.13.

accordaient le suffrage à tous les hommes et excluaient les femmes, d'autres avaient un système censitaire, d'où le terme mosaïque utilisé plus haut pour décrire la situation politique de ce pays⁴⁹. En guise de comparaison, les autres grandes puissances européennes étaient des États unifiés sur le plan législatif et parfois depuis des siècles dans le cas du Royaume-Uni⁵⁰.

Toutefois, malgré son caractère peu démocratique, l'Allemagne commence à donner plus de pouvoirs à certaines instances élues à partir de l'arrivée de Guillaume II sur le trône en 1888. Des partis autrefois placés dans l'illégalité comme le Parti socialiste ouvrier d'Allemagne (SAP) qui est l'ancêtre direct du SPD peuvent désormais entrer dans l'arène parlementaire⁵¹. Joseph Rovin décrit cette mutation qui commence à la fin du XIXe siècle :

L'État de droit se consolide et, avec lui, le rôle des Parlements. Ce n'est pas encore la démocratie parlementaire, mais, dans les États du Sud tout au moins, celle-ci commence à se réaliser progressivement à travers le vote d'un budget négocié (et les sociaux-démocrates eux-mêmes en entrant dans ce jeu) ; en Prusse, la lutte contre le suffrage inégal mobilise, la fin du système des trois classes paraît inévitable. Dégagés des contraintes de la clandestinité, le parti de la classe ouvrière et son syndicat se répandent à travers la société : aux élections de 1911, le SPD dépasse le tiers des voix et les syndicats comptent près de trois millions d'adhérents⁵².

Justement, ce fameux SPD mérite qu'on s'attarde sur son cas parce qu'il a été le parti dans lequel Rosa Luxemburg a milité pendant des décennies, mais aussi parce que sans avoir exercé le pouvoir avant la fin de la Première Guerre mondiale, son histoire est malgré tout intimement liée à celle de l'Allemagne d'avant-guerre et va jouer un rôle déterminant sur la vie politique du pays. « L'Empire allemand et le parti social-démocrate sont non seulement nés en même temps, mais ont une même origine : l'échec de la révolution bourgeoise de 1848 », écrit Sébastien Haffner. « Cette révolution avait eu deux

⁴⁹ Pierre Broué, *The German Revolution. 1917-1923*, *Op. cit.*, p.3-4.

⁵⁰ Perry Anderson, *Lineages of the Absolutist State*, coll. « World History Series », Londres et New York, Verso, 2013, p.113-166.

⁵¹ Sebastian Haffner. *Op. cit.*, p.16.

⁵² Joseph Rovin, *Op. cit.*, p.576.

objectifs — l'un, à usage externe, l'unité nationale, l'autre, intérieur, la refonte démocratique du système politique », poursuit-il⁵³.

La thèse de l'auteur *d'Allemagne, 1918 : une révolution trahie* est qu'à défaut d'avoir été accomplies par la bourgeoisie comme ce fut le cas en France et dans d'autres pays, les tâches révolutionnaires incombèrent à deux autres classes sociales : les junkers et la classe ouvrière⁵⁴. Les premiers étaient une caste guerrière avec une morale et une conception de la politique directement héritée des barons féodaux où l'autorité et la hiérarchie jouaient un rôle crucial selon Broué⁵⁵. Dans le même ordre d'idées, l'historien Perry Anderson soutient qu'une des spécificités importantes de l'Allemagne est d'avoir conservé de nombreux éléments issus de son passé féodal au cours de sa transition capitaliste⁵⁶. En ce qui concerne la classe ouvrière et son rôle politique, c'est du côté du SPD qu'il faut regarder.

Tout d'abord, il faut comprendre d'où provient ce parti de masse unique en son genre. C'est à la rencontre de deux fleuves bien différents que naît le SPD : d'un côté le marxisme puisque les deux auteurs du *Manifeste du Parti Communiste* ont eux-mêmes encouragé la formation de cette organisation après l'expérience de la Première Internationale (1864-1876). De l'autre côté, un courant plutôt réformiste organisé autour de Ferdinand Lassalle et qui avait pour but de démocratiser l'Allemagne. Le Congrès où se marièrent ces deux tendances a eu lieu à Gotha en 1875 et a donné naissance à un programme du même nom qui fut l'objet d'une critique célèbre par Marx⁵⁷. Cette double parenté du parti marquera profondément son identité politique et cela s'est manifesté notamment par une forte tension entre réforme et révolution qui n'est pas étrangère à l'œuvre de Luxemburg. Traditionnellement, le SPD essaiera de gérer cette tension en séparant programme (révolutionnaire) et revendications (réformistes) ou programme maximum et minimum⁵⁸.

⁵³ Sebastian Haffner. *Op. cit.*, p.11.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ Pierre Broué, *The German Revolution. 1917-1923*, *Op. cit.*, p.5.

⁵⁶ Perry Anderson. *Op. cit.*, p.278.

⁵⁷ John Peter Nettl, *Op. cit.*, p.100.

⁵⁸ Chris Harman, *Op. cit.*, p.32.

Né après l'échec de la révolution de 1848, le SPD n'avait aucune expérience révolutionnaire, mais devait se battre pour des réformes démocratiques qui étaient déjà acquises ailleurs en Europe à la même époque. Les sociaux-démocrates allemands devaient aussi faire face à une répression de loin supérieure à celle que subissaient les socialistes dans d'autres pays comparables économiquement et culturellement⁵⁹. Mais d'un autre côté, l'existence de leur organisation était légale contrairement à celle de bien d'autres socialistes qui se rattachaient à la Deuxième Internationale fondée à la toute fin de la décennie 1880⁶⁰.

Du côté organisationnel, le SPD avait une structure moulée parfaitement aux divisions administratives et politiques de l'État : le *Kreis* (arrondissement) était la cellule de base, au-dessus il y avait le *Land* qui était lui-même sous le *Vorstand* (comité directeur) qui devait obéir au Congrès⁶¹. Mais outre cette structure, le SPD était avant tout un géant comptant plus de 1 085 905 membres en 1914 et ayant réussi à récolter pas moins de 4 250 000 votes lors de l'élection de 1912 malgré les lourdes limitations électorales, dont le suffrage uniquement masculin⁶².

En plus de ces chiffres, il faut également aller voir du côté syndical, puisque contrairement au Labour Party britannique créé par les unions, c'est l'inverse qui s'est produit en Allemagne : le SPD a donné naissance et a organisé un mouvement syndical fort de plus de deux millions de membres⁶³. Il n'est donc pas surprenant que le noyau de membres du SPD ait été principalement la partie qualifiée et syndiquée de la classe ouvrière⁶⁴. Le parti possédait aussi des associations en tout genre : coopératives, associations jeunesse, associations de femmes, librairies, journaux, etc.⁶⁵. Plus de 4 000 personnes travaillaient et étaient rémunérées par le parti alors même que ses journaux avaient un tirage combiné de plusieurs millions d'exemplaires⁶⁶. Au niveau de

⁵⁹ Paul Frölich. *Op. cit.*, p.45-46.

⁶⁰ Le meilleur exemple est probablement le Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR) qui a dû tenir presque tous ses congrès en dehors des frontières russes.

⁶¹ John Peter Nettl, *Op. cit.*, p.106-107.

⁶² Pierre Broué. *The German Revolution. 1917-1923*, *Op. cit.*, p.14.

⁶³ *Ibid.*, p.14-15.

⁶⁴ Martin Comack. *Op. cit.*, p.12.

⁶⁵ Pierre Broué. *The German Revolution. 1917-1923*, *Op. cit.*, p.14-15.

⁶⁶ Charles Reeve. *Le socialisme sauvage. Essai sur l'auto-organisation et la démocratie directe dans les luttes de 1789 à nos jours*, Paris, Éditions L'échappée, 2018, p.96.

l'appartenance syndicale de la classe ouvrière allemande, il y a là aussi une véritable croissance effrénée entre 1890 et 1913 puisque la Confédération Générale Syndicale Allemande (ADGB) passe de 290 000 membres à plus de deux millions et demi durant ces années, alors qu'il existe d'autres gros syndicats catholiques ou libéraux pour compétitionner⁶⁷. Les conflits de travail connurent aussi une croissance importante avec plus de 2 100 grèves entre 1899 et 1913⁶⁸.

Une autre caractéristique importante du SPD et qui le distingue comme parti ouvrier à l'époque est son unité exceptionnelle. Principal parti d'Allemagne, il était également le joyau de la Seconde Internationale. «[Le] SPD faisait l'envie et l'admiration des socialistes du monde entier. Ses préoccupations du moment étaient automatiquement à l'ordre du jour de l'Internationale. En fait, le SPD domina plus ou moins tous les congrès internationaux avant la guerre », écrit Nettl⁶⁹. Alors que partout ailleurs le mouvement socialiste était divisé ou fragmenté entre plusieurs organisations, le Parti social-démocrate d'Allemagne réunissait presque toutes les tendances possibles⁷⁰. Bien sûr les divergences et les tensions existaient et l'âpre débat qui a opposé Luxemburg aux révisionnistes inspirés par Bernstein le démontre bien, mais l'idée même de briser l'unité du parti était hors de question pour chacune des tendances puisque cela aurait mis en péril le parti ouvrier d'un des pays jugé le plus mûr pour la révolution selon l'analyse classique de Marx et d'Engels⁷¹.

Maintenant que ce survol du contexte a été effectué, le plus important à retenir pour le thème de la nécessité historique est sans doute la progression et la croissance qui affecte une multitude de domaines ainsi que la tranquillité relative de l'époque à l'intérieur des frontières du pays. « Une des lignes de force de l'époque est l'optimisme matériel et culturel », note Rovin et cela ne concerne pas seulement les socialistes, mais

⁶⁷ Martin Comack. *Op. cit.*, p.21.

⁶⁸ *Ibid.*, p.22.

⁶⁹ John Peter Nettl, *Op. cit.*, p.109.

⁷⁰ L'exception la plus remarquable à ce phénomène est le mouvement anarchiste révolutionnaire. Pour en apprendre davantage sur ce courant à cette époque on peut se référer aux deux premiers chapitres du livre de Michael Schmidt : *Cartographie de l'anarchisme révolutionnaire* publié chez Lux Éditeur et qui se trouve en bibliographie du présent mémoire.

⁷¹ Pierre Broué, *The German Revolution. 1917-1923*, *Op. cit.*, p.16.

bien une grande partie de la société allemande⁷². Pour la génération de marxistes qui est contemporaine de Luxemburg, cette croissance économique intense et continue ainsi que le développement du SPD comme parti de masse toujours plus fort va contribuer à forger un optimisme révolutionnaire. La croyance en une forme de nécessité historique conduisant à l'avènement du socialisme était largement répandue, autant chez les révolutionnaires que chez les réformistes. C'est maintenant sur cet air du temps qu'il faut se pencher pour voir l'environnement théorique dans lequel Rosa Luxemburg va développer ses idées sur le processus historique et qui sont ses adversaires dans les textes qu'elle va écrire dans cette période d'avant-guerre.

1.2 Une idée dans l'air du temps : Kautsky, Bernstein et la nécessité historique

Le géant qu'était la social-démocratie allemande à l'époque wilhelmienne était représenté sur le plan intellectuel par un homme : Karl Kautsky. Car, s'il y avait bien une armée de théoriciens et de théoriciennes au sein du SPD à cette époque, c'est par rapport à lui qu'il fallait se positionner⁷³. Ayant côtoyé Marx et Engels en personne, il a occupé le poste de secrétaire pour le second et il était perçu comme le gardien d'une certaine orthodoxie de la théorie marxiste dans son parti. Intellectuel majeur de la social-démocratie d'avant-guerre, il a participé aux grands débats qui ont animé les congrès du SPD et notamment à la querelle du révisionnisme qui l'oppose à Bernstein⁷⁴. Dans cette section, ce sont d'ailleurs ces deux penseurs qui seront abordés sous l'angle de leurs idées sur la nécessité et le processus historique en général. Cela permettra de voir dans quel contexte intellectuel les théories de Rosa Luxemburg ont émergé et contre qui elles ont été utilisées.

Pour commencer avec Kautsky, il faut comprendre que ce qui caractérise son approche jusqu'au déclenchement de la guerre, c'est une attitude que plusieurs adversaires provenant de l'aile gauche comme Anton Pannekoek vont qualifier de « radicalisme passif »⁷⁵. Ce qui lui mérite cette étiquette, c'est l'idée qu'il y aura

⁷² Joseph Rovin, *Op. cit.*, p.576.

⁷³ *Ibid.*, p.733.

⁷⁴ *Ibid.*, p.731.

⁷⁵ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. Cit.*, p.18-19.

fatalement une révolution victorieuse et que la tâche de la social-démocratie est de se tenir prête pour ce moment. Il s'agit d'une approche qui contraste à la fois avec les révisionnistes qui pensent qu'il faut laisser de côté la prétention révolutionnaire et réaliser le socialisme avec des réformes, mais également avec une aile gauche qui commence à s'organiser et qui croit que l'agitation et la mobilisation doivent initier le moment révolutionnaire et non l'attendre.

À cette époque, les principales préoccupations de Kautsky et du centre du SPD sont de nature organisationnelle et l'enjeu est de continuer la croissance du parti jusqu'au moment fatidique où les conditions pour la révolution seront mûres et la prise du pouvoir à portée de main⁷⁶. Il s'agit d'enjeux qui reflètent bien l'attitude qualifiée d'attentisme révolutionnaire par la gauche du parti qui, elle se préoccupait davantage de la mobilisation et de la confrontation avec l'ordre établi. John Peter Nettl écrit :

Pour Kautsky, la révolution devait venir d'elle-même ; il ne faisait pas intervenir d'action physique du type envisagé par Rosa Luxemburg dans sa doctrine de la grève de masse. Les conditions nécessaires à la révolution étaient celles-ci : il fallait que la confiance dans le régime existant eût disparu, qu'une majorité du peuple lui soit fermement opposée et qu'il existe un parti d'opposition bien organisé qui canalise le mécontentement, s'en fasse le porte-parole et offre une solution de rechange au régime autour de laquelle la population pourrait se rassembler. [...] En face de la décadence de la société, il suffisait à la social-démocratie de se renforcer et de rester fidèle à ses principes révolutionnaires d'hostilité sans compromis, et elle pourrait, le moment venu, quand les structures existantes s'effondreraient, s'emparer tout simplement du pouvoir⁷⁷.

Le pilier principal de cette conception plutôt fataliste qui était celle de Kautsky était le développement économique capitaliste. Comme cela a été abordé dans la section précédente, les conditions de l'époque faisaient en sorte qu'il était plutôt facile de cultiver un optimisme comme celui du philosophe socialiste. Attentif aux phénomènes économiques et politiques de son époque, il remarquait une corrélation apparente entre l'économie en pleine croissance, la concentration du capital, un prolétariat toujours plus nombreux et le SPD devenant de plus en plus une organisation de masse forte avec des

⁷⁶ John Peter Nettl. *Op. cit.*, p.255.

⁷⁷ *Ibid.*

ramifications étendues, notamment grâce au syndicalisme⁷⁸. Voici d'ailleurs ce qu'écrivait Massimo L. Salvadori dans un chapitre d'un ouvrage collectif sur l'*Histoire du marxisme contemporain* :

Kautsky voyait la garantie de la victoire du socialisme, dans le fait que « la puissance économique du prolétariat », produit inévitable du développement capitaliste, est en constante augmentation, et que cette puissance peut et doit se traduire en puissance politique, à condition que la social-démocratie sache accomplir sa tâche qui est d'assurer l'unité et l'indépendance du prolétariat, en dirigeant la lutte de classe de façon à la transformer de lutte économique en « lutte politique » et en stratégie générale de tout le mouvement⁷⁹.

C'est ainsi que dans *Le programme socialiste*, un texte publié en 1892 qui commente le programme d'Erfurt adopté par le SPD l'année d'avant et qui restera celui du parti jusqu'en 1921, Kautsky écrit que la social-démocratie « ne bâtit rien sur des espoirs et sur des promesses, mais sur la nécessité implacable de l'évolution économique.⁸⁰ » Pour enfoncer davantage le clou, il affirme, à propos de l'avènement du socialisme, avoir démontré « non seulement que cette chose était possible, mais qu'elle était la seule possible.⁸¹ » Il n'y a donc pas de doute concernant la conception du processus historique qui est celle du représentant du centre du SPD : la révolution socialiste va se produire inévitablement. Même dans les passages plus ambigus, comme celui où il affirme que la révolution ne va pas se faire « toute seule » ou « d'elle-même », il finit toujours par revenir à l'idée d'une nécessité sur laquelle le contrôle se limite à accélérer ou à ralentir la marche de l'histoire⁸². C'est ce qu'exprime très précisément ce passage qu'on retrouve dans *Le programme socialiste* :

Le cours de l'évolution n'est nullement indépendant des personnalités isolées. Quiconque agit dans la société, influe plus ou moins sur lui. Des personnes que leurs qualités ou leur position sociale mettent hors de pair peuvent influencer sur le cours des événements, dans des États entiers pour des dizaines d'années ; les urnes peuvent accélérer le progrès en ouvrant de nouvelles perspectives sur les rapports sociaux, ou en organisant les classes

⁷⁸ Massimo L. Salvadori. « La conception du processus révolutionnaire chez Karl Kautsky de 1891 à 1922 », dans *Histoire du marxisme contemporain tome I*, coll. « Histoire du marxisme contemporain », Institut Giangiacomo Feltrinelli, Paris, Union générale d'éditions, 1976, p.106.

⁷⁹ *Ibid.*, pp.106-107.

⁸⁰ Karl Kautsky. *Le programme socialiste*, coll. « Classiques des sciences sociales », Chicoutimi, Bibliothèque Paul-Émile Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi, 2003, p.87.

⁸¹ *Ibid.*, p.91.

⁸² *Ibid.*, p.73.

révolutionnaires, en concentrant leurs forces ou en en provoquant l'usage judicieux. D'autres peuvent paralyser la marche du progrès en réagissant contre lui. L'œuvre des uns hâte l'évolution, diminue les maux et les sacrifices qu'elle entraîne ; celle des autres retarde le développement, accroît les souffrances et les sacrifices qu'il provoque. Mais ce que personne ne peut, ni le monarque le plus puissant, ni le penseur le plus profond, c'est diriger le sens de l'évolution à son gré, et prédire avec netteté les formes qu'elle prendra⁸³.

Ainsi, l'idée d'une nécessité historique amenant inévitablement l'humanité vers la révolution socialiste correspond bien à la pensée de Kautsky, le théoricien à partir duquel une génération de socialistes en Allemagne a dû se positionner. L'un de ces socialistes était Eduard Bernstein qui allait proposer une révision du marxisme en ouvrant un grand débat au sein de la social-démocratie. Bernstein, qui était proche d'Engels au point d'être désigné son exécuteur testamentaire, a longtemps défendu une vision plus classique du marxisme avant de formuler des critiques importantes qui allaient déclencher une grande période de débats au sein du SPD. Ce qui doit être interrogé chez ce théoricien, c'est si sa révision du matérialisme dialectique plus classique touchait à l'enjeu de la nécessité. En d'autres mots : Bernstein abandonne-t-il cette croyance en une forme de nécessité historique ?

Avant d'aborder l'enjeu directement, il faut comprendre le sens général de la révision ou de la critique qu'il mettait de l'avant contre le marxisme de son époque. En fait, les révisionnistes⁸⁴ remettaient en question l'effondrement inévitable du capitalisme et la nécessité d'une révolution⁸⁵. « Si le socialisme devait se réaliser un jour, ce serait pas à pas, grâce aux associations de consommateurs, à l'action syndicale, au socialisme municipal et à la démocratie parlementaire », résume Bo Gustafsson dans un chapitre de l'ouvrage collectif sur l'histoire du marxisme cité précédemment⁸⁶. Mais pour

⁸³ *Ibid.*, p.93.

⁸⁴ Cette appellation revendiquée par Bernstein lui-même à une certaine époque est rapidement devenue une insulte synonyme d'opportunisme. Dans les débats qui ont lieu au tournant du siècle à l'intérieur du SPD, il s'agit d'un terme qui sert à nommer un courant dont l'objectif est de réviser le marxisme à partir de certaines observations économiques et qui propose une voie réformiste vers le socialisme.

⁸⁵ Bo Gustafsson. « Capitalisme et socialisme dans la pensée de Bernstein », dans *Histoire du marxisme contemporain tome I*, coll. « Histoire du marxisme contemporain », Institut Giangiacomo Feltrinelli, Paris, Union générale d'éditions, 1976, p.271-272.

⁸⁶ *Ibid.*, p.272-273.

comprendre ce qui le conduit à ce raisonnement, il faut remonter à sa conception de l'économie capitaliste qui est ainsi résumée par Irène Petit :

Le marxisme avait prédit l'effondrement inévitable du capitalisme et la révolution socialiste dans un avenir proche. Or sa prédiction semblait infirmée par les faits. Non seulement le cycle décennal des crises était rompu, mais la prospérité économique s'affirmait. Après la grande crise de 1873 le capitalisme avait manifesté une vigueur et une élasticité étonnantes. Marx avait analysé une tendance à la concentration croissante du capital. Bernstein affirme au contraire que les petites entreprises non seulement survivent, mais encore s'accroissent en nombre. Comme facteur d'adaptation du capitalisme, Bernstein souligne le rôle du crédit. Puisque, selon lui, on ne peut s'attendre à une crise catastrophique du capitalisme, le parti socialiste doit se donner pour tâche le passage insensible et pacifique au socialisme (*das Hineiwachsen in den Sozialismus*)⁸⁷.

Ce sont essentiellement ces thèses qui vont déclencher une grande querelle au sein de la social-démocratie non seulement en Allemagne, mais dans la Seconde Internationale au complet à partir de la dernière décennie du XIXe siècle⁸⁸. Bernstein développe une conception du socialisme où celui-ci devient un mouvement réformiste qui ne tente pas de succéder au capitalisme après une révolution, mais en s'implantant progressivement. Maintenant, la question pour la présente recherche est de savoir si cette nouvelle conception s'appuie sur une vision de l'histoire déterminée par une nécessité ou bien si cet aspect du marxisme est aussi révisé par l'auteur de l'ouvrage sur *Les présupposés du socialisme*. Cette fois, les réponses seront cependant moins évidentes à trouver que pour Kautsky puisque Bernstein se fait plus subtil.

Par exemple, un passage très intéressant sur le sujet se trouve dans le dernier chapitre de l'ouvrage qui est au cœur de la querelle du révisionnisme. Dans celui-ci, il écrit : « Rosa Luxemburg m'accuse de contester que notre victoire dépende de la « nécessité économique ». Selon elle, je ne reconnais pas les fondements matérialistes du socialisme.⁸⁹ » Or, au lieu de réfuter cette accusation, Bernstein répond en fait par une

⁸⁷ Irène Petit. « Introduction », dans Rosa Luxemburg. *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, coll. « [Re]découverte », Paris, La découverte, 2001, p.8.

⁸⁸ Paul Frölich. *Op. cit.*, p.47-48.

⁸⁹ Eduard Bernstein. *Les présupposés du socialisme*, coll. « bibliothèque politique », Paris, Éditions du Seuil, 1974, p.228.

question qui s'appuie sur les constats qu'il tire de l'observation du capitalisme à son époque :

Le nombre de possédants s'accroît au lieu de diminuer. Il ne s'agit pas là d'une invention d'économistes bourgeois partisans de l'harmonie sociale, mais d'un fait incontestable, souvent désagréable pour les contribuables, mais reconnu et enregistré par le fisc. Ce fait a-t-il quelque incidence sur la victoire du socialisme ? En quoi la réalisation de l'idéal socialiste dépend-elle du contraire⁹⁰ ?

La réponse qu'il donne ensuite à ces questions n'éclaire qu'à moitié puisque le philosophe révisionniste écrit :

La question est d'ordre uniquement doctrinal. Elle est sans rapport avec l'émancipation des travailleurs. Elle ne concerne ni leur lutte pour la démocratie politique, ni leur lutte pour l'établissement de la démocratie dans l'entreprise. L'issue de ce double combat ne dépend ni de la concentration capitaliste, ni d'aucun des principes fondamentaux de la dialectique, mais de l'augmentation de la richesse publique, c'est-à-dire de l'accroissement des forces productives et de son corollaire : le progrès social et la maturité morale et intellectuelle de la classe ouvrière⁹¹.

Cette citation est assez ambiguë et ressemble à d'autres passages dans l'ouvrage qui sont tout autant dans une zone grise. Bernstein décrit les conditions de possibilité du socialisme à plusieurs reprises, mais croit-il au caractère inévitable ou nécessaire du capitalisme ? Qu'il existe des conditions à remplir pour pouvoir réaliser la transition vers la social-démocratie est une chose, mais cela ne signifie pas que cette transition doive se produire absolument. Cependant, il y a aussi la dernière phrase de la citation : le « progrès social » est le « corollaire » de « l'accroissement des forces productives », qu'est-ce que cela veut dire ? D'abord, est-ce que « progrès social » est synonyme de l'avènement du socialisme par voie réformiste ? Ensuite, l'utilisation du terme « corollaire » n'est pas très claire non plus, puisque si le progrès social en question est la conséquence du développement économique, cela ne permet pas de conclure à l'existence d'une nécessité historique. Mais cette ambiguïté se retrouve ailleurs, par exemple dans cet autre passage :

Les chances du socialisme ne dépendent pas de la domination, mais de l'augmentation de la richesse sociale. Le socialisme, ou plus exactement le

⁹⁰ *Ibid.*, p.228-229.

⁹¹ *Ibid.*, p.229.

mouvement socialiste, a déjà triomphé de nombreuses superstitions. Il triomphera bien encore de celle qui voudrait que son avenir dépende de la concentration de la propriété, ou, si l'on préfère, de l'absorption de la plus-value par un groupe toujours plus restreint de géants capitalistes : que le surproduit social soit monopolisé par dix mille personnes ou bien proportionnellement réparti sur un demi-million d'individus, voilà qui en principe devrait être indifférent aux neuf ou dix millions de chefs de famille lésés par ce partage. Leurs luttes pour une plus juste répartition ou pour une organisation sociale plus équitable n'en sont pas moins justifiées et nécessaires⁹².

Ici la référence à la nécessité est bel et bien là, mais cela ne clarifie que très peu la pensée de Bernstein, car expliquer que la lutte est justifiée et nécessaire ne renseigne pas sur sa conception du processus historique. Néanmoins, ce passage permet d'aborder une grande différence entre la philosophie de ce dernier et Kautsky. Cette différence, c'est que Bernstein se place beaucoup plus sur le terrain éthique ou moral que son adversaire. D'ailleurs, il tentera dans son œuvre de lier la pensée de Kant à celle de Marx et d'Engels⁹³. Le philosophe Michael Löwy va d'ailleurs expliquer que pour le philosophe révisionniste, la réalisation du socialisme par voie de réformes est un idéal moral qui n'est pas appuyé sur une forme de nécessité historique⁹⁴. Georg Lukàcs affirme sensiblement la même chose dans *Histoire et conscience de classe*⁹⁵. Or, s'il est vrai que le dernier chapitre de son ouvrage porte sur Kant et affirme une conception qui semble sortir de l'analyse historique des marxistes pour emprunter le langage kantien afin d'aborder la lutte pour le socialisme, d'autres passages font plutôt référence à une forme de nécessité. « Dès que l'évolution a atteint un stade suffisamment avancé, la réalisation du socialisme devient un besoin impérieux pour le développement ultérieur de la société », écrit Bernstein laissant encore planer un doute sur sa conception du processus historique⁹⁶.

La question de savoir si Bernstein concevait ou non le socialisme comme une nécessité historique n'est pas close. Il est fort plausible que ce n'était pas pour lui un phénomène inévitable contrairement à Kautsky. Toutefois, ce n'est pas l'objectif de ce

⁹² *Ibid.*, p.83-84.

⁹³ C'est le thème du dernier chapitre de son ouvrage *Les présupposés du socialisme*.

⁹⁴ Michael Löwy, *Op. cit.*, p.14.

⁹⁵ Georg Lukàcs. *Histoire et conscience de classe*, *Op. cit.*, p.60.

⁹⁶ Eduard Bernstein, *Op. cit.*, p.126.

mémoire que d'éclaircir cette question dans le moindre détail. Ce qui est pertinent pour la recherche à ce moment-ci, c'est qu'il est indubitable que l'idée de nécessité historique est dans l'air du temps dans le camp socialiste en Allemagne, y compris dans les textes de Bernstein qui doit minimalement tenir compte de cette conception de l'histoire. L'optimisme de la social-démocratie allemande ne fait aucun doute. Cela n'est pas surprenant considérant le contexte historique lui-même qui en est un de croissance économique intense, ainsi que de développement politique continu pour le SPD et les socialistes en général. L'avenir semble prometteur et susceptible d'être prédit jusqu'à un certain point. En somme, l'optimisme révolutionnaire et l'idée que la social-démocratie est une fatalité de l'histoire vont de pair et il ne faudra pas être surpris lorsque Rosa Luxemburg expliquera sensiblement les mêmes choses à cette époque.

1.3 Le socialisme comme fatalité historique dans la pensée de Luxemburg

S'il a fallu effectuer ce détour par le contexte historique dans un premier temps, puis par celui des idées au sein du SPD avant d'arriver à la conception du processus historique de Rosa Luxemburg, c'est parce que celle-ci est semblable en bien des points à celle de Kautsky et même, dans une certaine mesure, à celle de Bernstein. En effet, le fatalisme et l'optimisme font largement consensus dans la social-démocratie de cette époque : la révolution socialiste va advenir, il est possible de le démontrer scientifiquement. La véritable question à se poser est celle de l'organisation et de la route à emprunter (réforme ou révolution). C'est ici que se dessine un clivage gauche-droite à l'intérieur du SPD. Bernstein représente l'aile droite qui opte pour une stratégie réformiste et qui envisage le passage du capitalisme au socialisme comme une évolution. Kautsky représente le centre du parti qui continue de croire qu'il faut une révolution, mais qu'il ne faut rien précipiter, car ce qui importe c'est de consolider un grand parti de masse capable de jouer son rôle lorsque le fruit sera mûr. De son côté, Luxemburg se positionne dès les années 1890 dans l'aile gauche du parti, celle qui préconise une mobilisation soutenue dans les luttes pour provoquer la révolution et qui craint que l'attentisme n'engourdisse la classe ouvrière.

Or, ce spectre gauche-droite concerne également les conceptions de l'histoire, malgré le consensus de fond qui est résolument optimiste. Pour mieux l'observer, il faut

aborder *Réforme sociale ou révolution ?* qui est un des ouvrages les plus connus de Luxemburg. Le texte en question est une synthèse des articles publiés l'année précédente dans la revue *Leipziger Volkszeitung* en réponse aux thèses de Bernstein qui, elles, avaient été publiées dans la *Neue Zeit* avant d'être reprises avec des réponses à Luxemburg dans *Les présupposés du socialisme*⁹⁷.

C'est dans *Réforme sociale ou révolution ?* que l'on retrouve cette citation : « Pour le socialisme scientifique la nécessité historique de la révolution socialiste est surtout démontrée par l'anarchie croissante du système capitaliste qui enferme celui-ci dans une impasse »⁹⁸. Il y a déjà là les principaux éléments de sa théorie du processus historique qu'il faut désormais analyser dans le détail. Le premier point sur lequel il faut se pencher concerne les causes de l'effondrement inévitable du capitalisme ou dans ce cas-ci, de ce qui le conduit à une « impasse ». L'une de ces causes est cette anarchie du capitalisme, mais il en existe aussi deux autres qui jouent un rôle non négligeable. Rosa Luxemburg les identifie d'ailleurs très clairement :

En effet, le socialisme scientifique s'appuie, on le sait, sur trois données du capitalisme : 1° sur *l'anarchie* croissante de l'économie capitaliste qui entraînera fatalement l'effondrement ; 2° sur la *socialisation* croissante du processus de la production qui crée les premiers fondements positifs de l'ordre social à venir ; 3° enfin sur *l'organisation* et la *conscience de classe* croissantes du prolétariat qui constituent l'élément actif de la révolution imminente⁹⁹.

Il s'agit du passage qui explique de la manière la plus claire et la plus concise quels sont les ressorts de la nécessité historique selon Luxemburg. Les deux premiers points soulevés sont des tendances de nature objective : le système capitaliste voit sa production de plus en plus socialisée (malgré la propriété privée des moyens de production) et en même temps, l'économie se dirige vers son propre effondrement dû à l'anarchie de son fonctionnement. Le troisième point est quant à lui un élément subjectif, mais qui est néanmoins traité comme une tendance objective similaire aux deux autres. Le premier point explique comment le système va s'effondrer, le second montre que la

⁹⁷ Irène Petit. *Op. cit.*, p.6.

⁹⁸ Rosa Luxemburg. *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, *Op. cit.*, p. 20.

⁹⁹ *Ibid.*, p.19-20.

construction du socialisme est déjà à l'œuvre dans l'économie capitaliste et finalement, le dernier introduit « l'élément actif » qui permet d'opérer la transition¹⁰⁰.

Il faut cependant revenir sur l'idée d'anarchie croissante du capitalisme évoquée dans les deux citations. D'abord parce que la théoricienne révolutionnaire explique elle-même que parmi les trois éléments il est le plus important et ensuite, parce qu'il s'agit de l'enjeu principal de sa brochure contre Bernstein. L'enjeu de la querelle révisionniste est essentiellement de savoir si le capitalisme va s'effondrer de manière inévitable ou si au contraire il peut s'adapter et se stabiliser. La première thèse est celle qui est classique depuis Marx et Engels, mais qu'on retrouve aussi chez Kautsky. La seconde est la thèse de Bernstein et elle s'appuie notamment sur l'utilisation croissante du crédit qui permettrait selon lui de mieux maîtriser les crises et de les rendre plus rares également¹⁰¹.

De son côté, Rosa Luxemburg critique vertement la position de Bernstein et va notamment attaquer ses idées sur le crédit comme stabilisateur du capitalisme en expliquant que loin d'empêcher les crises, le crédit en prépare simplement une plus grosse, un krach qui détruirait complètement le capitalisme¹⁰². Bernstein n'en restera pas là et va répondre à Luxemburg pour réfuter sa thèse¹⁰³, mais ce n'est pas le plus important pour cette recherche. Ce qui compte, c'est qu'il y a là deux visions opposées de ce qu'est le capitalisme et surtout, de sa capacité à se coordonner effectivement ou, à l'inverse, de son incapacité à le faire. Pour Luxemburg, la relation entre capitalisme et capacité de coordination est très paradoxale puisqu'il s'agit d'un mode de production qui nécessite un haut degré d'organisation de la production pour fonctionner, mais qui est aussi caractérisé par une absence totale de coordination et de contrôle à grande échelle, ce qui le conduit à l'anarchie¹⁰⁴. Finalement, pour mesurer l'importance de ce facteur, il faut voir comment la théoricienne révolutionnaire l'articule avec l'effondrement et l'idée de nécessité historique menant inévitablement au socialisme. Elle écrit :

La théorie révisionniste est confrontée à une alternative : ou bien la transformation socialiste de la société est la conséquence, comme auparavant,

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ Eduard Bernstein. *Les présupposés du socialisme*, *Op. cit.*, p.109-111.

¹⁰² Rosa Luxemburg. *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, *Op. cit.*, p.23-25.

¹⁰³ Eduard Bernstein. *Les présupposés du socialisme*, *Op. cit.*, p.109-112.

¹⁰⁴ Rosa Luxemburg. *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, *Op. cit.*, p.25-26.

des contradictions internes du système capitaliste, et alors l'évolution du système inclut aussi le développement de ses contradictions, aboutissant nécessairement un jour ou l'autre à un effondrement sous une forme ou sous une autre ; en ce cas, même les « facteurs d'adaptation » sont capables de prévenir réellement l'effondrement du système capitaliste et d'en assumer la survie, donc d'abolir ces contradictions, en ce cas, le socialisme cesse d'être une nécessité historique ; il est alors tout ce que l'on veut sauf le résultat du développement matériel de la société¹⁰⁵.

Pour Luxemburg tout est étroitement lié : il ne pourrait y avoir de nécessité historique du socialisme sans théorie de l'effondrement du capitalisme et ce phénomène lui-même dépend des contradictions et de l'instabilité du système économique. C'est d'ailleurs un des grands reproches qu'elle fait à Bernstein : il ne fait plus dépendre le socialisme de facteurs objectifs et ne conserve que ce qui est subjectif, l'atteinte d'un idéal humaniste par exemple¹⁰⁶. Du moins, c'est sa critique et la section précédente a montré quelques nuances dans le texte de du philosophe révisionniste puisque ce dernier ne rejette pas complètement la nécessité historique d'une forme d'évolution vers le socialisme¹⁰⁷.

Il faut aussi remarquer qu'à cette époque, Rosa Luxemburg concevait l'avènement du socialisme comme une découverte scientifique certaine et démontrable. C'est même, selon elle, la principale réalisation du marxisme : être parvenu à « donner une base scientifique au socialisme »¹⁰⁸. Ce n'était toutefois pas une conception anormale à son époque où le positivisme et l'idée d'une forme ou d'une autre de progrès historique étaient répandus et traversaient les clivages idéologiques¹⁰⁹. Pour Luxemburg, cette conviction de la scientificité de l'effondrement du capitalisme et de son remplacement par le socialisme va se retrouver dans ses études sur l'économie qui occupe la plus grande partie de son œuvre écrite. Elle rédige ainsi des centaines de pages pour défendre la scientificité des thèses de Marx et les actualiser¹¹⁰.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.21-22.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p.66.

¹⁰⁷ Eduard Bernstein. *Les présupposés du socialisme*, *Op. cit.*, p.229.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.60.

¹⁰⁹ On peut notamment penser au libéralisme de cette époque qui partage un certain positivisme avec le marxisme de la Seconde Internationale.

¹¹⁰ À titre d'exemple de l'importance qu'occupe ce thème dans sa pensée, plusieurs des tomes regroupant ses œuvres complètes sont entièrement dédiés l'économie politique.

Ce qu'il faut comprendre, c'est que pour Rosa Luxemburg l'histoire n'est pas seulement une discipline servant à expliquer ou interpréter les événements passés, mais une science véritablement apte à fournir des prédictions sur le cours des choses. Encore une fois, il s'agit bien d'une croyance assez répandue et pas seulement chez les marxistes. Cependant, ce qui fait peut-être la spécificité de l'approche de Marx et d'Engels dont se revendique Luxemburg, c'est l'importance accordée à l'économie qui est conçue comme le socle (infrastructure) sur lequel s'érige à la fois un système juridico-politique, mais aussi les idées et représentants d'une société donnée (superstructure). En tant que théoricienne marxiste, sa méthode est en phase avec ce qu'écrivait Engels à propos du socialisme scientifique :

La conception matérialiste de l'histoire part de la thèse que la production, et après la production, l'échange de ses produits, constitue le fondement de tout régime social, que dans toute société qui apparaît dans l'histoire, la répartition des produits, et, avec elle, l'articulation sociale en classes ou en ordres se règle sur ce qui est produit et sur la façon dont cela est produit ainsi que sur la façon dont on échange les choses produites. En conséquence, ce n'est pas dans la tête des hommes, dans leur compréhension croissante de la vérité et de la justice éternelles, mais dans les modifications du mode de production et d'échange qu'il faut chercher les causes dernières de toutes les modifications sociales et de tous les bouleversements politiques ; il faut les chercher non dans la *philosophie*, mais dans l'*économie* de l'époque intéressée¹¹¹.

Il faut ajouter à cela un véritable rejet de l'empirisme dont témoignent autant John Peter Nettl¹¹² que Paul Frölich¹¹³, deux des principaux biographes de la théoricienne révolutionnaire. C'est que Rosa Luxemburg s'intéresse en fait très peu à l'analyse de phénomènes historiques précis¹¹⁴. Ce qui compte pour elle, c'est le processus dans sa totalité et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle son approche est déductive, pas empirique¹¹⁵. Elle ne rejette pas la science historique comme discipline visant à expliquer les phénomènes du passé puisqu'au contraire elle s'appuie sur celle-ci afin d'élaborer sa propre théorie, mais l'objectif qu'elle se fixe n'est pas le même et nécessite une autre méthode. C'est donc sous cet angle qu'elle conçoit l'idée d'une nécessité historique du

¹¹¹ Friedrich Engels. *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, coll. « classiques du marxisme », Paris, Éditions sociales, 1973, p.91.

¹¹² John Peter Nettl. *Rosa Luxemburg*, *Op. cit.*, p.467.

¹¹³ Paul Frölich. *Rosa Luxemburg*, *Op. cit.*, p.49.

¹¹⁴ John Peter Nettl. *Rosa Luxemburg*, *Op. cit.*, p.467.

¹¹⁵ Paul Frölich. *Rosa Luxemburg*, *Op. cit.*, p.49.

socialisme : en abordant le cours des choses comme un processus total comportant des phases et des contradictions qui suivent une logique interne qu'elle s'efforce de réfléchir.

Un autre angle intéressant pour aborder comment Rosa Luxemburg conçoit la notion de nécessité historique consiste à aller voir comment elle critique la pensée de Bernstein quant à l'idée d'une sorte de « loi historique universelle du développement de la démocratie »¹¹⁶. Il s'agit d'une conception du progrès historique qui permet d'imaginer la réalisation du socialisme par la voie réformiste et parlementaire. Or, la théoricienne révolutionnaire s'attaque à cette idée en s'appuyant sur une série de cas où le progrès démocratique a été entravé et d'autres où il s'est acquis par une lutte contre la classe capitaliste qui serait supposée être porteuse de ce progrès selon la théorie de Bernstein (ou plutôt l'interprétation qu'en fait Luxemburg). Elle écrit :

En Allemagne, la seule institution véritablement démocratique, le suffrage universel, n'est pas une conquête du libéralisme bourgeois, mais un instrument servant à l'unification politique des petits États ; il a par conséquent cette seule fonction dans le développement de la bourgeoisie allemande qui se satisfait parallèlement d'une monarchie constitutionnelle semi-féodale. En Russie le capitalisme a prospéré longtemps sous le régime de l'absolutisme oriental sans que la bourgeoisie ait manifesté le moins du monde le désir de voir s'instaurer la démocratie. En Autriche le suffrage est apparu surtout comme le moyen de sauver la monarchie en voie de décomposition. En Belgique enfin, la conquête démocratique du mouvement ouvrier, le suffrage universel, est un effet de la faiblesse du militarisme [...], ce « morceau de démocratie » est acquis, non pas *par* la bourgeoisie, mais *contre* elle¹¹⁷.

Mais au-delà de ces constats, le plus intéressant en ce qui concerne la présente recherche, c'est sa critique de la notion d'évolution. Car si Rosa Luxemburg conçoit bel et bien qu'il existe une forme de nécessité historique, il ne s'agit pas d'une évolution vers le socialisme, mais bien d'un développement marqué par des moments de rupture et des sauts qualitatifs. Pour elle, l'histoire comporte des contradictions et n'est certainement pas un fleuve tranquille menant vers le socialisme. Elle critique notamment l'idée d'une

¹¹⁶ Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, *Op. cit.*, p.67.

¹¹⁷ *Ibid.*, p.67.

sorte de progrès « ininterrompu », et celle d'une évolution « universelle »¹¹⁸. D'ailleurs, voici comment elle introduit cette critique :

Pour Bernstein, la démocratie apparaît comme une étape nécessaire de l'évolution de la société moderne ; que dis-je ? La démocratie est pour lui, comme pour le théoricien bourgeois du libéralisme, la loi fondamentale de l'évolution historique en général, à la réalisation de laquelle doivent tendre toutes les forces actives de la vie politique. Or, dans cette formulation absolue, ce jugement est faux ; c'est là une manière petite-bourgeoise et superficielle de schématiser les résultats d'une période très courte de l'histoire de la bourgeoisie : les vingt-cinq ou trente dernières années. Si l'on examine de près l'évolution de la démocratie dans l'histoire, et simultanément l'histoire politique du capitalisme, on obtient un résultat différent¹¹⁹.

Avant de commenter et d'analyser cette citation, il faut également considérer cet autre passage qui s'attaque à l'idée d'une différence quantitative entre réforme et révolution où l'enjeu serait la durée et la vitesse du processus :

Il est inexact et contraire à la vérité historique de se représenter le travail de réforme comme une révolution diluée dans le temps, et la révolution comme une réforme condensée. Une révolution sociale et une réforme légale ne sont pas des éléments distincts par leur *durée*, mais par leur *contenu* ; tout le secret des révolutions historiques, de la prise du pouvoir politique, est précisément dans le passage de simples modifications quantitatives en une qualité nouvelle ou, pour parler concrètement, dans le passage d'une période historique d'une forme de société donnée à une autre¹²⁰.

Ce qu'il faut remarquer avec ces deux citations, c'est qu'elles permettent de mieux comprendre comment fonctionne le processus historique d'après Luxemburg. Car, au-delà de la critique qui passe peut-être à côté de ce que pensait réellement Bernstein, il y a ce qu'elle exprime de sa propre conception. Ainsi, Luxemburg réfute la thèse d'une évolution constante parce que d'après elle, l'histoire est un processus dialectique dans lequel les contradictions jouent un rôle majeur. C'est d'ailleurs une des principales raisons de son refus du réformisme puisque celui-ci se base sur l'idée d'un développement plutôt lisse et sans embuches dans lequel l'avènement du socialisme est compatible avec l'évolution de la société telle qu'elle est. Pour Luxemburg, c'est tout l'inverse : ce qui évolue dans la société de classe, c'est la profondeur des contradictions

¹¹⁸ *Ibid.*, p.67-68.

¹¹⁹ *Ibid.*, p.66-67.

¹²⁰ *Ibid.*, p.72.

jusqu'à un point d'éclatement qui marque une rupture entre le capitalisme et le socialisme. Il n'y a pas d'évolution du capitalisme vers le socialisme, mais bien une crise du premier qui mène à son renversement¹²¹.

Ici il faut faire le point sur l'orthodoxie de la théoricienne révolutionnaire et de sa conception de la nécessité historique par rapport au cadre du marxisme de la fin du XIXe siècle. La meilleure démonstration qu'elle ne s'écarte pas du tout de la conception qui domine alors peut probablement être trouvée dans la comparaison de ses propos avec ceux de Kautsky. Certains passages du texte de 1899 de Luxemburg sont d'une ressemblance frappante avec d'autres du texte de 1892 écrit par le représentant du centre du SPD. En voici un bon exemple, la première citation étant de Kautsky :

Si nous tenons pour inévitable l'abolition de la propriété privée des moyens de production, nous ne prétendons pas par là qu'un beau jour les alouettes de la révolution sociale tomberont toutes rôties. Nous tenons la ruine de la société actuelle pour inévitable, parce que nous savons que l'évolution économique crée nécessairement des conditions telles qu'elles forcent les exploités à combattre cette propriété privée. Nous savons que le nombre et la force des exploités s'accroissent, que le nombre et la force des exploités qui s'attachent à l'ordre existant diminuent. Nous savons enfin que cette évolution crée des conditions intolérables pour la masse de la population, conditions qui ne laissent le choix qu'entre la disparition passive ou le renversement actif de l'ordre de la propriété existant¹²².

Et maintenant la citation de Rosa Luxemburg en 1899 :

Certes, la tactique social-démocratie normale ne consiste pas à *attendre* le développement extrême des contradictions capitalistes jusqu'à ce que se produise un renversement révolutionnaire de la situation. Au contraire, l'essence de toute tactique révolutionnaire consiste à reconnaître la tendance du développement et à en tirer les conséquences extrêmes dans la lutte politique. C'est ainsi, par exemple, que la social-démocratie a toujours combattu le protectionnisme et le militarisme sans attendre que leur caractère réactionnaire se soit entièrement dévoilé¹²³.

La ressemblance sur la forme et le fond est évidente, il y a là une conception du processus historique où ce dernier est guidé par une nécessité qui mène fatalement au socialisme, mais qui a toutefois besoin d'une intervention révolutionnaire pour se réaliser.

¹²¹ *Ibid.*, p.36-37.

¹²² Karl Kautsky. *Le programme socialiste*, Op. cit., p.73.

¹²³ Rosa Luxemburg. *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, Op. cit., p.49.

Cette même action qui est présentée comme un choix par Kautsky n'en est pas réellement un puisqu'il semble entièrement déterminé. À moins de le penser ainsi : les conditions sociales placent le prolétariat devant la crise du capitalisme et une économie socialisée, mais l'action elle-même reste du ressort du prolétariat réel. Les conditions objectives font en sorte qu'il est impossible que la révolution ne se produise pas. Ce qui est possible en revanche, c'est que la manière dont elle se produit puisse varier.

Rosa Luxemburg mentionne souvent l'importance d'accélérer le déclenchement de la période révolutionnaire pour éviter de faire durer la séquence du capitalisme avancé qui serait particulièrement plus rude que celle des premiers stades. C'est particulièrement vrai à partir de 1905-1906, après la révolution échouée en Russie¹²⁴ puisque l'autrice de *Grève de masse, parti & syndicats* va y voir la preuve que l'action de masse spontanée peut faire sauter des étapes dans la croissance et le développement de la social-démocratie¹²⁵. Ce rôle d'accélération est précisément celui qu'elle imagine pour les révolutionnaires comme l'illustre le passage suivant :

La social-démocratie est l'avant-garde la plus éclairée et la plus consciente du prolétariat. Elle ne peut ni ne doit attendre avec fatalisme, les bras croisés, que se produise une « situation révolutionnaire » ni que le mouvement populaire spontané tombe du ciel. Au contraire, elle a le devoir comme toujours de *devancer* le cours des choses, de chercher à le précipiter. Elle n'y parviendra pas en donnant au hasard à n'importe quel moment, opportun ou non, le mot d'ordre de grève, mais bien plutôt en faisant comprendre aux couches les plus larges du prolétariat que la venue d'une telle période est *inévitabile*, en leur expliquant les *conditions sociales* internes qui y mènent ainsi que ses conséquences¹²⁶.

Ce passage, un des seuls qui aborde la nécessité historique dans *Grève de masse, parti & syndicats*, confirme que Rosa Luxemburg est encore sur la même ligne de pensée que dans son texte de 1899. L'avènement de la révolution socialiste est considéré « inévitable » et déterminé par des conditions objectives. Ce qui semble plus particulier

¹²⁴ En 1905 une première révolution secoue la Russie et ne doit pas être confondue avec la révolution de février ni celle d'octobre qui ont lieu en 1917. Contrairement aux deux révolutions de 1917, celle de 1905 ne parvient pas à renverser le gouvernement, mais elle obtient néanmoins quelques gains qui limitent le pouvoir autocratique du tsar. Elle commence par un mouvement de grève dans les usines avant de s'étendre jusque dans la marine avec la célèbre mutinerie du cuirassé *Potemkine*.

¹²⁵ Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, *Op. cit.*, p.119-120.

¹²⁶ *Ibid.*, p.150-151.

cependant, c'est qu'il y a manifestement une volonté de lier cette théorie plutôt fataliste avec une autre théorie, portant cette fois sur l'action révolutionnaire qui a fait l'objet de son texte. Car c'est bien à partir de *Grève de masse, parti & syndicats* qu'elle marque sa rupture définitive avec le centre du SPD représenté par Kautsky et embrasse une conception de la pratique politique qui rompt avec une forme d'attentisme. Toutefois, on peut se demander s'il n'est pas contradictoire de tenter cette liaison entre inévitabilité du socialisme et théorie de l'action révolutionnaire qui suppose au minimum qu'il faut agir pour produire des changements et faire advenir la révolution¹²⁷.

Pourtant, Rosa Luxemburg se montre cohérente avec la vision de la nécessité historique qu'elle a étayée dans *Réforme sociale ou révolution ?* quelques années plus tôt. Pour le voir, il faut retourner au passage où elle énonce les trois facteurs du capitalisme qui conduisent inévitablement à la révolution socialiste. Si les deux premiers (l'anarchie économique et la socialisation croissante de la production) sont des facteurs objectifs, le troisième est quant à lui subjectif même s'il était alors décrit comme un facteur objectif puisque totalement déterminé par la nécessité. Or, c'est sur ce dernier élément que porte la citation de *Grève de masse, parti & syndicats* et il faut remarquer quelques changements subtils. Bien sûr les conditions objectives déterminent l'effondrement du capitalisme et la constitution du socle sur lequel va se bâtir le socialisme, mais il faut un élément actif pour opérer cette transition qui prend la forme d'une révolution et c'est là que se trouve la marge pour une théorie de l'action révolutionnaire qui n'est pas encore développée en 1899.

Avant d'aller plus loin, il faut se pencher sur le contexte et les événements dont traite sa brochure qui est rédigée 7 ans après *Réforme sociale ou révolution ?* en 1906. La querelle du révisionnisme est terminée depuis 1904 puisque le congrès d'Amsterdam de la Seconde Internationale a tranché contre la stratégie réformiste et les thèses de Bernstein¹²⁸. *Grève de masse, parti & syndicats* porte sur un événement important qui a lieu en Russie à la fin de l'année 1905 : une grande grève qui va déboucher sur une révolution dont l'issue est un échec qui permet néanmoins aux socialistes de s'organiser

¹²⁷ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. Cit.*, p.14.

¹²⁸ John Peter Nettl. *Rosa Luxemburg, Op. cit.*, p.149.

et de mieux réfléchir la question de l'action. La grève de 1905 a eu un grand impact sur Luxemburg comme l'explique Nettl :

La révolution russe [de 1905] fut l'expérience centrale de sa vie. Le malaise qu'elle éprouvait jusqu'alors à l'égard de la politique du parti allemand — ressenti, mais non analysé — allait se changer en une doctrine précise grâce à l'expérience russe. Elle essaya d'abord de faire partager cette doctrine à la direction allemande, puis au Parti tout entier ; finalement, elle entra en opposition contre tout l'establishment du SPD et, appuyée par un petit groupe, elle répéta cette doctrine, année après année, à tous ceux qui étaient prêts à l'écouter¹²⁹.

Cette nouvelle doctrine qui est mentionnée concerne le rapport entre l'action, l'organisation et la conscience de classe. C'est ce qui va être connu sous le nom de théorie de la spontanéité dont l'articulation avec l'idée de nécessité historique doit être abordée dans cette dernière partie du chapitre. Pour ce faire, il faut dans un premier temps voir à quelles thèses s'oppose cette théorie et ensuite examiner ce qu'elle implique par rapport à la conception du processus historique. Évidemment, les idées que développe Luxemburg à cette époque s'opposent à celle de Kautsky et de la direction du SPD qui est jugée trop « rigide et mécanique »¹³⁰, mais elle vise aussi plus précisément Lénine et les thèses qu'il développe dans *Que faire ?*¹³¹, un texte publié en 1902 et dans lequel le futur leader de la révolution d'octobre commence à élaborer sa pensée du parti d'avant-garde.

Un des grands enjeux de cet ouvrage est de déterminer comment s'articulent action, organisation et conscience de classe. La théorie de Lénine est la suivante : l'organisation d'avant-garde doit développer la théorie révolutionnaire, introduire la conscience de classe aux masses ouvrières et les guider dans l'action. Les passages suivants le démontrent avec les mots mêmes de l'auteur :

Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. On ne saurait trop insister sur cette idée à une époque où l'engouement pour les formes les plus étroites de l'action politique va de pair avec la propagande à la mode de l'opportunisme. Pour la social-démocratie russe en particulier, la théorie acquiert une importance pour trois raisons trop souvent oubliées, à savoir : tout d'abord, notre Parti ne fait encore que se constituer, que définir

¹²⁹ *Ibid.*, p.225.

¹³⁰ Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, *Op. cit.*, p.146.

¹³¹ Vladimir Lénine, *Que faire ?*, coll. « Politique », Paris, Éditions du Seuil, 1966, 318 p.

sa physionomie et il est bien loin d'en avoir fini avec les autres tendances de la pensée révolutionnaire, qui menacent de détourner le mouvement du droit chemin. [...] Dans ces conditions, une erreur « sans importance » à première vue, peut entraîner les plus déplorables conséquences, et il faut être myope pour considérer comme inopportunes ou superflues les discussions de fraction et la délimitation rigoureuse des nuances. De la consolidation de telle ou telle « nuance » peut dépendre l'avenir de la social-démocratie russe pour de longues, très longues années¹³².

Plus loin il écrit :

Les ouvriers, avons-nous dit, *ne pouvaient pas* avoir encore la conscience sociale-démocrate. Celle-ci ne pouvait leur venir que de l'extérieur. L'histoire de tous les pays atteste que, par ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste, c'est-à-dire à la conviction qu'il faut s'unir en syndicats, se battre contre les patrons, réclamer du gouvernement telles lois nécessaires aux ouvriers, etc. Quant à la doctrine socialiste, elle est née des théories philosophiques, historiques, économiques, élaborées par les représentants cultivés des classes possédantes, par les intellectuels. [...] De même en Russie, la doctrine sociale-démocrate surgit d'une façon tout à fait indépendante de la croissance spontanée du mouvement ouvrier, comme le résultat naturel et inéluctable du développement de la pensée chez les intellectuels révolutionnaires socialistes¹³³.

Au-delà de la mention du terme « inéluctable » qui montre que Lénine croit aussi à la nécessité historique du socialisme, c'est surtout la réponse que l'autrice de *Grève de masse, parti & syndicats* va formuler à ces idées qui doit être étudiée. En fait, elle écrit l'inverse de ce qu'avance Lénine comme l'explique Nettl¹³⁴. « La thèse novatrice de Rosa Luxemburg est celle-ci : une bonne organisation ne précède pas l'action, mais en est le produit ; l'organisation connaît un développement beaucoup plus important en période de lutte qu'en période de calme et d'indifférence », écrit-il¹³⁵.

Quant à la conscience de classe, elle s'acquiert elle aussi dans et par la lutte. Elle n'a pas à être apportée de l'extérieur contrairement à ce que pense Lénine. Malgré tout, le parti conserve un rôle important et pour voir en quoi il consiste, il faut revenir à la citation où il était question de faire comprendre l'inévitabilité de la révolution au

¹³² *Ibid.*, p.78-79.

¹³³ *Ibid.*, p.85.

¹³⁴ John Peter Nettl. *Rosa Luxemburg, Op. cit.*, p.285.

¹³⁵ *Ibid.*

prolétariat. C'est qu'en fait, pour Luxemburg le rôle du parti n'est pas d'apporter la conscience de classe, mais d'aider à ce qu'elle prenne bien forme comme elle le doit spontanément selon sa théorie¹³⁶. Le parti pratique donc en quelque sorte une maïeutique de cette conscience dans la lutte. Il sert moins à donner vie à la conscience de classe qu'à assister sa venue au monde. Nettl écrit :

Plus la social-démocratie serait engagée étroitement dans une lutte corps à corps avec la société bourgeoise, sur tous les fronts, ceux de l'économie et de la politique, du travail et des conditions sociales, de la lutte intellectuelle et physique, plus rapide serait le développement de la conscience de classe¹³⁷.

Car, c'est bien de vitesse dont il est question puisque la théorie de Rosa ne laisse pas de place à une autre alternative que la victoire de la révolution. Encore une fois, il s'agit d'accélérer ou de ralentir un processus qui ne peut faire autre chose que se réaliser plus ou moins rapidement. La raison pour laquelle il fallait aborder cet aspect de sa pensée est qu'elle théorise la conscience de classe révolutionnaire comme quelque chose d'enfoui dans le prolétariat et qu'il suffirait de déterrer par la lutte comme s'il était impossible que cette conscience s'oriente vers une fin contraire à la révolution¹³⁸. Plus encore, même une forme de perte ou de recul lui apparaît inimaginable. La conscience de classe ne peut que progresser et les gains perdurent même si l'action (typiquement la grève) finit par échouer ou déboucher sur des reculs en termes de droits ou de conditions de vie. C'est du moins ce qu'explique Rosa Luxemburg dans *Grève de masse, parti & syndicats* lorsqu'elle aborde la dynamique des luttes ouvrières en Russie :

Celle-ci est pleine de contradictions et de contrastes, elle entraîne tantôt des victoires économiques surprenantes, tantôt les revanches les plus brutales du capitalisme : aujourd'hui la journée de huit heures, demain les lock-out en masse et la famine totale pour des centaines de milliers de gens. Le résultat le plus précieux, parce que permanent dans ce flux et reflux brusque de la révolution est d'ordre spirituel : la croissance par bonds du prolétariat sur le plan intellectuel et culturel donne une garantie absolue de son irrésistible progrès futur dans la lutte économique aussi bien que politique¹³⁹.

¹³⁶ Rosa Luxemburg évoque plus qu'une conscience de classe, elle écrit qu'il existe un instinct de classe dans *Grève de masse, parti & syndicats*.

¹³⁷ *Ibid.*, p.179.

¹³⁸ Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, *Op. cit.*, p.149.

¹³⁹ *Ibid.*, p.119.

Il est maintenant temps de conclure ce premier chapitre en s'assurant de rattacher toutes les pièces pour voir ce que cela donne comme ensemble. Ce qui est évident, c'est que Rosa Luxemburg a une conception de l'histoire qui est vraiment très classique si on la compare aux marxistes de son époque et qu'il est possible de comprendre comment cet optimisme pouvait être répandu dans le contexte de l'Allemagne d'avant-guerre. L'idée d'une nécessité historique conduisant fatalement à l'effondrement du capitalisme et à la réalisation du socialisme était pour les théoriciens et les théoriciennes marxistes une vérité scientifique. Ce positivisme n'est pas si surprenant considérant les bonds que connaît la science à l'époque et dont les effets se constatent aisément : explosion démographique, mécanisation de la production, disparition de maladies, etc.

L'air du temps est en effet marqué par des découvertes scientifiques et le développement de nouvelles méthodes qui changent la donne sur plusieurs points. Les marxistes de l'époque sont généralement férus d'économie et de sciences sociales. Kautsky, Bernstein, Lénine et Luxemburg qui ont été abordés dans ce chapitre ont écrit des ouvrages d'économie complexes. Leur conception respective du processus historique s'appuie énormément sur ce type de recherche. Aujourd'hui certaines erreurs sont évidentes : le socialisme n'est pas advenu comme une fatalité contrairement à ce que pensaient Kautsky, Lénine et Luxemburg d'une part et de l'autre, le capitalisme n'a finalement pas réussi à surmonter les crises économiques et à se métamorphoser en socialisme comme le prévoyait Bernstein¹⁴⁰. Mais il serait insensé de projeter les connaissances actuelles sur cette époque et il faut voir que l'idée d'une nécessité historique était prise au sérieux en ces temps.

La dernière section a permis d'identifier les principales caractéristiques de la conception de l'histoire de Rosa Luxemburg. D'abord, la nécessité historique dont il est question n'est pas une forme de progrès lisse et continu. Au contraire, elle est marquée par des contradictions et des sauts comme la révolution. Pour Luxemburg, la racine de la nécessité historique se trouve dans trois facteurs : l'anarchie du processus économique capitaliste, l'agglomération ainsi que la socialisation progressive de la production et finalement, l'élément subjectif — la classe prolétarienne, sa conscience et son

¹⁴⁰ Il a au contraire connu la plus grande crise de toute son histoire lors du Krach de 1929.

organisation¹⁴¹. C'est d'ailleurs ce dernier facteur qui fait en sorte que le processus peut s'accélérer ou au contraire, perdre de la vitesse. Mais dans tous les cas, la révolution socialiste reste une certitude scientifique et rien ne peut empêcher sa réalisation parce qu'elle s'inscrit dans la suite logique des contradictions de l'économie et de l'histoire.

La science dont il est question ici a peu à voir avec la discipline historique qui s'intéresse aux phénomènes empiriques. Pour Rosa Luxemburg, les connaissances issues de ce type de travail doivent servir à envisager le processus du cours des choses depuis l'angle d'une totalité qui se réalise et c'est pourquoi son approche est déductive. La théoricienne révolutionnaire cherche donc le fil conducteur et rationnel de ce processus et elle croit, comme Marx et Engels, l'avoir trouvé dans l'économie, d'où ce qui en découle. C'est encore une fois une façon de voir les choses qui est tout à fait en phase avec les idées qui circulent et qui sont affirmées jusque dans les documents officiels du SPD ou de la Seconde Internationale.

Cette conception du processus historique qui est classique chez les marxistes de l'époque va être celle de Rosa Luxemburg pendant la plus grande partie de sa vie, cela ne fait pas de doute. En revanche, des spécialistes de son œuvre comme Michael Löwy et Isabel Loureiro montrent dans leurs textes respectifs une autre conception plus ouverte qui apparaît pendant la Première Guerre mondiale avec *La brochure de Junius*. L'objet du prochain chapitre sera justement de vérifier cette thèse en commençant par faire un survol du contexte et en présentant les arguments avancés avant d'aller voir ce qu'il en est dans l'œuvre. Afin de mieux s'y repérer, cette nouvelle conception du processus historique sera appelée de manière interchangeable possibilité objective ou possibilité historique¹⁴². Il faut cependant garder en tête qu'aucun de ces termes n'est utilisé par Luxemburg elle-même et que ce sont des spécialistes de son œuvre qui l'utilisent pour rendre compte de sa pensée.

¹⁴¹ *Ibid.*, p.20.

¹⁴² Les deux termes apparaissent dans la littérature consultée sur Rosa Luxemburg bien que possibilité objective soit le terme le plus souvent utilisé par Löwy.

Chapitre II : possibilité historique

2.1 Contexte historique de 1914 à 1919 : guerre mondiale et révolution

Comme mentionné dans l'introduction, l'objectif du présent mémoire est d'arriver à cerner comment Rosa Luxemburg parvient à articuler les termes contradictoires que sont nécessité et possibilité historique. C'est à ce deuxième concept qu'il faut désormais s'attarder. Comme pour le premier chapitre, il s'avère important de contextualiser ce qui s'écrit chez Rosa Luxemburg ainsi que chez les marxistes en général en prenant en compte les conditions matérielles qui entourent et viennent déterminer les débats sur lesquels intervient la théoricienne révolutionnaire. Il faut donc désormais reprendre l'analyse là où elle avait été laissée dans le dernier chapitre : aux portes de la Première Guerre mondiale.

D'emblée, une caractéristique importante de la social-démocratie d'avant-guerre disparaît et a des conséquences sur l'ensemble du mouvement ouvrier : l'unité qui rassemblait autour du SPD autant Luxemburg que les révisionnistes comme Bernstein. En effet, le 4 août 1914, peu de temps après le début du conflit mondial, la députation du parti vote à unanimité pour les crédits de guerre et déclenche du même coup une double crise. À l'échelle européenne, c'est la Seconde Internationale au complet qui est ébranlée et qui ne s'en remettra jamais puisqu'elle est dissoute en 1916 et à l'échelle de l'Allemagne, c'est le début d'un déchirement du parti qui, lui non plus ne redeviendra jamais celui de l'unité du mouvement ouvrier comme il l'avait été à la fin du XIXe siècle et au début du XXe¹⁴³.

L'éclatement de l'unité rarissime du mouvement ouvrier se produit dès le 4 août puisque des voix internes au SPD comme celle de Rosa Luxemburg et de Clara Zetkin¹⁴⁴ dénoncent le vote pour les crédits de guerre¹⁴⁵. Mais la première fissure dans l'unanimité

¹⁴³ Pierre Broué, *The German Revolution. 1917-1923*, *Op. cit.*, p.44-47.

¹⁴⁴ Clara Zetkin est une militante socialiste révolutionnaire et amie de Rosa Luxemburg. Elle est notamment connue pour son féminisme et s'est illustrée en organisant les femmes au sein de son parti et de l'Internationale. Son parcours est semblable à celui de Luxemburg puisqu'elle quitte le SPD pour l'USPD, puis le groupe Spartacus.

¹⁴⁵ John Peter Netti. *Rosa Luxemburg*, *Op. cit.*, p.393-395.

au Reichstag fut l'insoumission de Karl Liebknecht¹⁴⁶ qui refusa de redonner son assentiment lors d'un autre vote pour de nouveaux fonds avant de rejoindre les rangs de ceux et celles qui protestaient contre la guerre. C'est pour cette raison qu'il fut emprisonné, sort qui fut aussi celui de Luxemburg et de bien d'autres à l'époque¹⁴⁷. Plusieurs députés et personnalités importantes du SPD finirent par abandonner également la ligne du parti et firent face à une expulsion qui les motiva à former l'USPD¹⁴⁸ et à se faire appeler les indépendants à partir de 1916¹⁴⁹. Haffner caractérise ainsi ce nouveau parti :

Il englobait toutes les tendances de la social-démocratie d'avant-guerre, depuis le leader des révisionnistes, Eduard Bernstein, jusqu'aux révolutionnaires internationalistes du groupe Spartakus, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, en passant par Karl Kautsky, le grand penseur du « centre marxiste ». L'USPD n'était nullement un parti révolutionnaire pur et dur à la manière des bolcheviks de Lénine. Il n'était uni que par son hostilité à la guerre — dans laquelle il ne voyait plus depuis longtemps une guerre défensive, mais une guerre de conquête impérialiste — et par l'aversion qu'éprouvaient ses membres pour les majoritaires, lesquels leur rendaient sincèrement¹⁵⁰.

Parallèlement, ledit groupe Spartacus¹⁵¹ (ou Ligue Spartakiste) qui est l'ancêtre direct du Parti Communiste allemand (KPD) commence également à s'organiser¹⁵². En juin 1915, 750 personnalités importantes du parti et du milieu syndical ajoutent leur signature à un texte rédigé par de futurs spartakistes dont Liebknecht. À l'époque, les militants et les militantes n'utilisent d'ailleurs pas encore ce terme faisant référence à l'esclave romain révolté. Cette même année, une délégation du groupe participe à la conférence de Zimmerwald réunissant des socialistes contre la guerre et la direction prise

¹⁴⁶ Karl Liebknecht est le fils de Wilhelm Liebknecht, un des fondateurs du SPD. Comme son père, il jouera un rôle important dans le SPD, mais plus encore dans le groupe Spartacus et dans le KPD. Liebknecht se fera notamment connaître comme l'un des grands opposants à la Première Guerre mondiale et il sera assassiné avec Rosa Luxemburg le 15 janvier 1919.

¹⁴⁷ Sebastian Haffner, *Op. cit.*, p.107-108.

¹⁴⁸ Le « U » de USPD est utilisé comme acronyme pour le terme allemand « Unabhängige » qui signifie simplement « Indépendant ». L'USPD est donc le Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne.

¹⁴⁹ Sebastian Haffner, *Op. cit.*, p.25.

¹⁵⁰ *Ibid.*

¹⁵¹ Référence à Spartacus, leader du plus grand soulèvement d'esclaves contre la République romaine.

¹⁵² La création du KPD se fait lorsque le groupe Spartacus fusionne en 1918 avec un autre groupe appelé les Communistes Internationaux d'Allemagne (IKD). Très peu de temps après l'assassinat de Luxemburg et Liebknecht une scission donnera naissance au Parti communiste ouvrier d'Allemagne (KAPD) radicalement opposé à toute participation parlementaire ainsi qu'aux structures syndicales traditionnelles.

par la Seconde Internationale face à ce conflit. Les participants et les participantes provenaient des pays de la Triple Entente et de la Triplice et s'étaient réunis en territoire neutre. L'Allemagne était représentée par une délégation composée de cinq personnes, dont deux hommes se rattachant au groupe qui allait devenir Spartacus¹⁵³. Dans son ouvrage sur *Le parti bolchevique*¹⁵⁴, Broué résume le principal débat qui a créé une division entre une aile plus pacifiste et une autre se qualifiant elle-même de « défaitiste » :

En septembre, trente-huit délégués de douze pays, belligérants compris, se réunissent en Suisse, à Zimmerwald. Lénine y défend le point de vue défaitiste, la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile et la construction d'une nouvelle Internationale. La majorité, plus pacifiste que révolutionnaire, ne le suit pas. Un manifeste rédigé par Trotsky, appelant les travailleurs à lutter pour mettre fin à la guerre, est cependant adopté à l'unanimité¹⁵⁵.

Le 1^{er} janvier 1916, un petit groupe de délégués Spartakistes se réunit chez Liebknecht et adopte *La brochure de Junius* qui est rédigée par Luxemburg comme document principal pour guider leur action. D'autres rencontres eurent lieu la même année et le groupe commencera à faire de la propagande et de l'agitation contre la guerre et pour la révolution grâce à un journal nommé Spartacus, nom sous lequel ces militants et ces militantes finirent par se faire connaître¹⁵⁶. Ce type d'action était bien évidemment illégal et risqué pendant la guerre.

Les principales divergences entre Spartacus et l'USPD s'observent autant au niveau des idées qu'au niveau de la méthode. Si les deux organisations critiquaient la guerre et la transformation du régime impérial en dictature militaire, c'était de façon très différente. Pour le groupe Spartacus, l'ennemi était intérieur et il fallait une révolte pour arrêter la guerre et la transformer en révolution¹⁵⁷. Leurs interventions se faisaient avec des journaux illégaux. Pour l'USPD, il était important de prendre des distances vis-à-vis des slogans incendiaires et la méthode consistait plutôt à utiliser la tribune parlementaire

¹⁵³ Pierre Broué, *The German Revolution. 1917-1923*, Op. cit., p.63.

¹⁵⁴ Pierre Broué, *Le parti bolchevique. Histoire du P.C. de l'U.R.S.S.*, coll. « Arguments », Paris, Les Éditions de Minuit, 1971, 652 p.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p.77.

¹⁵⁶ Pierre Broué, *The German Revolution. 1917-1923*, Op. cit., p.64.

¹⁵⁷ Ralf Hoffrogge. « From Unionism to Worker's Councils. The Revolutionary Shop Stewards in Germany, 1914-1918 », dans Immanuel Ness et Dario Azzellini, dir., *Ours to Master and to Own*, Chicago, Haymarket Books, 2011, p.91.

légale¹⁵⁸. Malgré ces différences majeures, les militants et les militantes de la Ligue Spartakiste déployaient une grande partie de leurs efforts au sein même de l'USPD. Harman l'explique de la manière suivante :

[Ils] adhéraient toujours à l'idée d'avant-guerre selon laquelle un petit groupe de révolutionnaire ne pouvait maintenir un contact vivant avec la majorité des travailleurs que s'il faisait partie d'une organisation plus grande. [...] Ils pensaient que les travailleurs qui devenaient hostiles à la guerre ne seraient pas immédiatement capables de faire la différence entre les plaintes vaguement antiguerre émises par la direction des Indépendants et la position de Liebknecht, et qu'ils se tourneraient vers la plus importante force d'opposition, l'USPD. Les révolutionnaires pourraient établir des contacts avec ces travailleurs en étant à l'intérieur de l'USPD, où ils pourraient maintenir leur propre organisation, leur propre presse et leur propre discipline de fraction¹⁵⁹.

Un troisième groupe antiguerre important était aussi actif au même moment en Allemagne et a eu un impact immense sur la révolution d'après-guerre malgré sa faible notoriété. Il s'agit des Délégués révolutionnaires¹⁶⁰ (DR), aussi appelés « hommes de confiance »¹⁶¹. Entre le début et la fin de la Première Guerre mondiale, les DR ont organisé trois grandes grèves dont la première a eu lieu en juin 1916 pour manifester de la solidarité à l'égard de Liebknecht qui venait d'être arrêté le mois précédent. La seconde grève a eu lieu en avril 1917 et finalement, la troisième en janvier 1918. Chacune de ces grèves fut plus grosse que la précédente et la dernière vit plus de 750 000 personnes cesser le travail. Après celle-ci, la stratégie des DR a changé et ceux-ci commencèrent à amasser des armes en vue d'un soulèvement armé¹⁶².

Pendant les arrêts de travail, les comités de grève étaient principalement composés de Délégués révolutionnaires, mais en janvier 1918, ils permirent à des représentants de l'USPD et même, du SPD, de se joindre à eux¹⁶³. La grève ciblait en particulier l'industrie de l'armement. Une des caractéristiques des DR par rapport à l'USPD ou à la Ligue Spartakiste était leur réseau au sein de la classe ouvrière qui manquait aux deux

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ Chris Harman, *Op. cit.*, p.57.

¹⁶⁰ Souvent mieux connus par leur appellation en anglais : *Shop Stewards*.

¹⁶¹ Ralf Hoffrogge, *Op. cit.*, p.90.

¹⁶² *Ibid.*, p.91-92.

¹⁶³ *Ibid.*

autres. C'est que les DR étaient justement cooptés à même les syndicats pour leur position contre la guerre (alors que les syndicats étaient officiellement pour celle-ci¹⁶⁴). Ralf Hoffrogge les décrit comme une synthèse d'organisation d'avant-garde et d'organisation de base en même temps¹⁶⁵. Authier et Barrot décrivent de la manière suivante les DR qu'ils appellent les « hommes de confiance » :

Ce sont en général des délégués syndicaux élus régulièrement, mais qui ne suivent pas la ligne de la Commission Centrale de l'ADGB. Cette nouvelle structure a pour base l'*entreprise*, et les organisations d'entreprise (*BO*) se relient par *région industrielle* (par ex. le Conseil ouvrier du Grand Berlin), selon la structure technique du capital à l'époque. [...] Les hommes de confiance ont la direction effective de toutes les grèves, ils les arrêtent sans aucune négociation lorsqu'ils jugent que le mouvement gréviste n'est pas alors en mesure de faire reculer l'État. Déclenchant et arrêtant les grèves à la minute près, les hommes de confiance sont l'expression la plus authentique de la base ouvrière à ce moment-là : ils en sont l'organe exécutif¹⁶⁶.

En somme, la Première Guerre mondiale a fait éclater le grand bloc socialiste qu'était le SPD jusque-là. De cet éclatement naquirent l'USPD, le groupe Spartacus, les DR. Le SPD lui-même continue d'exister malgré l'hémorragie. Si la préoccupation principale reste la guerre pour tous ces groupes, il devenait de plus en plus évident à l'époque que l'ancien Empire allemand était arrivé à sa fin. Le SPD, qui était avant le conflit mondial le plus grand parti du pays, comptait bien saisir enfin l'opportunité de prendre le pouvoir même s'il avait perdu beaucoup avec les luttes intestines et la désorganisation du mouvement ouvrier.

Sur l'économie, la guerre a eu l'effet de fermer des petites usines, de concentrer l'industrie ainsi que de la production et finalement, de généraliser les méthodes de production à la chaîne¹⁶⁷. Si le SPD était en grande partie un parti d'ouvriers qualifiés avant la guerre, cette dernière a détruit les liens qui s'étaient construits depuis plusieurs décennies et a paralysé les syndicats qui étaient un des bras du mouvement ouvrier organisé. Mais, la guerre a aussi eu pour effet d'uniformiser les conditions de vie et de travail, de concentrer la classe laborieuse et de rendre encore plus manifeste l'aspect

¹⁶⁴ Martin Comack. *Op. cit.*, p.32.

¹⁶⁵ Ralf Hoffrogge, *Op. cit.*, p.88-91.

¹⁶⁶ Denis Authier et Jean Barrot. *La gauche communiste en Allemagne. 1918-1921*, coll. « Critique de la politique », Paris, Payot, 1976, p.77.

¹⁶⁷ Chris Harman, *Op. cit.*, p.46.

disciplinaire et autoritaire du capitalisme¹⁶⁸. Par ailleurs, le conflit mondial a créé une condition sociale particulièrement ambiguë pour les travailleurs au front. Comme l'explique Harman :

La structure de classe de la société allemande était parfaitement reflétée dans les rapports entre les officiers et les soldats dans les forces armées. Les privilèges des officiels contrastaient de façon permanente avec les maigres rations et la discipline sévère imposée aux rangs subalternes. Au front, la camaraderie qui résultait du danger partagé atténuait souvent la colère issue de cette situation¹⁶⁹.

Mais dans la marine, la paix et la plus grande proximité physique à bord des bâtiments de guerre étaient un incubateur à frustrations contre l'écart de conditions. Broué explique par ailleurs que la situation de la marine avait ceci de particulier qu'elle comprenait une majorité d'ouvriers qualifiés provenant de milieux avec une tradition syndicale avant la guerre où des luttes avaient été menées et grâce auxquelles des gains avaient été faits. Mais l'aspect le plus important était probablement les contacts fréquents entre les soldats de la marine et les travailleurs des ports, ce qui permettait une diffusion plus aisée de la propagande révolutionnaire ou simplement contre la guerre¹⁷⁰.

Ce n'est donc pas un hasard si l'étincelle qui a enflammé l'ensemble de l'Allemagne provient de la marine et plus précisément des soldats stationnés à Kiel sur la mer baltique. Tout a commencé par une mutinerie pour protester contre un ordre de guerre à la fin du mois d'octobre 1918. Plusieurs mutineries du même genre avaient eu lieu pendant le conflit et sur une base fréquente cette année-là. Une forte répression avait servi d'exemple pour décourager toute tentative d'insubordination¹⁷¹. Mais en octobre 1918, c'est la mutinerie de trop, celle qui est devenue une révolte, puis une révolution : les marins commencèrent par paralyser la flotte dans un premier temps, puis ils mirent sur pied le premier conseil d'ouvriers et de soldats en collaboration avec les travailleurs du port. Ce conseil prit le pouvoir dans la ville de Kiel le 4 novembre et encouragea la formation d'autres instances du genre partout en Allemagne¹⁷². Authier et Barrot

¹⁶⁸ *Ibid.*

¹⁶⁹ *Ibid.*, p.48.

¹⁷⁰ Pierre Broué, *The German Revolution. 1917-1923*, *Op. cit.*, p.97.

¹⁷¹ Ralf Hoffrogge, *Op cit.*, p.93.

¹⁷² *Ibid.*

résumé de manière simple les mots d'ordre ainsi que le programme derrière cette révolte sur le point de devenir une révolution : « paix, démocratie et reconnaissance des conseils¹⁷³. »

L'action des marins, puis des soldats, a pour but d'abord de faire pièce aux jusqu'aboutistes. La question du régime, des institutions n'est nulle part posée. Ces mutins ne sont pas pour la plupart, des révolutionnaires. [...] Mais tout soulèvement a sa logique interne. Les mutins de Kiel, en s'opposant à la sortie de la flotte, se sont révoltés contre leurs officiers. À partir de là, deux voies possibles : ou l'ordre ancien était finalement rétabli et alors ils risquaient d'être fusillés comme Köbis et Reichpietsch quelques mois auparavant, ou bien il fallait continuer et abolir l'ordre ancien. Pour les marins révoltés, la révolution s'impose comme une nécessaire fuite en avant¹⁷⁴.

Parallèlement à ce soulèvement sur le bord de la mer baltique, une rencontre a lieu à Berlin le 2 novembre et réunit des spartakistes, l'USPD et des Délégués révolutionnaires qui envisagent le soulèvement dans la capitale. Ceux-ci hésitent et décident même de retarder des actions prévues cette semaine¹⁷⁵. Mais les révolutions prennent souvent les révolutionnaires par surprise et le mois de novembre 1918 en Allemagne est un bon exemple de ce principe. Le 4 novembre, la marine de Kiel alliée aux travailleurs du port prend le pouvoir dans la ville et le remet à son nouveau conseil révolutionnaire. Dans les jours qui suivent, le mouvement s'étend et les villes sont mises sous contrôle de conseils provoquant un effet domino¹⁷⁶. Très exactement une semaine après la victoire à Kiel, l'Allemagne signe l'armistice et met fin à la guerre avant d'entrer dans une des périodes les plus turbulentes de son histoire.

Cette période révolutionnaire est généralement placée entre les balises de 1918 et 1923 par les historiens et les historiennes. Mais Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht furent assassinés en janvier 1919, donc relativement tôt dans cette nouvelle phase qui s'ouvrait. Comme les textes sur lesquels porte ce mémoire sont écrits en 1916 et 1918, le travail de contextualisation ne s'aventurera pas au-delà de ces débuts de révolution, d'autant plus que faire l'histoire de cette période s'avère fort complexe à résumer sans

¹⁷³ Denis Authier et Pierre Barrot, *Op. cit.*, p.79.

¹⁷⁴ Gilbert Badia. *Les spartakistes. 1918 : l'Allemagne en révolution*, Bruxelles, Les Éditions Aden, 2008, p.29.

¹⁷⁵ Ralf Hoffrogge, *Op. cit.*, p.93.

¹⁷⁶ Sebastian Haffner, *Op. cit.*, p.69-72.

s'étendre sur les détails. Néanmoins, avant de retourner aux thèses de Luxemburg il faut avoir en tête ce commentaire de Gilbert Badia sur l'échec des spartakistes à tourner la révolution vers le pouvoir des soviets et la victoire du socialisme comme en Russie :

En novembre 1918, répétons-le, la paix est la revendication première, le cri qui monte de partout, des régiments comme des usines. Le 11 novembre, cette paix est acquise. Quatre années de cauchemar sont révolues, la page est tournée, c'est fini. Or, que demandent les Spartakistes, les révolutionnaires ? Ils proposent de continuer la lutte pour une revendication qui ne semble pas primordiale : donner tout le pouvoir aux Conseils. [...] En Russie, la lutte pour le pouvoir des Soviets était étroitement liée à la lutte pour la paix. Ici, en Allemagne, elle s'en sépare, s'y oppose même. La paix est acquise dès le début. Les efforts de la bourgeoisie et de la social-démocratie majoritaire pour désarmer le prolétariat et les soldats seront d'autant plus facilement couronnés de succès qu'une partie de ces hommes au moins n'a qu'une hâte, se débarrasser de ces armes¹⁷⁷.

Bien sûr, ce n'est pas là l'unique explication, mais elle est intéressante pour les enjeux dont traite ce mémoire parce que lorsque Luxemburg formule sa théorie sur l'alternative « socialisme ou barbarie », il faut garder en tête ce dénouement qui prend la forme d'une demi-révolution contre la guerre, mais pas pour le socialisme. Quoi qu'il en soit, cette analyse du contexte historique permet de mettre en évidence à la fois l'éclatement du mouvement socialiste, le traumatisme de la guerre et la radicalisation de certains groupes. Mais surtout, l'élément le plus important est probablement la perte des repères traditionnels sur lesquels s'était élaborée une conception optimiste du développement historique.

2.2 Luxemburg et le socialisme comme possibilité objective

La thèse voulant que Luxemburg ait adopté une nouvelle conception de l'histoire plus ouverte où le socialisme est pensé comme une possibilité objective plutôt que comme une nécessité historique inévitable est surtout développée par Michael Löwy dans trois articles rassemblés dans un même recueil d'essais sur la théoricienne révolutionnaire¹⁷⁸. D'autres analystes de son œuvre soutiennent également une idée

¹⁷⁷ Gilbert Badia. *Les spartakistes. 1918 : l'Allemagne en révolution*, Bruxelles, Les Éditions Aden, 2008, p.277-278.

¹⁷⁸ Michael Löwy. *Rosa Luxemburg — L'étincelle incendiaire. Essais*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2018, 219 p.

semblable, c'est notamment le cas d'Isabel Loureiro¹⁷⁹, mais ils et elles ne vont pas aussi loin que Löwy dans l'explication de celle-ci¹⁸⁰. Dans cette seconde section, c'est l'argumentaire de ce dernier qui sera donc présenté avant d'aller vers le texte de Luxemburg voir ce qu'il en est.

Selon Löwy, pour comprendre cette conception plus ouverte de l'histoire, il faut retourner à *Grève de masse, parti & syndicats* qui constitue le point de départ d'une rupture entre les idées de Rosa Luxemburg et celles de Karl Kautsky ainsi que du centre du SPD¹⁸¹. Alors que la révolutionnaire avait livré une bataille théorique contre le révisionnisme de Bernstein au tout début du siècle, elle débutait à cette époque une nouvelle confrontation, cette fois avec le centre du parti et son maître à penser. Michael Löwy explique ce qui était au cœur de cette rupture :

C'est surtout à partir de la révolution russe de 1905 que Rosa Luxemburg commence à s'éloigner politiquement de Kautsky et à critiquer de plus en plus la conception « rigide et fataliste » du marxisme qui consiste à « attendre les bras croisés que la dialectique historique nous apporte ses fruits mûrs ». [...] Apparemment, la critique de Rosa a pour objet principal le caractère purement parlementariste de la « stratégie d'usure » (*Ermattungstrategie*) prônée par Kautsky. Mais à un niveau plus profond, c'est tout le « radicalisme passif » Kautsky (Pannekoek *dixit*), son fatalisme pseudo-révolutionnaire qui est mis en question par Rosa. Face à cette théorie attentiste, dont la foi obstinée dans la victoire électorale-parlementaire « inévitable » n'était qu'une des manifestations politiques, Rosa développe sa stratégie de la grève de masse fondée sur le principe de l'intervention consciente¹⁸².

Or, si *Grève de masse, parti & syndicats* pose les premiers jalons d'une nouvelle théorie révolutionnaire où l'action de masse est centrale, il n'en reste pas moins que Rosa Luxemburg reste convaincue du caractère « inévitable » de l'avènement du socialisme comme cela a été démontré dans le chapitre précédent (c'est littéralement ce terme qui est utilisé dans le texte)¹⁸³. Le coup de grâce qui la force à revoir sa conception du processus

¹⁷⁹ Isabel Loureiro. « Une démocratie par l'expérience révolutionnaire », dans *Révolution et démocratie. Actualité de Rosa Luxemburg*, coll. « Revue Agone », n° 59, Paris, Éditions Agone, 2016, pp.-112-114.

¹⁸⁰ Dans le cas précis de Loureiro, il est difficile de le savoir cependant, puisque ses principaux travaux sur Luxemburg sont rédigés en portugais, langue que ne maîtrise pas l'auteur de ce mémoire.

¹⁸¹ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. cit.*, pp.18.

¹⁸² *Ibid.*, pp.18-19.

¹⁸³ Rosa Luxemburg. *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, *Op. cit.*, p.150.

historique pour intégrer d'autres alternatives que la victoire inévitable du socialisme est la guerre et même plus précisément, le vote du SPD en faveur des crédits pour la mener. C'est ce qu'explique Löwy :

Cependant, jusqu'à 1914, la rupture avec Kautsky et avec le « fatalisme socialiste » n'est pas complète. Comme le montre [un passage précédemment cité], il n'y a pour Rosa qu'un « sens de l'évolution », qu'il s'agit seulement d'« abrégé » et d'« accélérer ». Il a fallu la catastrophe du 4 août 1914, la capitulation honteuse de la social-démocratie allemande devant la politique de guerre du Kaiser, la dislocation de l'Internationale et l'embrigadement des masses prolétariennes dans cet immense massacre fratricide intitulé « la Première Guerre mondiale » pour ébranler chez Rosa la conviction profondément enracinée de l'avènement nécessaire et « irrésistible » du socialisme. C'est à partir de ce traumatisme que Rosa Luxemburg écrit, en 1915, dans la brochure *Junius*, cette forme remarquablement révolutionnaire (au sens théorique et politique à la fois) ; « socialisme ou barbarie »¹⁸⁴.

Après avoir montré les conditions dans lesquelles s'opère ce changement dans la pensée de la théoricienne révolutionnaire, Löwy s'attarde à démontrer l'originalité de cette nouvelle conception, mais ce point sera traité dans la prochaine section en allant directement au texte de Luxemburg et d'autres marxistes pour vérifier cette originalité. Ce qui mérite d'être étudié maintenant, c'est en quoi consiste exactement cette nouvelle théorie du processus historique ouvert.

D'abord il faut cerner ce que signifie une conception ouverte de l'histoire. Évidemment cela suppose une conception fermée où l'histoire est complètement déterminée par une force à laquelle l'humanité ne peut échapper ou bien qu'elle est tendue vers une fin donnée, une sorte de *telos* impitoyable. Mais au-delà de ces évidences, qu'est-ce qui caractérise l'ouverture de l'histoire ? Y a-t-il des degrés d'ouverture ? Une histoire ouverte comporte-t-elle tout de même des déterminismes importants ? Est-ce que les possibilités historiques sont en quantité limitée et si oui, qu'est-ce qui les limite ? Toutes ces questions montrent que le concept d'histoire ouverte demeure bien vague et c'est pourquoi Löwy va privilégier la notion de possibilité objective qui est beaucoup plus claire et précise. Son point de départ est, comme cela a

¹⁸⁴ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. Cit.*, pp.19-20.

été mentionné précédemment, la formule « socialisme ou barbarie » qui est associée à *La brochure de Junius*¹⁸⁵. À son avis :

[L']élément méthodologiquement essentiel dans le mot d'ordre de la brochure *Junius* n'est pas la barbarie en tant que seule alternative au socialisme, mais le principe même d'une alternative historique, le principe même d'une histoire « ouverte », dans laquelle le socialisme est une possibilité parmi d'autres¹⁸⁶.

Mais le socialisme est-il vraiment « une possibilité parmi d'autres » ou bien est-il chargé d'un sens particulier qui le distingue radicalement comme alternative selon Rosa Luxemburg ? Ces mots sont à retenir, car ils feront l'objet d'une critique dans le prochain chapitre. Mais avant, il faut compléter la présentation de la thèse de Löwy. Or, ce qu'il explique dans cette citation est important pour comprendre la suite parce qu'il commence à préciser les caractéristiques de la nouvelle conception du processus historique selon Rosa Luxemburg. Le mot-clé est « alternative historique », parce qu'il fait référence à un nombre plutôt restreint de possibilités. Histoire ouverte ne signifie pas qu'absolument tout peut se produire, mais qu'il y a des embranchements concurrents.

Le deuxième terme important dans cette citation est « possibilité », car si l'histoire ouverte est caractérisée par des alternatives concurrentes (socialisme ou barbarie), elle l'est également par des possibilités qui lui donnent un contenu plus positif. Cette notion de possibilité fait d'ailleurs l'objet d'une description détaillée de la part de Löwy. Il écrit :

Surtout, le socialisme est pour Rosa une possibilité objective, c'est-à-dire fondée sur le réel lui-même, sur les contradictions internes du capitalisme, sur les crises, et sur l'antagonisme des intérêts des classes. Ce sont les conditions économico-sociales qui déterminent, en dernière instance, et à longue échéance, le socialisme comme possibilité objective. Ce sont elles qui tracent les limites du champ du possible : le socialisme est une possibilité réelle à partir du XIXe siècle, mais ne l'était pas au XVIe, à l'époque de Thomas

¹⁸⁵ Rosa Luxemburg, *La brochure de Junius, la guerre et l'Internationale (1907-1916). Œuvres complètes — Tome IV*, Marseille, Agone/Smolny, 2014, p.86.

¹⁸⁶ Michael Löwy, « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. cit.*, p.24.

Münzer. Les hommes font l'histoire, leur histoire, mais ils la font à l'intérieur d'un cadre déterminé par les conditions données¹⁸⁷.

Ce passage permet de répondre à d'autres questions sur cette histoire ouverte au cœur de la nouvelle conception de Luxemburg. Non seulement les alternatives sont en nombre restreint, mais ce sont les conditions économiques et sociales qui font en sorte que le socialisme peut être une alternative. Par ailleurs, ce concept de possibilité objective n'est pas inventé par Löwy et il montre lui-même d'où il le tire en expliquant son contenu :

Cette catégorie de la possibilité objective est éminemment dialectique. Hegel l'emploie pour critiquer Kant (possibilité réelle contre possibilité formelle) et Marx l'utilise dans sa thèse de doctorat pour distinguer entre la philosophie de la nature de Démocrite et celle d'Épicure : « La possibilité abstraite est précisément l'antipode de la possibilité réelle. Cette dernière, comme la raison, est enfermée dans des limites précises ; l'autre, comme l'imagination, ne connaît pas de limites. » La possibilité réelle cherche à démontrer la réalité de son objet ; pour la possibilité abstraite il faut simplement que cet objet soit concevable¹⁸⁸.

Voici donc les termes de cette dialectique : d'abord il y a la possibilité réelle tournée vers ce qui est et seulement ce qui existe. Ensuite, il y a la possibilité abstraite qui nomme ce qui peut être imaginé indépendamment de la réalité. La possibilité objective opère quant à elle une synthèse de ces deux termes parce qu'elle sert à appréhender ce qui n'est pas une utopie abstraite seulement présente dans les idées, mais qui est en germe dans la réalité telle qu'elle est.

Il faut préciser ici que cette conception hégélienne du concept de possibilité objective n'est pas la seule et qu'à l'époque de Rosa Luxemburg, le sociologue Max Weber employait déjà le terme. En effet, dans un texte intitulé « Possibilité objective et causation adéquate dans l'approche causale en histoire », le sociologue allemand s'intéresse aux pratiques de l'historien Eduard Meyer et plus particulièrement à l'importance historique de la bataille de Marathon¹⁸⁹. Weber relève notamment comme l'analyse causale historique procède : « par isolation et généralisation ainsi que par la

¹⁸⁷ *Ibid.*, p.25.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p.25-26.

¹⁸⁹ Max Weber. « Possibilité objective et causation adéquate dans l'approche causale en histoire », dans *Tracés. Revue de Sciences humaines*, no. 24, 2013, pp.143-178.

construction de jugements de possibilité.¹⁹⁰ » Cependant, bien qu'il soit intéressant que ce texte aborde la notion de possibilité objective au même moment où Rosa Luxemburg écrit *Grève de masse, parti & syndicats*, cette dernière ne le mentionne à aucun moment de son œuvre et il ne semble pas y avoir de liens manifestes entre sa pensée et celle du sociologue.

Pour revenir à Rosa Luxemburg et plus précisément à l'analyse que Löwy fait de la possibilité objective dans son œuvre, il faut voir comment s'articulent les conditions objectives et les possibilités d'une époque. Cela est important parce que le matérialisme assumé de la théoricienne révolutionnaire fait en sorte que la prise en compte de ces conditions occupe une place majeure dans son œuvre. La brochure de Junius peut même être lue comme la description longue des conditions d'une époque et l'interprétation révolutionnaire de celles-ci. À ce sujet Löwy écrit :

C'est donc parce qu'il y a des contradictions objectives dans le système capitaliste et parce qu'il correspond aux intérêts objectifs du prolétariat que le socialisme est une possibilité réelle. Ce sont les conditions historiques « matérielles » et concrètes qui déterminent lesquelles des possibilités objectives dépendent de la conscience, de la volonté et de l'action des hommes¹⁹¹.

Le germe du socialisme est donc présent grâce aux conditions économiques et sociales, mais rien ne garantit que c'est bien ce germe qui va se développer même s'il en a le potentiel objectif. Ce qui va être déterminant à ce niveau, ce sont des facteurs subjectifs (comme l'action, la conscience, le niveau d'organisation ou la volonté). Ici il faut remarquer qu'il y a une ressemblance évidente avec ce qui a été montré dans le premier chapitre : le socialisme s'appuie sur des facteurs objectifs, mais la révolution dépend de facteurs subjectifs. Mais justement, dans les écrits dont il était question dans le chapitre précédent, il a été mentionné que ce qui est subjectif est en fait traité de la même manière que les facteurs objectifs : la révolution ne peut faire autrement qu'advenir, l'action révolutionnaire est inévitable et le seul élément variable est la vitesse du processus. Les facteurs subjectifs apparaissent donc aussi déterminés et presque

¹⁹⁰ *Ibid.*, p.161.

¹⁹¹ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. cit.*, p.25-26.

identiques aux autres. Si Löwy a raison, cette théorie est alors complètement modifiée puisque le rôle du facteur subjectif est désormais déterminant : c'est lui qui fait en sorte qu'une possibilité se réalise plutôt qu'une autre.

Il fait d'ailleurs remarquer que l'action et les autres facteurs subjectifs passant d'un statut secondaire où ils n'étaient que les auxiliaires d'un processus complètement déterminé à un statut beaucoup plus important. « Il ne s'agit plus du rythme mais de la direction du processus historique », écrit Löwy¹⁹². Toutefois, on peut se demander s'il n'y a pas ici une forme de glissement vers une théorie qui s'éloignerait du fondement objectif du socialisme où celui-ci est dépendant des contradictions à l'œuvre dans le système capitaliste. En d'autres mots, est-elle sur le point d'adhérer aux idées qu'elle critiquait chez Bernstein ? Ce n'est pas ce que pense Löwy puisque le subjectif et l'objectif ne sont pas séparés par des cloisons étanches et qu'il y a un grand impact de l'un sur l'autre. Il écrit :

En attribuant à la volonté consciente et à l'action un rôle déterminant dans la décision du processus historique, Rosa Luxemburg ne nie nullement que cette volonté et cette action sont conditionnées par tout le développement historique antérieur, par « toute la masse des conditions matérielles accumulées par l'histoire ». Il s'agit cependant de reconnaître au facteur subjectif, à la sphère de la conscience, au niveau de l'intervention politique, leur autonomie partielle, leur spécificité, leur « logique interne » et leur efficacité propre¹⁹³.

Cela signifie donc que le facteur subjectif, bien que conditionné par une multitude de facteurs objectifs, n'est pas mécaniquement déterminé et qu'au contraire, il y a de l'indétermination. L'histoire n'est pas un enchaînement linéaire rigide : il y a aussi des possibilités concurrentes dont l'issue n'est pas prédéterminée à l'avance par les facteurs économiques et sociaux. Ce n'est pas un processus mécanique, mais « organique » pour reprendre l'expression de Rosa Luxemburg¹⁹⁴.

Un dernier point reste à éclaircir avant de passer à la conclusion de la section et d'aller voir dans le texte de Luxemburg : de quoi est-il question lorsque le terme *action*

¹⁹² *Ibid.*, p.26.

¹⁹³ *Ibid.*, p.29.

¹⁹⁴ Rosa Luxemburg. « La révolution russe », *Op. cit.*, p.83.

est utilisé ? On conçoit bien que ce n'est pas l'action individuelle qui préoccupe Luxemburg, mais bien l'action collective : la grève de masse en est un bon exemple. Cependant, cela reste très vague puisque si ce que pense Löwy est vrai, la théoricienne révolutionnaire attribue à l'action la capacité de déterminer l'histoire, mais est-ce que toute action de masse contribue à orienter ce processus ? Évidemment que non. Le spécialiste de l'œuvre de Luxemburg a justement rédigé un texte sur l'action dans la pensée de l'autrice révolutionnaire¹⁹⁵. Son point de départ est Marx et non Luxemburg, mais il y arrive par la suite. Löwy présente la notion de *praxis* chez l'auteur des *Thèses sur Feuerbach*¹⁹⁶ en l'opposant à deux grandes conceptions de la transformation de la société :

Marx dépasse dialectiquement — la célèbre *Aufhebung* : négation/conservation/élévation — le matérialisme et l'idéalisme antérieurs, et formule une nouvelle théorie, qu'on pourrait désigner comme *philosophie de la praxis*. Tandis que les matérialistes français du 18^{ème} siècle insistaient sur la nécessité de changer les circonstances matérielles pour que les êtres humains se transforment, les idéalistes allemands assuraient que, grâce à la formation d'une nouvelle conscience chez les individus, la société serait changée¹⁹⁷.

L'auteur du *Capital* renvoie dos à dos ces théories qui conduisent paradoxalement à la même solution : l'intervention dans l'histoire d'une personnalité qui transformerait les conditions sociales ou d'un éducateur qui changerait les mentalités. C'est ce qu'affirme la 3^e thèse sur Feuerbach qui est citée par Löwy et qui se termine comme suit : « La coïncidence de la modification des circonstances et de l'activité humaine ou autotransformation ne peut être saisie et comprise rationnellement qu'en tant que *pratique révolutionnaire [praxis]*.¹⁹⁸ »

C'est précisément ce type d'action dont il est question lorsque Löwy aborde la possibilité objective chez Luxemburg. L'action qui infléchit le cours de l'histoire dans

¹⁹⁵ Michael Löwy. « L'étincelle s'allume dans l'action. La philosophie de la praxis dans la pensée de Rosa Luxemburg », dans *Rosa Luxemburg — L'étincelle incendiaire*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2018, pp.57-83.

¹⁹⁶ Karl Marx. « Thèses sur Feuerbach », dans Karl Marx et Friedrich Engels. *L'idéologie allemande*, coll. « classiques du marxisme », Paris, Éditions sociales, 1977, pp.23-27.

¹⁹⁷ Michael Löwy. « L'étincelle s'allume dans l'action. La philosophie de la praxis dans la pensée de Rosa Luxemburg », *Op. cit.*, p.57-58.

¹⁹⁸ Karl Marx. « Thèses sur Feuerbach », *Op. cit.*, p.24

une direction plutôt qu'une autre est la *praxis* « qui est, pour elle comme pour Marx, l'unité dialectique entre l'objectif et le subjectif »¹⁹⁹. Toujours selon Löwy, ce facteur subjectif qui acquiert dans *La brochure de Junius* un rôle déterminant sur la réalisation d'une possibilité objective plutôt qu'une autre est non seulement l'action, mais également la conscience. Plus exactement, c'est la dialectique entre ces deux termes où l'action fait émerger la conscience de classe et où celle-ci agit en retour sur l'action qui constitue le facteur subjectif. Il rappelle notamment que l'autrice de *Grève de masse, parti & syndicats* invente les expressions « *conscience concrète et active*²⁰⁰ » et « *conscience théorique-latente*²⁰¹ » pour distinguer la conscience de classe acquise dans le processus révolutionnaire de celle acquise par la formation et l'éducation²⁰². Cela permet de répondre à la question qui s'est posée concernant le type d'action pouvant actualiser la possibilité objective du socialisme et Löwy montre qu'encore une fois, Luxemburg reste proche de Marx, parfois même sans le savoir :

Dans cette célèbre brochure de 1906 sur la grève de masse, la révolutionnaire polonaise utilise encore les arguments déterministes traditionnels : la révolution aura lieu « selon la nécessité d'une loi de la nature ». Mais sa vision concrète du processus révolutionnaire coïncide avec la théorie de la révolution de Marx, telle qu'il l'a présentée dans *L'Idéologie Allemande* (œuvre qu'elle ne connaissait pas, puisqu'elle ne fut publiée qu'après sa mort) : la conscience révolutionnaire ne peut se généraliser qu'au cours de la révolution elle-même²⁰³.

C'est ici qu'il faut revenir à l'enjeu principal du mémoire et conclure cette section maintenant que des précisions ont été apportées par rapport à l'action dont le rôle sur l'histoire serait déterminant. La troisième et dernière section du chapitre portera sur les textes de Luxemburg afin d'examiner les passages où il est question du processus historique. Mais avant, une récapitulation de la thèse de Löwy s'impose. L'idée de base est que Rosa Luxemburg a modifié sa conception de l'histoire, passant d'une vision fataliste à une vision où il s'agit d'un processus ouvert. Mais comme cela reste vague, il a

¹⁹⁹ Michael Löwy. « L'étincelle s'allume dans l'action. La philosophie de la praxis dans la pensée de Rosa Luxemburg », *Op. cit.*, p.65.

²⁰⁰ Rosa Luxemburg. *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, *Op. cit.*, p.149.

²⁰¹ *Ibid.*

²⁰² Michael Löwy. « L'étincelle s'allume dans l'action. La philosophie de la praxis dans la pensée de Rosa Luxemburg », *Op. cit.*, p.66.

²⁰³ *Ibid.*, p.64-65.

fallu chercher ce que signifie une histoire ouverte et c'est à ce moment qu'il a été question de possibilité objective.

Cette notion que Löwy puise chez Hegel et Marx permet de dépasser l'opposition entre possibilité réelle et possibilité abstraite pour aborder ce qui pourrait être dans le cadre des conditions objectives d'une époque. Selon lui, *La brochure de Junius* présente le socialisme comme une possibilité objective et non plus comme une nécessité inévitable de l'histoire. Or, cela signifie que le socialisme n'est ni une utopie abstraite concevable uniquement en idée ni un état de fait actuel. Il est une potentialité inscrite dans les conditions matérielles objectives et en particulier les contradictions du système capitaliste. Ainsi son existence n'est garantie en tant qu'étape inévitable du processus historique comme le pensaient certains marxistes : elle est une possibilité objective parmi d'autres.

Cependant, la réalisation de cette potentialité n'est pas une fatalité et c'est véritablement de facteurs subjectifs que dépend son actualisation. C'est pourquoi il a ensuite fallu aborder un autre texte de Löwy plus précis sur ce thème et dans lequel il a été question de *praxis*, d'action ainsi que de conscience de classe. Maintenant, il s'agit de vérifier jusqu'à quel point ces thèses correspondent à ce qu'écrit la théoricienne révolutionnaire elle-même dans son texte *La brochure de Junius* écrit en pleine Première Guerre mondiale.

2.3 « Socialisme ou barbarie » : une rupture méthodologique ?

Rosa Luxemburg est arrêtée à la mi-février 1915 et emprisonnée à Berlin jusqu'en mi-février 1916. *La brochure de Junius* est rédigée dans les premiers mois de cet emprisonnement entre février et avril 1915. Elle parvient ensuite à faire sortir clandestinement le manuscrit de prison et elle le retrouve lorsqu'elle est libérée²⁰⁴. La publication de ce texte illégal commence à partir d'avril 1916, quelques mois avant une seconde période d'emprisonnement qui débute le 10 juillet et qui se ne se terminera qu'avec la fin de la guerre avec la libération des prisonniers et des prisonnières politiques

²⁰⁴ Paul Frölich. *Rosa Luxemburg, Op. cit.*, p.214-217.

dans la foulée de la révolution de novembre 1918²⁰⁵. C'est durant ce deuxième passage en prison qu'elle rédige une autre brochure importante sur laquelle il faudra revenir dans le prochain chapitre : *La révolution russe*. Le nom Junius qui apparaît sur le premier texte est en fait un nom de plume utilisé pour la théoricienne révolutionnaire et il s'agit d'une référence à un écrivain qui s'est fait connaître par sa critique de l'absolutisme du roi Georges III²⁰⁶.

L'ouvrage est donc rédigé dans des conditions assez inhabituelles pour un texte de théorie politique ou de philosophie. Son propos est résolument révolutionnaire et contre la guerre, ce qui en fait un texte illégal qui doit être produit clandestinement et circuler tant bien que mal grâce au travail de propagandistes qui se mettent en danger en le diffusant²⁰⁷. Ayant une visée d'agitation assumée, la brochure comporte des mots d'ordre de propagande, dont celui qui se trouve à la toute fin et qui est une référence explicite à la conclusion du *Manifeste du Parti communiste*²⁰⁸ :

Cette absurdité insensée, ce cauchemar infernal et sanglant ne cesseront que lorsque les ouvriers d'Allemagne et de France, d'Angleterre et de Russie se réveilleront enfin de leur ivresse et se tendront une main fraternelle, lorsqu'ils couvriront le chœur bestial des fauteurs de guerre impérialistes et le hurlement rauque des hyènes capitalistes par l'ancien et puissant cri de guerre du Travail : Prolétaires de tous les pays, unissez-vous²⁰⁹ !

D'ailleurs, *La brochure de Junius* et le *Manifeste du Parti communiste* peuvent être rapprochés à plusieurs égards. Premièrement, ce sont des documents rédigés dans des contextes d'ébullition politique (le printemps des peuples de 1848 et la Première Guerre mondiale). Ensuite, les deux ont à la fois un objectif théorique et une visée pratique qui oblige un style simple qui peut être compris par le plus de monde possible et notamment par des personnes qui ne savent parfois pas lire. Finalement, *La brochure de Junius* et le *Manifeste du Parti communiste* comportent l'une et l'autre un volet programmatique, un volet d'analyse et des mots d'ordre. « Que les classes dirigeantes tremblent devant une

²⁰⁵ *Ibid.*, p.227.

²⁰⁶ *Ibid.*, p.218.

²⁰⁷ Paul Frölich. Rosa Luxemburg, *Op. cit.*, p.217.

²⁰⁸ Karl Marx et Friedrich Engels. *Manifeste du Parti communiste*, coll. « classiques du marxisme », Paris, Éditions Sociales, 1973, 96 p.

²⁰⁹ Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », *Op. cit.*, p.197.

révolution communiste ! Les prolétaires n'ont rien à y perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à gagner », proclament Marx et Engels²¹⁰. Quant au côté programmatique, les auteurs du *Manifeste* proposent 10 mesures révolutionnaires, parmi lesquelles on compte notamment la « Centralisation du crédit entre les mains de l'État, par une banque nationale » et l'« Abolition du droit d'héritage »²¹¹.

Faire remarquer ces ressemblances est important puisque le statut du *Manifeste du Parti communiste* comme texte philosophique majeur n'est pas contesté et qu'il est même un passage obligé pour la formation dans la discipline. Cela devrait permettre de considérer à juste titre *La brochure de Junius* comme un texte de philosophie malgré la présence de plusieurs passages clairement destinés à la propagande contre la guerre. Par ailleurs, il faut mentionner que les citations qu'on trouve dans le texte sont approximatives pour des raisons évidentes liées au contexte d'écriture en prison²¹². Mais ce n'est pas un motif suffisant pour écarter le texte de Luxemburg comme production philosophique. Au contraire, la richesse du texte malgré ce contexte difficile devrait être la preuve de sa qualité et motiver la recherche sur celui-ci.

Maintenant que le point a été fait sur le contexte et le caractère philosophique de l'œuvre, il convient de se pencher sur son contenu en commençant par la fameuse formule qui est souvent reprise : « socialisme ou barbarie ». La première chose à savoir est qu'en réalité cette formule n'est écrite nulle part dans le texte de Luxemburg, mais qu'elle est néanmoins utilisée par les commentateurs et les commentatrices pour résumer un paragraphe entier :

Nous nous trouvons donc aujourd'hui devant le choix tel que l'annonçait Friedrich Engels une génération avant nous, voici quarante ans : ou bien triomphe de l'impérialisme et décadence de toute civilisation et, comme dans la Rome antique, le dépeuplement, la désolation, la dégénérescence, un grand cimetière ; ou bien victoire du socialisme, c'est-à-dire le combat conscient du prolétariat international contre l'impérialisme et la guerre, qui est son mode opératoire. C'est là un dilemme de l'histoire du monde, un « ou bien – ou

²¹⁰ Karl Marx et Friedrich Engels. *Manifeste du Parti communiste*, *Op. cit.*, p.72.

²¹¹ *Ibid.*, p.56-57.

²¹² À titre d'exemple, il y a une citation de Jean Jaurès qui ne correspond à aucune transcription connue de ses discours mais qui serait cependant assez fidèle à l'idée que le socialiste français exprimait. Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », *Op. cit.*, p.168.

bien » dont les plateaux de la balance oscillent selon la décision du prolétariat conscient. L'avenir de la civilisation et de l'humanité dépend du fait que le prolétariat jette le glaive de son combat révolutionnaire avec une virile résolution dans le plateau de la balance²¹³.

La formule « socialisme ou barbarie » est largement utilisée parce qu'elle est utile et synthétise bien l'idée avancée dans ce passage. C'est pourquoi le présent mémoire ne fait pas exception à cette norme et l'utilise aussi. Il faut aussi garder à l'esprit qu'il ne s'agit pas d'un simple slogan sur lequel les analystes auraient écrit énormément, mais bien d'un passage relativement dense et complexe. Michael Löwy affirme que le texte et la formule en question marquent un tournant méthodologique dans la pensée de la théoricienne révolutionnaire²¹⁴.

Une seconde remarque à faire par rapport à ce passage et à cette formule concerne la référence à Engels puisque celle-ci semble réduire l'originalité du propos de Luxemburg. En effet, ce serait l'auteur de *Socialisme utopique et socialisme scientifique* qui serait la source de la formule et non l'autrice de *La brochure de Junius*. Cependant, Löwy soutient au contraire que c'est Luxemburg qui a « inventé » l'expression « socialisme ou barbarie » et que la référence à Engels sert probablement à « donner plus de légitimité à une thèse assez hétérodoxe »²¹⁵. Pour vérifier si la formule est bel et bien une invention de la théoricienne révolutionnaire il suffit d'aller vérifier dans le texte d'Engels, l'*Anti-Dühring* publié en 1878. Deux passages sont soupçonnés par Löwy²¹⁶ d'être la source de la référence à Engels formulée par Luxemburg. Voici le premier :

[Les] forces productives engendrées par le mode de production capitaliste moderne, ainsi que le système de répartition des biens qu'il a créé, sont entrés en contradiction flagrante avec ce mode de production lui-même, et cela à un degré tel que devient nécessaire un bouleversement du mode de production et de répartition éliminant toutes les différences de classes, si l'on ne veut pas voir toute la société moderne périr. C'est sur ce fait matériel palpable qui, avec une nécessité irrésistible, s'impose sous une forme plus ou moins claire aux cerveaux des prolétaires exploités, — c'est sur ce fait, et non dans les

²¹³ Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », *Op. cit.*, p.86.

²¹⁴ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. cit.*, p.13-14.

²¹⁵ Michael Löwy. « L'étincelle s'allume dans l'action. La philosophie de la praxis dans la pensée de Rosa Luxemburg », *Op. cit.*, p.71-72.

²¹⁶ *Ibid.*

idées de tel ou tel théoricien en chambre sur le juste et l'injuste que se fonde la certitude de victoire du socialisme moderne²¹⁷.

Et maintenant le second passage :

[La bourgeoisie] n'est plus loin de la position qu'occupait la noblesse en 1789 : elle devient de plus en plus non seulement une superfétation sociale, mais encore un obstacle social ; elle s'élimine de plus en plus de l'activité productive et devient de plus en plus, comme en son temps la noblesse, une classe qui ne fait qu'encaisser des revenus ; et c'est sans la moindre simagrée de violence, d'une manière purement économique qu'elle a réalisé ce bouleversement de sa propre position et la création d'une classe nouvelle, le prolétariat. Plus encore. Elle n'a nullement voulu ce résultat de ses propres agissements ; au contraire, il s'est imposé avec une puissance irrésistible contre sa volonté, contre son intention ; ses propres forces de production sont devenues trop puissantes pour obéir à sa direction et poussent, comme sous l'effet d'une nécessité historique naturelle, toute la société bourgeoise au-devant de la ruine ou de la révolution²¹⁸.

S'il faut aborder cet enjeu de la source de la formule célèbre de Luxemburg, c'est parce que la question de son originalité est directement liée à la thèse de Löwy. Pour que Rosa Luxemburg ait changé de conception du processus historique, il faut parvenir à démontrer qu'elle rompt (consciemment ou non) avec la thèse de la nécessité historique qui était celle associée au marxisme plus classique. Or, si la formule se retrouve chez Engels avec la même signification, il paraît difficile de soutenir que l'autrice de *La brochure de Junius* se détache de la conception marxiste examinée dans le premier chapitre de ce mémoire. Pour prouver l'originalité de Luxemburg par rapport à Engels qu'elle cite de mémoire (et donc en projetant peut-être plus ses propres idées qu'elle ne le croit), Löwy avance ces trois arguments :

La différence entre le texte de Rosa Luxemburg et celui d'Engels est évidente : 1) Engels pose le problème surtout en termes économiques ; Rosa en termes politiques. 2) Engels ne soulève pas la question des forces sociales qui peuvent décider d'une issue ou de l'autre : tout le texte ne met en scène que forces et rapports de production. Rosa par contre souligne que c'est l'intervention consciente du prolétariat qui fera « pencher la balance » d'un côté ou de l'autre. 3) On a nettement l'impression que l'alternative posée par Engels est plutôt rhétorique, qu'il s'agit plus d'une démonstration *ad-*

²¹⁷ Friedrich Engels. *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, *Op. cit.*, p.186.

²¹⁸ *Ibid.*, p.193.

absurdum de la nécessité du socialisme que d'une alternative réelle entre le socialisme et le « périssement de la société moderne »²¹⁹.

À son avis, Rosa Luxemburg est par conséquent la première à poser « le socialisme comme étant non le produit « inévitable » de la nécessité historique, mais comme une possibilité historique objective.²²⁰ » L'argumentaire est convaincant, particulièrement en ce qui a trait au deuxième point, puisque c'est en effet ce qui se dégage des passages d'Engels : l'histoire se déroule de manière presque mécanique et l'alternative ne semble pas en être une puisqu'au final ce n'est pas l'action qui permettrait au prolétariat de choisir le socialisme ou autre chose, mais bien des facteurs comme les contradictions du système capitaliste. D'ailleurs, l'avènement du socialisme est qualifié de « certitude »²²¹, ce qui réduit énormément la portée de l'alternative contrairement à la citation de Luxemburg où le triomphe du socialisme ou celui de la barbarie n'a rien d'inéluctable. Il semble donc que Löwy a raison sur le point de l'originalité de Luxemburg, du moins par rapport à l'auteur de l'*Anti-Dühring* puisque vérifier l'ensemble des écrits marxistes de l'époque est une tâche qui dépasse largement les objectifs de la présente recherche.

Finalement, il importe peu de savoir jusqu'à quel point Rosa Luxemburg invente la formule « socialisme ou barbarie » qui lui est attribuée, car son originalité est manifeste en ce qui a trait à l'urgence et à la possibilité réelle de la barbarie. Contrairement à Engels, cette catastrophe n'est pas présentée comme une hypothèse, mais comme quelque chose qui est en train de se produire. Cela concerne également le socialisme qui n'est pas théorisé dans *La brochure de Junius* comme un stade historique qui viendrait éventuellement remplacer le capitalisme, mais comme une potentialité mûre qui doit être actualisée maintenant pour que le prolétariat puisse « freine[r] son parcours vers l'abîme » comme l'explique Loureiro²²².

Il faut maintenant revenir aux autres thèses abordées dans la section précédente. D'abord, c'est l'enjeu du degré d'ouverture de l'histoire qui doit être vérifié ainsi que le

²¹⁹ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. cit.*, p.23.

²²⁰ *Ibid.*

²²¹ Friedrich Engels. Socialisme utopique et socialisme scientifique, *Op. cit.*, p.186.

²²² Isabel Loureiro. « Une démocratie par l'expérience révolutionnaire », *Op. cit.*, p.112.

socialisme comme possibilité objective dans *La brochure de Junius*. Ensuite, c'est le statut de l'action ou plutôt de la *praxis* qui doit faire l'objet de l'analyse afin de voir si son rôle reste aussi déterminant que dans *Grève de masse, parti & syndicats*. Finalement, les quelques passages où il est fait mention de loi historique ou de nécessité objective seront abordés à la fin de la section pour voir comment ils impactent les passages sur lesquels Löwy appuie sa thèse et s'ils la réfutent ou la nuancent. La prochaine question à régler est donc celle du degré d'ouverture de l'histoire, le socialisme est-il vraiment une possibilité ? Si oui, existe-t-il une quantité relativement grande ou, au contraire, restreinte de possibilités ? Pour aborder ces interrogations, il faut prendre en compte ce passage :

Ce qui a lieu maintenant est un massacre de masse sans précédent qui réduit toujours plus la population ouvrière adulte de tous les principaux pays civilisés aux femmes, vieillards et infirmes. C'est une saignée qui menace de faire perdre tout son sang au mouvement ouvrier européen. Encore une telle guerre mondiale et les perspectives du socialisme seront ensevelies sous les décombres amoncelés par la barbarie impérialiste. C'est bien plus grave que l'ignominieuse destruction de Louvain et de la cathédrale de Reims. C'est un attentat, non à la civilisation bourgeoise du passé, mais à la civilisation socialiste de l'avenir, un coup mortel porté à cette force qui porte en son sein l'avenir de l'humanité et qui, seule, peut sauvegarder les précieux trésors du passé en les confiant à une société meilleure. Ici le capitalisme dévoile sa tête de mort, ici il concède que son droit d'existence a fait son temps, que le maintien de sa domination n'est plus compatible avec le progrès de l'humanité²²³.

Cette citation qui se trouve vers la fin de *La brochure de Junius* peut être lue et analysée à juste titre comme la suite de la citation qui est la source de la formule « socialisme ou barbarie » puisqu'il s'y trouve des éléments importants en lien avec la question du socialisme comme possibilité objective. Dans les deux passages, la barbarie est nommée, décrite et évoquée comme une possibilité bien réelle, voire comme quelque chose qui est en cours de réalisation avec le conflit mondial sans précédent. Le socialisme est loin d'être inévitable et sa réalisation apparaît même menacée puisque la guerre fauche la classe ouvrière et s'attaque ainsi à un des facteurs objectifs fondamentaux pour sa réalisation dans la guerre. Néanmoins, Rosa Luxemburg ne prédit pas forcément que

²²³ Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », *Op. cit.*, p.196.

c'est ce qui va se passer puisqu'elle évoque aussi le potentiel de la révolution socialiste pour arrêter cette guerre mondiale et renverser le capitalisme.

L'ouverture de l'histoire n'est toutefois pas infinie : les possibilités sont limitées et toujours contextuelles. D'ailleurs, le passage examiné précédemment et qui est repris sous la forme du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » l'indique clairement : il y a là deux alternatives et elles doivent être situées dans le contexte de la guerre. Rosa Luxemburg ne mentionne aucune autre possibilité, mais cela doit être compris au regard de la situation où toute opposition à la guerre prend un caractère hautement révolutionnaire. Il n'y a pas, dans ce contexte, une grande variété de sorties de conflit possibles : celui-ci s'éternise (et il l'a fait) ou bien il est arrêté par un soulèvement (comme cela s'est produit en Russie). Faire abstraction de ce contexte empêche de bien voir la tension qui travaille l'Allemagne, voire l'Europe au complet à cette époque. D'ailleurs, un élément qui permet de soutenir la perspective de Luxemburg est l'intensité de la répression contre le mouvement anti-guerre et qui montre bien que le régime craint une prise de conscience de la population et une transformation de la guerre mondiale en guerre civile ou en révolution. Lorsque l'autrice de *La brochure de Junius* explique que l'Europe est face à un choix décisif entre socialisme ou barbarie, elle exprime précisément le cauchemar des régimes impliqués dans la guerre et plus celle-ci dure, plus la répression est forte. Les mutineries qui vont s'enchaîner et déboucher sur la révolte de Kiel puis l'embrasement révolutionnaire de l'Allemagne montrent à quel point l'analyse de Luxemburg est ancrée dans la réalité de son époque.

Cependant, quelques spécialistes de son œuvre soulignent le caractère indéterminé du socialisme puisque la théoricienne révolutionnaire n'en donne aucune définition rigide et plaide dans *La révolution russe* pour une démocratie socialiste et pluraliste où la liberté d'expérimenter est assez étendue²²⁴. Comme cela sera traité abondamment dans le prochain chapitre, l'important est de retenir que l'ouverture de l'histoire existe dans *La brochure de Junius*, mais qu'elle n'est pas illimitée, loin de là.

²²⁴ Isabel Loureiro. « Une démocratie par l'expérience révolutionnaire », *Op. cit.*, p.113.

Dans le dernier passage de Luxemburg qui a été abordé, il est également intéressant de voir que les possibilités historiques ont une genèse, mais aussi le potentiel de disparaître ou d'être altérées. La théoricienne révolutionnaire insiste sur la boucherie du prolétariat pour montrer que le socialisme n'est pas une possibilité éternelle et dont la réalisation est promise, mais que sans ses conditions matérielles objectives, elle peut redevenir une utopie parmi d'autres. Il s'agit d'une nouveauté par rapport au discours qu'elle tenait avant la guerre et qui était semblable à celui de Kautsky. Avant, la réalisation du socialisme était vue comme inévitable et dans le pire des cas, l'échec révolutionnaire ne ferait que retarder le processus²²⁵. Avec *La brochure de Junius*, l'échec du socialisme est une possibilité bel et bien envisageable dans un avenir proche. Son échec ne serait pas seulement coûteux en vies humaines, il pourrait sceller le sort d'une alternative historique dont il n'est pas certain qu'elle redevienne possible un jour. C'est ce que suggère l'évocation d'un « attentat, non à la civilisation bourgeoise du passé, mais à la civilisation socialiste de l'avenir »²²⁶.

En somme, Löwy semble avoir raison dans l'article cité précédemment. À partir de *La brochure de Junius*, Rosa Luxemburg ne conçoit effectivement plus le socialisme comme une nécessité historique inévitable, mais bien comme une possibilité objective. Il y a en effet des alternatives historiques concurrentes, dont le socialisme, mais aussi la barbarie et c'est celle-ci qui est sur le point de se réaliser d'après la théoricienne révolutionnaire. Mais il n'y a pas que l'existence d'alternatives qui caractérise le concept de possibilité objective : il faut que ces alternatives soient ancrées dans les conditions objectives. Cela aussi, Rosa Luxemburg y a fait clairement référence dans son texte. Pour elle, le socialisme est une possibilité qui s'inscrit dans les tensions et les contradictions occasionnées par le capitalisme à son époque. L'humanité fait son histoire, mais elle la fait dans un cadre bien déterminé²²⁷.

²²⁵ Karl Kautsky. *Le programme socialiste*, *Op. cit.*, p.93.

²²⁶ Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », *Op. cit.*, p.196.

²²⁷ Ici il y a une ressemblance manifeste avec un passage du texte *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* de Karl Marx où ce dernier écrit : « Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas de plein gré, dans des circonstances librement choisies ; celles-ci, ils les trouvent au contraire toutes faites, données, héritage du passé ». Karl Marx. « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte », dans *Les Luites de classes en France*, Paris, 1994, Éditions Gallimard, p.176.

En ce qui concerne le rôle de l'action dans le processus historique, la thèse de Löwy est que celle-ci acquiert un rôle déterminant puisqu'elle passe d'un moyen permettant d'accélérer l'histoire à un véritable gouvernail permettant d'orienter le cours de l'histoire. Bien que ce changement soit amorcé dès *Grève de masse, parti & syndicats*, ce que le spécialiste soutient est que cette transformation se poursuit dans *La brochure de Junius*²²⁸. La métaphore nautique qui vient d'être évoquée n'est pas là pour rien, elle est utilisée par Luxemburg elle-même :

[Le socialisme] ne saurait jamais être accompli si, de toute la substance réunie par l'évolution des conditions matérielles, ne surgit pas l'étincelle stimulante de la volonté consciente de la grande masse du peuple. La victoire du socialisme ne tombera pas du ciel comme une *fatum* [une fatalité]. Elle ne peut être remportée qu'au terme d'une longue suite d'impressionnantes épreuves de force entre les puissances anciennes et les nouvelles épreuves de force au cours desquelles le prolétariat international, sous la direction de la social-démocratie, s'instruit et tâche de prendre en main son propre destin, de s'emparer du gouvernail de la vie sociale, de devenir le pilote lucide de sa propre histoire, lui qui en était le jouet sans volonté²²⁹.

À première vue, le texte de la théoricienne révolutionnaire semble donner raison à Löwy. Cependant, l'action a été un sujet très étudié dans sa pensée par de nombreuses et de nombreux spécialistes dont les analyses méritent ici d'être abordés. Celle qui apporte le plus d'éclairage sur ce point est Isabel Loureiro qui a été mentionnée précédemment. Dans un article sur Luxemburg et Lukàcs, elle écrit :

Rosa Luxemburg pense que l'action audacieuse (*die kühne Tat* selon Lassalle) modifie les circonstances historiques, interrompt le *continuum* de l'histoire, freine son parcours vers l'abîme. De l'action libre jaillissent des expériences innovatrices qui permettent la transformation de ce qui est en l'autre de soi-même²³⁰.

Et ailleurs dans l'article :

Pour Rosa, il ne s'agit pas d'attendre patiemment la lente formation d'une corrélation de forces propice au changement social, mais il faut la créer dans l'action. Voilà pourquoi on peut caractériser sa conception politique comme

²²⁸ Michael Löwy. « L'étincelle s'allume dans l'action. La philosophie de la praxis dans la pensée de Rosa Luxemburg », *Op. cit.*, p.70-72.

²²⁹ Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », *Op. cit.*, p.85.

²³⁰ Isabel Loureiro. « Une démocratie par l'expérience révolutionnaire », *Op. cit.*, p.112.

une « théorie » de l'action révolutionnaire, bâtie sur une dialectique entre le processus historique objectif et la conscience, qui traverse comme un fil rouge la plupart de ses écrits politiques²³¹.

Loureiro apporte dans ces deux citations quelques précisions importantes quant au rôle de l'action. Ainsi, elle ne ferait pas que trancher entre diverses possibilités historiques, mais participerait à la modification des circonstances et à la création des forces pouvant renverser le capitalisme. Cette créativité qui caractérise l'action est aussi analysée par Ottokar Luban dans un article au titre évocateur : « La spontanéité créative des masses selon Rosa Luxemburg »²³². Loureiro et Luban montrent à leur manière que chez la théoricienne révolutionnaire, l'action et la spontanéité jouent bel et bien un rôle de création historique plutôt qu'un rôle d'accélération ou de précipitation. Luban confirme d'ailleurs un élément abordé précédemment par Michael Löwy. Cet élément, c'est que la théorie de l'action qui est celle de Luxemburg a connu différentes phases et que *Grève de masse, parti & syndicats* constitue un moment de rupture avec la conception qui prévalait au centre du SPD. Il écrit :

Si elle défendait vigoureusement une vision générale révolutionnaire contre les révisionnistes, Rosa Luxemburg ne s'opposa pas à cette attitude attentiste et ne s'écarta pas du cadre du programme du SPD jusqu'à son texte sur la grève de masse en 1906. Les propositions de Rosa Luxemburg sur l'approbation et le soutien des actions spontanées des masses prolétaires par la direction du parti avec l'arme vraiment révolutionnaire de la grève générale — si elle avait lieu — représentaient un changement crucial : le passage à une stratégie et une tactique offensive pour le SPD allemand, comme l'a souligné en 1991 Feliks Tych, spécialiste polonais de Rosa Luxemburg, lors de la conférence de la Société internationale Rosa Luxemburg à Pékin. Mais la direction, dans sa majorité, ne suivit pas les propositions de Rosa et le SPD devint une bureaucratie de plus en plus passive et prudente centrée sur les réformes et les campagnes électorales²³³.

Outre cet élément, les articles de Loureiro et de Luban permettent surtout de mieux comprendre comment l'action peut être créatrice en ce qui a trait au processus historique. L'une et l'autre soulèvent que cette créativité est une référence assez constante à partir de la brochure de 1906 et que l'enjeu pour Luxemburg est de défendre l'idée que

²³¹ *Ibid.*

²³² Ottokar Luban. « La spontanéité créative des masses selon Rosa Luxemburg », *Revue Agone*, no. 59, 2016, pp.17-30.

²³³ *Ibid.*, p.21.

les révolutions ne sont pas « fabriquées », mais bien générées par l'action de masse²³⁴. Le socialisme n'arrive pas par lui-même ni par le haut, introduit par une organisation : il émane de l'action de la classe ouvrière et en est le produit immanent comme l'explique Luban dans un autre article²³⁵. Loureiro n'hésite pas à reprendre le terme péjoratif d'« organicisme » qui est utilisé par Lukàcs²³⁶ contre Luxemburg pour le retourner en un terme plus positif. Selon elle, la théoricienne révolutionnaire a effectivement une théorie de l'action « organique » qui s'oppose à une théorie « mécanique » (le terme lui-même est utilisé par Luxemburg contre Lénine)²³⁷. Elle écrit :

La conscience socialiste ne peut pas être introduite « du dehors » (Kautsky et Lénine), mais elle est créée « organiquement » dans la lutte quotidienne pour des droits et surtout dans la lutte révolutionnaire pour transformer l'ordre capitaliste. Cet « organicisme » est le terrain où croît l'idée fondamentale de sa « théorie » politique, à savoir que la transformation du monde selon une perspective socialiste ne peut être menée à bon terme que par l'action autonome et directe des grandes masses populaires²³⁸.

En résumé, pour Luban et Loureiro l'action spontanée est, chez Luxemburg, une force créatrice qui agit sur le processus historique. Son caractère spontané ou organique ne signifie pas que l'action se génère elle-même dans le vide, mais plutôt qu'elle apparaît de manière relativement autonome lorsque les conditions sont réunies. Elle ne peut pas être fabriquée ou enclenchée par un parti ou une organisation. Pour mieux le voir, il faut partir du cas concret qui est observé par Luxemburg lorsqu'elle développe cette idée pour la première fois : la grève de masse de 1905 en Russie qui prend par surprise les révolutionnaires et le régime tsariste. Dans *Grève de masse, parti & syndicats*, elle note que l'élément déclencheur qui allait conduire au vacillement d'un des régimes les plus autoritaires d'Europe était, au fond, relativement insignifiant : le licenciement de deux ouvriers dans une usine pour leur appartenance à une organisation syndicale légale²³⁹. Mais la théoricienne révolutionnaire souligne que de cet événement plutôt banal a jaillit une colère populaire et des organisations neuves qui ont été le fer de lance des

²³⁴ Isabel Loureiro. « Une démocratie par l'expérience révolutionnaire », *Op. cit.*, p.112-113.

²³⁵ Ottokar Luban. « Rosa Luxemburg's Critique of Lenin Ultra Centralistic Party Concept and of the Bolshevik Revolution », *Critique : Journal of Socialist Theory*, vol. 40, no. 3, 13 septembre 2012, p.359.

²³⁶ Georg Lukàcs. *Histoire et conscience de classe*, *Op. cit.*, p.321-322.

²³⁷ Isabel Loureiro. « Une démocratie par l'expérience révolutionnaire », *Op. cit.*, p.114.

²³⁸ *Ibid.*, p.114-115.

²³⁹ Rosa Luxemburg. *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, *Op. cit.*, p. 111.

événements de 1905. C'est là qu'elle avance son concept de spontanéité puisque « l'appel des partis avait peine à suivre les soulèvements spontanés de la masse ; les dirigeants avaient à peine le temps de formuler des mots d'ordre, tandis que la masse des prolétaires allait à l'assaut »²⁴⁰.

Une autre caractéristique importante soulevée par Löwy est que c'est de l'action qu'il faut partir pour comprendre l'apparition d'une conscience de classe et la construction d'organisation de lutte, puisque c'est au contact de l'affrontement que les rapports de classe se clarifient et que les impératifs pratiques de la lutte se font le plus ressentir²⁴¹. Sur le processus historique, cette théorie a pour conséquence d'ouvrir la voie à une conception moins linéaire et fataliste puisque les facteurs subjectifs acquièrent bel et bien un rôle déterminant qu'ils n'avaient pas dans les premiers textes de Luxemburg.

Un dernier passage important de *La brochure de Junius* doit être abordé avant de passer à la conclusion du chapitre puisqu'il permet de vérifier certaines hypothèses qui ont été présentées, mais aussi parce qu'il permet d'aborder la question de la cooccurrence de termes associés à la nécessité historique et d'autres qui sont associés à la possibilité historique. Rosa Luxemburg s'interroge sur le vote des crédits de guerre et le tout début du conflit mondial en se demandant si ces événements *devaient* se produire. Sa réponse est la suivante :

Un événement d'une telle portée n'est certes pas le fruit du hasard. Il doit résulter de causes objectives profondes et très étendues. Cependant ces causes peuvent également provenir d'erreurs commises par le guide du prolétariat, la social-démocratie, de la faiblesse de notre volonté de lutte, de la faiblesse de notre courage et de notre fidélité à nos convictions. Le socialisme scientifique nous a appris à comprendre les lois objectives du développement historique. Les hommes ne font pas leur histoire de toutes pièces. Mais ils la font eux-mêmes. Le prolétariat dépend dans son action du degré de maturité du développement social du moment, mais le développement social ne se passe pas en dehors du prolétariat, celui-ci est à la fois son ressort et sa cause, autant que son produit et sa conséquence. Son action fait partie de l'histoire tout en contribuant à la déterminer²⁴².

²⁴⁰ *Ibid.*, p.112.

²⁴¹ Michael Löwy. « L'étincelle s'allume dans l'action. La philosophie de la praxis dans la pensée de Rosa Luxemburg », *Op. cit.*, p.65-66.

²⁴² Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », *Op. cit.*, p.84.

Ce qui est intéressant à soulever dans cette citation, c'est d'abord que l'utilisation des termes « socialisme scientifique » et « lois objectives du développement historique » ne disparaît pas malgré une supposée modification de sa conception de l'histoire²⁴³. Toutefois, et c'est le deuxième point important dans ce passage, la place laissée à l'action est beaucoup plus importante que dans la citation tirée de *Grève de masse, parti & syndicats* où la seule possibilité était de « devancer » l'inévitable²⁴⁴. Ici, au contraire, le prolétariat peut « déterminer » le cours de l'histoire et une « faiblesse »²⁴⁵ dans la volonté de la social-démocratie se traduit par des répercussions historiques graves qui menacent non seulement la réalisation du socialisme, mais qui peuvent faire basculer une bonne partie du monde dans une guerre alors même que la puissance du SPD et de la Seconde Internationale aurait pu servir à l'arrêter. Finalement, un troisième élément sur lequel il faut s'attarder dans ce passage est la relation particulière entre action et histoire qui est décrite dans les deux dernières phrases. C'est d'ailleurs par ce point qu'il convient d'entrer plus en profondeur dans l'analyse de cette citation de *La brochure de Junius*.

Les deux phrases en question permettent d'aborder le sujet de la faisabilité de l'histoire. Qu'est-ce qui donne une direction à ce processus ? L'humanité est-elle aux commandes de son histoire ou occupe-t-elle la place passagère ? La réponse de Luxemburg à ce type de questions nécessite de voir le processus historique comme quelque chose qui dépend à la fois de facteurs objectifs et subjectifs, les uns étant indépendants de l'action et les autres constituant son domaine. Cela n'est pas nouveau puisqu'il en a été question à plusieurs reprises. Cependant, ce que le passage cité précédemment apporte de neuf, c'est l'idée que ce qui est conçu comme une histoire objective avec des causes et des conséquences n'est rien d'autre qu'une accumulation de couches d'action qui, dans un processus qu'on pourrait rapprocher métaphoriquement de la sédimentation, créent les conditions dans lesquelles l'action se déploie.

En d'autres mots, l'opposition entre facteurs objectifs et subjectifs est remplacée par une dialectique où l'action d'aujourd'hui se sédimente et forme les conditions objectives du lendemain. Celles-ci délimitent le champ de l'action qui donne ensuite à

²⁴³ *Ibid.*

²⁴⁴ *Ibid.*

²⁴⁵ *Ibid.*

nouvelle forme à des conditions objectives dans lesquelles l'action peut se déployer. Cette spirale permet de mieux comprendre pourquoi l'histoire n'est pas une force extérieure à l'action humaine. Simplement, les couches successives du passé ne peuvent pas être ignorées pour la suite de l'histoire, car elles continuent d'avoir des effets pratiques et ont instauré tellement de choses qu'elles restent déterminantes. C'est ainsi que l'action du prolétariat peut s'inscrire dans l'histoire (et donc être déterminée par elle) « tout en contribuant à la déterminer » pour utiliser les termes de Luxemburg²⁴⁶.

Jusqu'à maintenant, tout concorde avec la thèse soutenue par Michael Löwy et le travail de vérification effectué ici montre également que d'autres spécialistes confirment ou complètent bien des éléments. Cependant, des passages ont été évoqués précédemment parce qu'ils montreraient peut-être un problème dans son argumentaire. La dernière citation qui a été présentée en fait partie. En effet, l'utilisation de termes comme « lois objectives du développement historique » a de quoi surprendre si Löwy a raison²⁴⁷. D'autres passages sont encore plus difficiles à concilier avec sa thèse. C'est notamment le cas d'un paragraphe dans lequel il est question à quatre reprises du socialisme comme une « nécessité historique »²⁴⁸. Puis il existe un autre passage similaire qui traite d'une mission historique dont serait chargé le socialisme : celle s'introduire la liberté dans l'action humaine²⁴⁹.

Il ne s'agit donc pas de cas isolés, mais bien d'éléments importants de *La brochure de Junius*. Est-ce que ces passages font obstacle à ce qu'avance Löwy ? C'est ce qu'il faut désormais vérifier en s'appuyant sur les apories qui semblent émerger lorsque la thèse du philosophe brésilien est confrontée aux citations relevées. Une première contradiction qui apparaît concerne l'affirmation de ce dernier qui qualifie le socialisme de « possibilité parmi d'autres »²⁵⁰. Il a été mentionné précédemment qu'il faudrait revenir sur cette formule. C'est qu'elle n'est pas anodine et qu'il s'agit même du nœud du problème avec la thèse de Löwy lorsqu'elle est confrontée à la brochure de Luxemburg et

²⁴⁶ *Ibid.*

²⁴⁷ *Ibid.*, p.84.

²⁴⁸ *Ibid.*, p.192.

²⁴⁹ *Ibid.*, p.85.

²⁵⁰ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. cit.*, p.24.

encore plus particulièrement aux citations relevées. Car, si le socialisme est vraiment une possibilité comme une autre, comment expliquer les passages où Luxemburg la qualifie de nécessité historique ou lui attribue une sorte de mission ? Ce que soutient Löwy ne permet pas de rendre compte de ces passages qui n'apparaissent qu'à une seule reprise dans son texte. D'ailleurs, la citation suivante est révélatrice d'un problème laissé en suspens :

Il est vrai, comme le souligne Isabel Loureiro dans son beau livre²⁵¹, que même dans la brochure *Junius* — ainsi que dans des textes postérieurs de Rosa Luxemburg — on trouve encore des références à l'écroulement inévitable du capitalisme, à la « dialectique de l'histoire » et à la « nécessité historique du socialisme ». Mais en dernière analyse, la formule « socialisme ou barbarie » jette les bases d'une autre conception de la « dialectique de l'histoire », distincte du déterminisme économique et de l'idéologie illuministe du progrès inévitable²⁵².

On comprend donc qu'il n'aborde pas vraiment ces passages et qu'il n'entend pas aller plus loin avec les références à la nécessité historique. Bien sûr, une nouvelle conception de l'histoire apparaît dans *La brochure de Junius*, mais plusieurs questions restent par rapport à la théorie de Löwy. Ces passages sont-ils là pour créer un effet galvanisant dans une brochure politique ? S'agit-il de contradictions ? Ces questions ne trouvent pas de réponse, mais sont pourtant cruciales et ne peuvent être évitées dans la présente recherche.

Le contexte permet néanmoins d'apporter un éclairage nouveau sur cette problématique. Car, au moment où Rosa Luxemburg théorise la possibilité du socialisme plutôt que son inévitabilité, le monde est plongé dans la guerre la plus brutale qu'il a alors connu. Des millions de vies humaines sont détruites par la guerre, mais c'est également la possibilité d'une émancipation qui est menacée et la théoricienne révolutionnaire en est consciente. C'est pourquoi l'idée que le socialisme ne soit qu'une possibilité parmi d'autres apparaît aussi étrange. Il semble au contraire qu'une certaine nécessité historique

²⁵¹ Ouvrage qui n'est malheureusement disponible qu'en portugais, une langue que ne maîtrise pas l'auteur de ce mémoire.

²⁵² Michael Löwy. « L'étincelle s'allume dans l'action. La philosophie de la praxis dans la pensée de Rosa Luxemburg », *Op. cit.*, p. 73.

subsiste, au moins pour une partie de la population dont la vie est menacée par la poursuite du conflit mondial.

Löwy a-t-il donc raison lorsqu'il soutient que Rosa Luxemburg change de conception du processus historique à partir de *La brochure de Junius* et théorise l'avènement du socialisme comme une possibilité historique plutôt qu'une nécessité historique ? La réponse est ambiguë, car s'il a bel et bien raison sur la majorité des points, certains éléments posent problème et font en sorte que la thèse de Löwy se bute sur des écueils dont il faudra traiter dans le prochain chapitre. Ainsi, il a raison d'affirmer qu'un changement a lieu dans la pensée de Luxemburg à partir de *La brochure de Junius* le socialisme n'est plus considéré comme un phénomène inéluctable. Löwy exprime également une idée conforme à ce qui a pu être vérifié chez l'autrice de *Grève de masse, parti & syndicats* lorsqu'il explique que l'action acquiert un rôle déterminant à partir de 1915 et que Luxemburg donne une place centrale à la *praxis* dans le processus révolutionnaire.

Cependant, là où il y a un décalage entre la thèse du socialisme comme possibilité objective et le texte de Rosa Luxemburg, c'est quand l'autrice utilise des expressions qui continuent de faire du socialisme une nécessité historique. Sur cela, Löwy ne fournit pas d'explications. À peine mentionne-t-il une fois la problématique, mais c'est pour s'en détourner presque automatiquement. Si le philosophe brésilien a permis de mieux comprendre *La brochure de Junius*, il ne parvient malheureusement pas à résoudre la question de l'articulation des passages où le socialisme est présenté comme une possibilité et de ceux où il est présenté comme une nécessité. Cependant, il existe peut-être une possibilité d'explication logique pour cette présence de termes et d'expressions qui semblent se contredire. C'est cette piste qu'il faut maintenant explorer.

Chapitre III : prescription historique

3.1 Retour sur la problématique à la lumière des deux premiers chapitres

L'avènement du socialisme est-il une nécessité ou une possibilité historique ? Ce sont, pour l'instant, ces deux pôles contradictoires qui ont été au cœur de la recherche. D'une conception fataliste, Luxemburg serait passée à une vision plus ouverte de l'histoire où le socialisme n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Cette thèse soutenue par Löwy s'est montrée intéressante et révélatrice à bien des égards, mais elle achoppe néanmoins lorsque vient le temps d'interpréter les passages qui continuent de mentionner une forme de nécessité historique. Il est maintenant temps d'aborder une nouvelle hypothèse. Celle-ci s'appuie sur la notion de *prescription historique*, un terme qui ne se retrouve pas dans l'œuvre de Luxemburg (comme possibilité objective d'ailleurs). Cette prescription historique peut être conçue comme une possibilité qui n'est ni inévitable, ni une simple possibilité parmi d'autres.

Derrière ce concept de prescription historique qui peut paraître oxymorique se trouve en réalité une conception de l'histoire assez riche. La tâche de ce dernier chapitre est double : dans un premier temps, il faut présenter cette nouvelle notion et montrer comment elle fonctionne et dans un second temps, prouver qu'elle correspond bel et bien à la pensée de Rosa Luxemburg sans que le concept soit nommé explicitement dans son œuvre. Le principal défi est bien sûr de ne pas tordre son œuvre pour confirmer la thèse de la prescription historique au détriment de ce qu'elle écrit vraiment. Ainsi, il ne faut pas oublier que deux autres hypothèses ont été présentées dans l'introduction dont celle d'une incohérence entre certains passages. Justement, avant d'aller plus loin un détour s'impose pour revenir à la problématique et aux hypothèses présentées au début du mémoire puisqu'il y a désormais suffisamment d'éléments pour faire le tri et les réévaluer. Ce seront donc les trois sections de ce dernier chapitre avant la conclusion : retour sur la problématique et les hypothèses, présentation du concept de prescription historique et démonstration de son existence dans l'œuvre de Luxemburg.

Le premier chapitre a permis d'analyser un premier moment de la pensée de Rosa Luxemburg où l'avènement du socialisme est indubitablement une nécessité historique

inévitables. Dans les textes abordés, il est question d'un effondrement du capitalisme qui croulerait fatalement sous le poids de ses contradictions après avoir socialisé suffisamment la production pour qu'elle puisse être reprise par une classe prolétarienne dont la conscience se serait affûtée au fil des affrontements avec la bourgeoisie. Bien que le second ait démontré que Rosa Luxemburg modifie sa façon d'envisager le processus historique, il n'en reste pas moins que de grands pans de ce qui a été vu dans le premier chapitre restent vrais dans la pensée de Luxemburg jusqu'à sa mort. D'ailleurs, l'essentiel de son cadre d'analyse marxiste qui a été présenté et mis en parallèle avec ceux de Bernstein et Kautsky reste intouché presque vingt ans après la publication de sa brochure contre les révisionnistes²⁵³. En somme, le premier chapitre a non seulement permis d'aborder une première conception du processus historique dans son œuvre, mais il a également servi à présenter des aspects plus larges de sa pensée et de la situer par rapport à des contemporains se réclamant également du marxisme.

Ensuite, c'est la thèse de Löwy d'un changement « méthodologique » à partir de *La brochure de Junius* qui a été présentée²⁵⁴. Celle-ci a permis de mettre en lumière une véritable modification de la conception du processus historique dans la pensée de la théoricienne révolutionnaire qui envisage désormais des alternatives historiques et conçoit l'action comme un facteur déterminant. Cette nouvelle conception a été présentée avec le contexte de la guerre qui a eu un effet important sur Rosa Luxemburg. Ce second chapitre a permis de voir l'apparition d'une nouvelle conception du processus historique qui conserve néanmoins les bases qui ont été posées dans le premier chapitre : le capitalisme et ses contradictions comme terreau sur lequel pousse le socialisme.

Toutefois, la nouveauté qu'introduit *La brochure de Junius* est que cette germination n'est pas forcément la seule possible, la barbarie est aussi une possibilité. L'histoire n'est donc pas un processus unidirectionnel qui conduirait fatalement au remplacement du capitalisme par le socialisme au cours d'une révolution. Plus question d'envisager son avènement comme une nécessité historique. Du moins, c'est ce que

²⁵³ On peut citer l'exemple de son positionnement à gauche du SPD et son engagement révolutionnaire qui reste constant jusqu'à son assassinat.

²⁵⁴ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. cit.*, p.24.

prétend Löwy, mais d'autres passages de la brochure posent de sérieux problèmes pour cette thèse.

Or, l'enjeu des passages contredisant cette thèse a précisé davantage la problématique de ce mémoire en montrant où il y a un vide explicatif à combler et l'hypothèse avancée pour y parvenir a été évoquée à quelques reprises. Cependant, d'autres hypothèses ont été brièvement abordées dans l'introduction et il avait été précisé qu'elles seraient reprises plus loin à la lumière des nouvelles informations des deux premiers chapitres. La première hypothèse était celle de l'incohérence de Rosa Luxemburg et la seconde concernait à l'inverse l'absence de contradictions puisque les passages faisant état d'une forme de nécessité historique dans *La brochure de Junius* n'auraient pas le même statut que les passages évoquant le socialisme comme possibilité. Est-il possible de rejeter l'une ou l'autre de ces hypothèses à ce moment de la recherche ?

La réponse est positive : cette seconde hypothèse d'une absence de contradiction peut être rejetée à la lumière de ce qui a été vu jusqu'ici. D'abord parce que les passages où il est question du socialisme comme nécessité historique sont nombreux, diversifiés et s'allongent parfois en allant jusqu'à occuper une page entière²⁵⁵. Il ne s'agit donc pas de simples expressions visant à produire un effet de propagande. Ensuite, même Löwy qui aurait probablement pu utiliser cette thèse pour appuyer l'idée d'une transformation à partir de *La brochure de Junius* ne le fait pourtant pas et relève le problème que posent les passages traitants de la nécessité historique. Finalement, mais cela n'a pas encore été abordé, cette cooccurrence des registres de la possibilité et de la nécessité se retrouve ailleurs que dans *La brochure de Junius* puisque *La révolution russe* présente aussi des passages se classant dans les deux catégories.

Quant à la première hypothèse, celle d'une incohérence, elle continue de planer et il s'avère impossible de simplement ne pas en tenir compte. Toutefois, avant d'en conclure que Rosa Luxemburg se contredit simplement, c'est une autre hypothèse qu'il faut vérifier, car elle pourrait expliquer ce qui, jusqu'ici, ressemble à une contradiction difficile à démêler. Ainsi, l'état de la problématique et des hypothèses ayant été présenté,

²⁵⁵ Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », *Op. cit.*, p.192.

il est temps d'aborder la notion de prescription historique avant d'aller vérifier dans l'œuvre si elle permet de résoudre la contradiction et si elle correspond bel et bien à ce que Rosa Luxemburg pensait du processus historique.

Mais avant de passer à la prochaine section, quelques remarques méthodologiques doivent être faites pour préparer la démonstration qui sera effectuée dans ce chapitre. D'abord, il n'y a pas de présentation du contexte historique contrairement aux deux chapitres précédents parce que la période abordée est la même que celle qui a été survolée dans le chapitre 2. Rosa Luxemburg est toujours en prison pendant la Première Guerre mondiale lorsqu'elle rédige *La révolution russe*. Justement, cette brochure joue un rôle majeur dans la démonstration qui sera faite plus loin, en plus de *La brochure de Junius* qui a déjà été présentée. *La révolution russe* est écrite à partir d'informations limitées tant en quantité qu'en qualité à cause du contexte d'écriture. Il s'agit aussi d'un texte posthume qui n'a pas eu d'influence sur le cours des événements révolutionnaires en Allemagne puisqu'il n'a été publié qu'en 1922, trois ans après l'assassinat de Luxemburg²⁵⁶. Mais cela n'empêcha pas d'être une brochure majeure dans son œuvre et ce caractère « privé » (pour employer le terme de Nettl) n'est pas sans intérêt puisqu'il s'agit d'un texte assez critique mais nuancé à propos des événements en Russie²⁵⁷.

En effet, il s'agit d'une brochure très dense qui permet d'observer l'évolution théorique de Luxemburg à la toute fin de sa vie. De nombreuses citations célèbres de la révolutionnaire s'y retrouvent et notamment celle où elle affirme que la liberté est « toujours au moins la liberté de celui qui pense autrement.²⁵⁸ » C'est également un de ses textes les plus commentés, en particulier par rapport à sa critique du bolchevisme et de l'autoritarisme. Certaines commentatrices et certains commentateurs comme Bertram D. Wolfe s'appuieront sur la brochure pour faire Rosa Luxemburg un pôle alternatif à Lénine pour le socialisme révolutionnaire²⁵⁹. D'autres, comme Sidonia Blättler, Irene

²⁵⁶ Jörg Wollenberg. « Rosa Luxemburg et la « liberté de ceux qui pensent autrement ». Le groupe Neuer Weg et l'édition de *La Révolution russe* de Rosa Luxemburg à Paris en 1939 », *Revue Agone*, no. 59, 2016, p.123.

²⁵⁷ John Peter Nettl. *Rosa Luxemburg*, *Op. cit.*, p.461.

²⁵⁸ Rosa Luxemburg. « *La révolution russe* », *Op. cit.*, p.83.

²⁵⁹ Bertram D. Wolfe. « Rosa Luxemburg and V. I. Lenin : The Opposite Poles of Revolutionary Socialism », *The Antioch Review*, vol. 21, no. 2, 1961, pp. 209–226.

M. Marti et Senem Saner effectuent avec ce texte un rapprochement entre la théoricienne révolutionnaire et Hannah Arendt pour sa critique du totalitarisme²⁶⁰. Au cours des dernières années, *La révolution russe* a été au cœur de nombreux articles et livres sur la démocratie dans la pensée de Rosa Luxemburg²⁶¹. Certains de ces textes vont même réussir à faire d'une pierre deux coups : exagérer la distance entre Lénine et la théoricienne révolutionnaire tout en négligeant le fossé qui sépare l'autrice de *La condition de l'homme moderne* et celle de *L'accumulation du capital*²⁶².

Quoi qu'il en soit, ce n'est ni l'angle ni l'enjeu privilégié pour ce mémoire, mais ce sont des précisions à garder en tête pour comprendre l'importance de cette brochure dans son œuvre, mais aussi dans les études récentes qui portent sur elle. En ce qui concerne la recherche sur la conception de l'histoire dans l'œuvre de Luxemburg, *La révolution russe* permet d'aborder de front le thème de l'action historique puisqu'il est question de ce qu'elle conçoit comme une transformation majeure de l'histoire. Par ailleurs, la brochure étant écrite en 1918 pendant son second emprisonnement et alors que la Première Guerre mondiale a toujours lieu, il est possible de la rapprocher énormément de *La brochure de Junius*. Ce sont ces deux textes qui seront examinés plus en détail dans la section finale de ce troisième chapitre après avoir présenté la clé d'interprétation qui sera utilisée.

Finalement, et sans entrer dans les détails des enjeux liés à l'édition de la brochure de 1918 (car il y a toute une histoire derrière la publication de ce texte comme l'a montré Jörg Wollenberg²⁶³), il convient de soulever quelques éléments qui ne sont pas sans conséquence sur la méthodologie de cette dernière partie. Premièrement, *La révolution russe* est un texte publié après la mort de son autrice par Paul Levi qui s'en est servi pour appuyer ses idées contre d'autres marxistes plus proches de la IIIe Internationale au début des années 1920²⁶⁴. Une des conséquences de cela est que certains passages (parfois des

²⁶⁰ Sidonia Blättler, Irene M. Marti et Senem Saner. « Rosa Luxemburg and Hannah Arendt : Against the Destruction of Political Spheres of Freedom », dans *Hypatia*, vol. 20, no. 2, printemps 2005, pp.88-101.

²⁶¹ À titre d'exemple, on peut citer le numéro 59 de la revue *Agone* qui porte le titre « Révolution et démocratie. Actualité de Rosa Luxemburg » et dont plusieurs articles ont déjà été utilisés dans ce mémoire.

²⁶² Ruggero D'Alessandro. *La communauté possible*. La démocratie des conseils d'après Rosa Luxemburg et Hannah Arendt, coll. « Philosophie », no. 10, Lugano, Éditions Mimesis, 2016, 121 p.

²⁶³ Jörg Wollenberg. *Op. cit.*, pp.117-135.

²⁶⁴ *Ibid.*, p.123.

paragraphes complets) n'apparaissent pas dans cette édition²⁶⁵. Il a fallu des années et d'autres éditions du manuscrit pour que ces passages finissent par réapparaître. Mais encore aujourd'hui, les différentes versions circulent. Pour ce mémoire, c'est la version des Éditions La Découverte qui sera utilisée puisqu'elle est plus complète et est régulièrement citée dans les articles en français sur Luxembourg.

3.2 Le concept et l'hypothèse de la prescription historique du socialisme

À l'instar du concept de possibilité objective, celui de prescription historique n'apparaît pas comme tels dans l'œuvre de Luxemburg. Il s'agit toutefois d'un outil indispensable pour aborder son rapport au processus historique et si le terme lui-même n'est pas utilisé, son contenu peut quant à lui être pertinent pour schématiser la pensée de la théoricienne révolutionnaire. Cette section de chapitre est donc destinée à la définition et à l'explication de cette nouvelle notion introduite pour analyser des passages qui, en apparence, peuvent sembler contradictoires. Il faut donc laisser de côté l'œuvre de l'autrice révolutionnaire pour l'instant afin d'y revenir après.

Cette avant-dernière section abordera un certain nombre d'éléments et il convient de présenter l'ordre dans lequel ils apparaîtront. Dans un premier temps, c'est l'origine du concept de prescription historique dans un article de Mohamed Fayçal Touati qui posera les bases de la réflexion. Ensuite, il sera question d'aborder les similitudes et les différences entre la prescription historique et la possibilité objective telle que Löwy l'a présentée. Il devrait ensuite être possible de fournir une première ébauche de définition qui s'appuierait sur l'origine du concept et la comparaison avec la possibilité objective. La toute fin de la section effectuera un détour du côté de la nécessité et de la fatalité historique afin de comparer la nouvelle notion et voir les ressemblances et les différences entre tous les concepts abordés qui concernent la conception du processus historique.

²⁶⁵ C'est notamment le cas d'un paragraphe qui couvre les pages 85 et 86 des *Écrits politiques 1917-1918* édités par La Découverte qui n'apparaît pas dans le livre des éditions de l'Aube alors que s'il s'y trouvait, le paragraphe en question débiterait à la page 54.

Le point de départ de l'hypothèse de la prescription historique ne concerne pas Rosa Luxemburg, mais Marx et Engels. C'est dans un article²⁶⁶ paru en 2010 intitulé : « L'action historique chez Hegel et Marx : de l'esprit aux masses » que le philosophe Mohammed Fayçal Touati utilise le terme *prescription* d'une manière particulièrement intéressante pour la recherche ici présentée. Le texte lui-même est particulièrement utile parce qu'il permet de mieux comprendre comment la faisabilité de l'histoire qui se trouve chez Hegel est reprise et transformée par Marx. C'est d'ailleurs dans cet article que se trouve l'explication la plus claire du processus de sédimentation de l'histoire sous forme de couches qui a été abordée dans le dernier chapitre. La notion de prescription apparaît lorsque Touati remarque l'utilisation de l'expression allemande « *vorgeschrieben* » dans *L'idéologie allemande* et qu'il la traduit par « tâche prescrite » (alors que les éditions traduisent plutôt celle-ci par « tâche imposée »)²⁶⁷. Outre l'enjeu de traduction, voici ce qu'il écrit ensuite :

C'est bien de *prescription* dont il s'agit, et non d'*imposition*. Autrement dit, si la situation matérielle est indépendante de la volonté des individus, *la révolution, elle, en dépend*. C'est pourquoi la nécessité porte sur les conditions matérielles de la révolution, et non sur celle-ci. Dès lors, c'est par sa seule volonté que le matérialiste pratique s'engage dans la transformation de l'ordre existant produit par la nécessité des lois économiques d'un mode de production déterminé et forment l'ensemble des conditions matérielles rendant possible cette transformation pratique²⁶⁸.

Il est important de garder en tête que Rosa Luxemburg n'a pu d'aucune façon avoir accès à *L'idéologie allemande* puisque la première parution du texte se fait en 1932, l'ouvrage n'ayant jamais été publié du vivant de Marx et d'Engels. La question de savoir si Touati a bel et bien raison en traduisant par « prescription » le terme allemand du manuscrit n'a donc aucune importance pour les objectifs de la présente recherche. Ce qui compte, c'est le concept même de prescription qui est lié au processus historique et qu'il en a des traces dans la pensée de Marx. D'ailleurs, afin de bien le comprendre et surtout, pour le distinguer des autres usages, c'est le terme prescription historique qui sera utilisé dans le cadre de la recherche et non simplement le terme prescription. Bien sûr, il

²⁶⁶ Mohamed Fayçal Touati. « L'action historique chez Hegel et Marx : de l'esprit aux masses », *Op. cit.*, pp.33-56.

²⁶⁷ *Ibid.*, p.52.

²⁶⁸ *Ibid.*

n'apparaît pas tel quel sous la plume de Luxemburg, mais cela ne signifie pas que ce qu'il nomme n'est pas présent dans son œuvre²⁶⁹. C'est précisément l'objet de ce chapitre d'en faire la démonstration en s'appuyant sur d'autres passages de Luxemburg.

Néanmoins, ce n'est pas parce que l'article ne concerne pas directement Rosa Luxemburg qu'il n'est pas intéressant pour l'actuelle recherche au-delà du concept de prescription. Au contraire, il mérite qu'on s'y attarde, car il s'avère bien utile pour comprendre les racines marxistes des idées de la théoricienne révolutionnaire. Il permet aussi de montrer l'invention récente de la notion de faisabilité de l'histoire qui sous-tend les thèses qui ont été abordées jusqu'à présent. Une parenthèse doit donc être ouverte pour présenter certains éléments de l'article de Mohamed Fayçal Touati avant de poursuivre sur le concept de prescription historique qui vient d'être posé. Il ne s'agit évidemment pas d'un résumé complet du texte, mais bien d'un survol portant sur les éléments les plus pertinents pour ce mémoire en laissant de côté une bonne partie de l'article qui porte sur Hegel.

D'abord, l'article commence en affirmant qu'avec l'idéalisme allemand et plus précisément avec Hegel apparaît le concept d'histoire et l'idée de sa faisabilité. Jusque-là, l'histoire était conçue comme un phénomène se produisant indépendamment de l'humanité. Mais avec Hegel, les êtres humains acquièrent un nouveau rôle, car l'histoire est faite par l'humanité. Il explique :

Avec l'idéalisme allemand, et Hegel en particulier, c'est le principe de faisabilité humaine de l'histoire qui trouve à s'exprimer. L'histoire, loin de renvoyer à une instance transcendante qui la dirigerait, apparaît au contraire comme étant l'œuvre des hommes. Du moins ceux-ci peuvent-ils y participer. En cela, les hommes apparaissent comme étant pleinement agissants au sein du processus historique. Mais, si on s'accorde généralement pour reconnaître aux hommes le statut d'*acteurs* dans l'histoire, la question de savoir s'ils en sont les *auteurs* pose davantage de difficultés. C'est là que le principe de faisabilité dans sa formulation traditionnelle, « les hommes font l'histoire », atteint sa limite en révélant, par l'indétermination de ce « faire » d'une

²⁶⁹ En fait, le terme « prescription » apparaît à une seule occasion dans ses textes et cela sera abordé dans la prochaine section.

catégorie tout aussi indéterminée — « les hommes », son caractère proprement abstrait²⁷⁰.

Ce que s'attèle à démontrer Touati dans le reste de son texte, c'est que « le passage de Hegel à Marx peut se comprendre comme radicalisation et concrétisation de ce qui, chez le premier, est bien présent, mais à l'état de germe.²⁷¹ » Il montre donc que cette humanité qui fait son histoire est abstraite chez Hegel et que son universalisme « masque la réalité matérielle de la lutte des classes » et qu'avec Marx, les individus réels prennent la place de l'esprit²⁷².

Or, si ce sont les individus réels qui font l'histoire et que ceux-ci ne sont pas que les acteurs et les actrices d'une pièce écrite par l'esprit ou la Raison, il n'en reste pas moins que Marx et Engels font une grande place au déterminisme. Ce déterminisme est matérialiste et s'appuie sur l'idée que les êtres humains produisent collectivement ce dont ils ont besoin pour vivre et que ce faisant, ils entrent dans des rapports qui sont déterminés et indépendants d'eux²⁷³. L'humain, dans la pensée marxiste, est conditionné par les rapports sociaux. Ces rapports eux-mêmes ont une histoire dynamique puisque l'humanité agit sur ceux-ci. La question qui se pose alors est celle de l'articulation de ce déterminisme avec la faisabilité humaine de l'histoire. Touati écrit à ce sujet :

[La] mise en évidence de la nécessité matérielle semble avoir pour conséquence d'éliminer la liberté des actions humaines. En effet, si ce que je fais est entièrement déterminé, non pas par moi en tant qu'individu conscient qui réalise, par son action, un projet déterminé, mais par la situation matérielle dans laquelle je me situe, puis-je encore me considérer comme l'auteur de mes actes ? Et si les rapports que nouent les hommes sont indépendants de leur volonté, comment peut-on encore les considérer comme étant, ensemble, les acteurs et les auteurs de leur propre histoire ?²⁷⁴

Cette question est particulièrement importante parce qu'elle montre la tension qui existe entre l'idée de faisabilité humaine de l'histoire et le déterminisme qui caractérise la pensée de Marx et d'Engels. Car en effet, s'il y a déterminisme historique, la faisabilité

²⁷⁰ *Ibid.*, p.33-34.

²⁷¹ *Ibid.*, p.35.

²⁷² *Ibid.*, p.34.

²⁷³ *Ibid.*, p.50.

²⁷⁴ *Ibid.*

de l'histoire ne se résume-t-elle pas simplement à faire ce qui est déterminé ? Touati montre cependant qu'il n'y a pas de contradiction entre ces idées :

Or, connaître la nécessité du processus historique, c'est pouvoir le maîtriser et, par là, transformer le monde qu'il conditionne. C'est que les circonstances qui s'imposent aux hommes sont conditionnées par des lois qui, en réalité, n'ont rien de naturel. Les lois économiques sont « des *produits historiques et transitoires* » de la *praxis* humaine qui n'ont ainsi de valeur que dans une situation donnée²⁷⁵.

Il y a donc, chez Marx et Engels, une dialectique de l'action et de l'histoire qui ressemble énormément à celle qui a été abordée dans le chapitre précédent sur Luxemburg. L'humanité ne détermine pas son histoire dans un vide abstrait, mais dans des conditions objectives, et son action fait l'histoire. Enfin, un dernier passage peut être cité pour aborder les conditions objectives :

Aussi le passé n'est-il pas simplement dépassé dans le présent ; il y est actuellement présent sous de multiples formes, il s'est prolongé et figé comme résultat pratique dans des formes déterminées (choses, idées, institutions, etc.) tout en étant encore efficaces. Ainsi, le monde trouvé — là, constituant les conditions matérielles présentes, n'est rien d'autre que le résultat de l'activité des générations précédentes de sorte que la *praxis* d'hier forme les conditions matérielles rendant possible une nouvelle *praxis*. Telle est la dialectique conditions/*praxis* qui produit, en se pétrifiant sous de multiples formes, des conditions matérielles qui, à leur tour, rendent possible la *praxis*. Ce moment où les conditions matérielles, les circonstances, et l'activité humaine transformatrice coïncident définit la pratique révolutionnaire²⁷⁶.

Dans l'ensemble, les éléments qui viennent juste d'être abordés confirment que ce qui a été avancé à propos des idées de Luxemburg dans le chapitre précédent reste assez cohérent avec ce que pensaient déjà Marx et Engels. Cela peut sembler banal considérant l'affiliation explicite de Rosa Luxemburg à la philosophie marxiste, mais deux observations doivent ici être faites. D'abord, la plupart de ce que Touati soulève provient de *L'idéologie allemande* qui n'était pas publié du vivant de la théoricienne révolutionnaire puisque la première édition partielle date de 1932 et que pour les éditions

²⁷⁵ *Ibid.*, p.51.

²⁷⁶ *Ibid.*, p.53.

plus complètes il faut attendre les années 1960 et 1970²⁷⁷. Bien sûr, ces idées ont eu un écho dans d'autres textes, mais il reste intéressant de voir que Luxemburg a pu développer des idées très cohérentes avec ce texte sans avoir pu le lire. La conception plus ouverte du processus historique n'est donc pas inventée par la théoricienne révolutionnaire, mais celle-ci ne l'a pas simplement reprise ailleurs non plus.

Ensuite, il faut voir qu'il est particulier que cette conception relativement ouverte de l'histoire se retrouve chez Marx et Engels alors que dans le premier chapitre il a été question d'autres intellectuels se réclamant de cet héritage philosophique qui, pourtant, concevaient l'histoire d'une manière beaucoup plus fermée et fataliste. L'étrange constat qui s'impose ici est que Luxemburg, en rompant avec la conception de l'histoire qui était répandue chez les intellectuels marxistes de son époque, s'est en fait peut être rapprochée de celle formulée par Marx et Engels. Il y a là un potentiel de recherche intéressant, mais au-delà de cette esquisse, il faut revenir à l'enjeu principal de ce mémoire maintenant que la notion de prescription historique a été introduite.

Ainsi, c'est dans un article sur un texte de Marx et d'Engels que Rosa Luxemburg n'a pas pu lire que se retrouverait le terme *prescription* au sens où il sera utilisé pour analyser l'œuvre de l'autrice révolutionnaire. Cela peut sembler curieux, mais il faut aller jusqu'au bout de l'analyse du concept pour voir comment il s'avère utile pour répondre à la problématique de ce mémoire. Les deux passages cités précédemment sont assez denses et contiennent de nombreux éléments sur lesquels il faut revenir afin d'effectuer une première esquisse de ce qui différencie la prescription historique de la possibilité historique. Toutefois, il faut garder en tête que si nombre d'emprunts sont faits au texte de Mohamed Fayçal Touati, la notion de prescription historique n'est pas une idée reprise comme telle chez ce dernier qui serait ensuite plaquée sans modifications sur l'œuvre de Luxemburg.

Le premier élément sur lequel il faut porter l'attention, c'est l'immanence du processus. Lorsqu'il est question de prescription historique, la source de celle-ci n'est pas une force ou une puissance qui transcende l'humanité, mais bien les circonstances réelles

²⁷⁷ Éditions sociales. « Avertissement », dans Karl Marx et Friedrich Engels. *L'idéologie allemande*, coll. « classiques du marxisme », Paris, Éditions sociales, 1977, p.21-22.

qui sont générées par de la pratique humaine. Ce n'est pas l'*Histoire* entendue comme un phénomène transcendant l'humanité qui prescrit à celle-ci ce qu'elle doit accomplir. Les êtres humains font leur histoire de manière plus ou moins consciente et ce faisant, l'humanité lui donne une certaine direction, un sens. Celui-ci n'a rien d'une destinée inéluctable, car il n'est le fait que de couches de pratique successives qui se sédimentent et produisent ainsi les nouvelles circonstances qui limitent le champ des possibles. Plus encore, c'est précisément parce que le processus historique est fait de pratique humaine qu'il peut y avoir une direction historique prescrite par le passé.

En théorie, s'il y a prescription historique du socialisme chez Luxemburg cela ne devrait pas ressembler à ce que Marx critiquait déjà chez Hegel, à savoir une histoire spéculative. La notion de prescription historique s'ancrant dans un matérialisme radical, sa source est pratique et n'est pas extérieure ou au-dessus de l'humanité qui fait son histoire en étant à la fois actrice et autrice de celle-ci comme cela a été expliqué dans l'article de Mohamed Fayçal Touati. Maintenant que cela a été présenté, il faut passer à une prochaine observation sur le concept de prescription historique et qui concerne sa comparaison avec d'autres notions abordées dans les chapitres précédents. Dans un premier temps il sera question de possibilité historique et dans un second, de nécessité historique.

En fait, la prescription historique n'est pas si éloignée de la possibilité historique et de l'explication de Löwy. Ce dernier suivait une bonne piste en tentant de montrer une forme de rupture méthodologique qui apparaît avec *La brochure de Junius*, car c'est effectivement un constat qui se vérifie facilement²⁷⁸. À partir de cette brochure et dans celle qu'elle rédige par la suite en 1918, Rosa Luxemburg observe des alternatives historiques concurrentes. La prescription historique est une forme de possibilité, toutefois elle n'est pas qu'une possibilité parmi d'autres parce qu'elle contient une part de nécessité historique qui permet justement de la qualifier de synthèse entre possibilité et nécessité. L'hypothèse ici posée peut donc être vue moins comme une réfutation de celle de Löwy que comme une version amendée de cette dernière. Le philosophe brésilien a bel

²⁷⁸ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. cit.*, p.28-29.

et bien ouvert la voie pour une nouvelle interprétation intéressante, mais il manque encore un élément important pour que cela concorde avec la pensée de Luxemburg. Cet élément, c'est le caractère nécessaire du socialisme comme possibilité objective.

Un retour sur les différents types de possibilités abordés jusqu'à maintenant s'impose. Dans le dernier chapitre, il a été brièvement question de deux premiers types, puis d'un troisième opérant une synthèse entre ceux-ci. D'abord, la possibilité abstraite qui sert à identifier ce qui peut être conçu en pensée, mais qui n'existe pas nécessairement dans la réalité. Ensuite, la possibilité réelle qui qualifie ce qui existe réellement et non de manière abstraite²⁷⁹. Quant à la possibilité objective, elle sert à nommer ce qui n'existe pas encore dans le monde tel qu'il est, mais qui pourrait être en vertu de ce qui existe²⁸⁰. C'est dans cette catégorie de possibilité que se classerait l'avènement du socialisme chez Luxemburg dans la thèse de Löwy qui a été présentée tout au long du second chapitre. La dernière catégorie ressemble beaucoup à celle-ci, mais avec une nuance importante. C'est que la prescription historique nomme ce qui n'existe pas encore, mais qui *devrait* être en fonction de ce qui existe réellement.

C'est la charge de ce *devoir être* qui fait la différence importante entre les types de possibilités. Mais d'où vient cette nécessité ? Qu'elle est sa source ou sa justification ? Car déterminer ce qui devrait être pose de nombreuses questions, notamment celle de l'existence d'un sens ou d'une direction à l'histoire. Cet enjeu est certainement complexe, mais crucial. Il a été question dans le chapitre précédent d'envisager l'histoire comme un processus dialectique n'étant pas déterminé par des forces au-dessus de l'humanité, mais bien constitué par des couches successives de pratique humaine qui se sédimentent et deviennent les nouvelles conditions objectives. C'est de ce côté qu'il faut chercher pour tenter de trouver une forme de sens ou de direction à l'histoire.

Car, si l'idée de prescription historique se rapproche énormément de la possibilité objective présentée par Löwy, il reste néanmoins cette différence majeure qui concerne son caractère de nécessité. Or, il a été question précédemment de ce que représentait le processus historique dans l'article de Touati et c'est en revenant sur certains éléments

²⁷⁹ *Ibid.*, p.25-26.

²⁸⁰ *Ibid.*

qu'il devient possible de faire des liens avec la nécessité historique telle qu'elle a été abordée dans le premier chapitre. Les êtres humains sont les auteurs et les autrices de l'histoire — ici se trouve un point important pour comprendre comment se constitue une forme de nécessité historique. C'est que cette histoire est collective et qu'elle précède autant qu'elle succède aux individus. Dès lors, les sociétés sont toujours autrices de l'histoire, mais elles ne l'écrivent que dans des situations qu'elles n'ont pas choisies et qui leur ont été léguées.

Ces conditions dans lesquelles se fait l'histoire sont elles-mêmes des couches de pratique qui se sont sédimentées, cela signifie que la nécessité trouve également sa source dans l'action humaine. Ainsi, les alternatives historiques peuvent exister et il n'y a pas de fatalité. Cependant, les conditions générées par la pratique donnent une direction (ou en perpétuent une) sans qu'elle soit fixée par des lois supérieures. S'il y a donc une nécessité historique et des lois de l'histoire, ce sont des phénomènes institués socialement et donc, modifiables. Toutefois, ce qui est institué sur des siècles ne se change pas facilement. Cela ne signifie pas que la nécessité historique n'existe pas, mais qu'elle est construite et inscrite dans l'histoire par des êtres humains qui donnent un sens à leur action collective tout en le faisant dans un cadre objectif précis.

Mais il faut aussi se rappeler que Rosa Luxemburg n'envisage pas le processus historique d'un point de vue général où toutes les classes seraient confondues. La vérification sera faite plus tard avec son œuvre, mais il semble plus probable qu'elle envisage la prescription historique du point de vue des classes et des antagonismes entre elles. Pourrait-il y avoir plusieurs prescriptions ou nécessités entrant en contradiction ? Cela reste à vérifier, mais c'est une hypothèse qui permet d'envisager une conception marxiste et ouverte de l'histoire qui, à priori, semble cohérente avec ce qui a été présenté jusqu'ici. Ainsi, en suivant cette piste, le socialisme serait une prescription historique du prolétariat en vertu des luttes passées qui ont tracé une direction à l'histoire et des conditions objectives qui déterminent ce qui est objectivement possible.

D'une certaine manière, cette hypothèse n'est pas très éloignée de ce qu'explique Michael Löwy. D'ailleurs, ce dernier avait aussi fait remarquer l'importance de voir le

socialisme comme étant une nécessité propre à la classe prolétarienne et non pas de la société en général dans la pensée de Luxemburg. « Le socialisme n'est pas pour Rosa l'idéal d'un humanisme « absolu » et au-dessus des classes, mais celui d'une morale de classe, d'un humanisme prolétarien, d'une éthique qui se situe du point de vue du prolétariat révolutionnaire », écrit-il en l'opposant au « révisionnisme néo-kantien » de Bernstein²⁸¹. Toutefois, le problème se trouve au niveau de la conciliation entre cette forme de nécessité et l'ouverture de l'histoire sur des possibilités objectives concurrentes. Ici, Löwy s'arrête alors que des questions importantes restent en suspens.

Peut-être y a-t-il une piste à suivre dans l'idée d'un choc ou d'un affrontement des nécessités. Le prolétariat a bel et bien sa nécessité, mais la bourgeoisie a la sienne également et l'arène de la lutte des classes voit ce conflit des nécessités se solder par la victoire de l'une sur l'autre. Ainsi, la synthèse de la nécessité et de la possibilité trouverait son explication dans la coexistence de nécessités historiques profondément antagonique et ce qui est prescrit par une trajectoire et des conditions objectives peut ne pas se réaliser parce qu'une autre trajectoire entre en collision : celle d'une classe opposée. C'est la métaphore d'une arène qui est ici employée parce que ce qui détermine la victoire d'une nécessité sur une autre reste à déterminer dans et par l'action qui est conditionnée par les circonstances, mais qui agit sur elles également.

De la nécessité, ce concept conserve l'idée d'une direction à l'histoire. Le relativisme dans lequel peut verser la possibilité objective est remplacé par un conflit de nécessités. Cependant, si la notion de prescription historique conserve ces éléments de la nécessité, elle en intègre aussi d'autres du côté de la possibilité. C'est notamment le cas de l'idée qu'il existe des alternatives historiques (qui sont limitées par les conditions objectives) et que c'est l'action qui permet de déterminer laquelle de ces alternatives se réalise effectivement. La notion de prescription historique conserve et dépasse à la fois les deux concepts qui s'opposent. Il s'agit d'une synthèse qui fait coexister la nécessité historique du socialisme parmi des alternatives concurrentes.

²⁸¹ *Ibid.*, p.24.

Il est désormais temps de venir vérifier ce qui a été exposé dans les dernières pages. L'objectif sera de voir si l'hypothèse de la prescription historique correspond bel et bien à la pensée de Luxemburg. Comme mentionné précédemment cette dernière section portera essentiellement sur *La brochure de Junius* et *La révolution russe* qui ont été présentées respectivement dans la section 2.1 et 3.1. Les passages déjà cités ne le seront pas une seconde fois, mais des références à ceux-ci devront évidemment être faites afin de vérifier comment l'hypothèse est cohérente ou non avec les passages abordés dans le chapitre précédent. Conformément à la méthode présentée précédemment, il sera également question de faire plusieurs liens avec le contexte lorsque cela permet de mieux comprendre ce qui se passe au niveau des idées.

3.3 Le socialisme comme mouvement « chargé par l'histoire »

Comme pour la troisième section du chapitre précédent, il faut maintenant aller voir dans les textes de Luxemburg pour confirmer ou infirmer l'hypothèse qui vient tout juste d'être posée. Cette dernière section qui doit mener à la conclusion du mémoire est structurée de manière à aborder les éléments présentés précédemment afin de démontrer que la notion de prescription historique parvient à saisir ce que la thèse de la possibilité objective n'arrive pas à expliquer. Le découpage de cette dernière section est fait en fonction des textes abordés : dans un premier temps *La brochure de Junius* et dans un second, *La révolution russe* bien qu'il faille également aborder quelques textes écrits entre ces brochures.

Sans plus tarder, il convient d'aborder un premier extrait tiré de *La brochure de Junius* et qui peut certainement être vu comme l'un des éléments de preuve les plus robustes pour appuyer l'hypothèse de la prescription historique du socialisme dans l'œuvre de Rosa Luxemburg. Elle écrit :

La dialectique de l'histoire se meut précisément dans des contradictions et engendre pour chaque nécessité également son contraire. La domination de classe de la bourgeoisie est indubitablement une nécessité historique, mais le soulèvement de la classe ouvrière contre elle l'est tout autant. Le capital est une nécessité historique, mais son fossoyeur, le prolétariat socialiste, en est une aussi. La domination mondiale de l'impérialisme est une nécessité historique, mais également son renversement par l'Internationale

prolétarienne. À chaque pas il y a deux nécessités historiques qui entrent en conflit l'une avec l'autre, et la nôtre, la nécessité du socialisme, a plus d'endurance. Notre nécessité est pleinement justifiée dès le moment où l'autre, la domination de classe bourgeoise, cesse d'être porteuse de progrès historique et devient un frein, un danger pour l'évolution ultérieure de la société²⁸².

Presque tout est là dans ce passage qui, curieusement, n'est pas abordé dans les textes de Löwy. On y voit un conflit entre nécessités antagoniques qui confirme à la fois la coexistence d'alternatives historiques, mais aussi la présence de nécessités historiques qui perdent leur caractère fataliste précisément parce qu'elles sont en conflit. Le socialisme est donc ici à la fois possibilité et nécessité historique prescrite par la lutte des classes. Un autre élément très important du passage cité de *La brochure de Junius* est l'utilisation de la formule «la nôtre» en référant à la nécessité historique du socialisme²⁸³. Ces mots sont d'une grande importance puisqu'ils lient la nécessité à la classe sociale. L'idée d'un conflit entre nécessités historiques prend ici tout son sens : Rosa Luxemburg ne se place pas du point de vue de l'histoire générale de l'humanité pour trouver une nécessité universelle, mais bien au niveau des classes sociales. «La domination mondiale de l'impérialisme est une nécessité, mais également son renversement par l'Internationale prolétarienne²⁸⁴», ce sont là deux nécessités hautement conflictuelles qui sont liées à des classes sociales aux intérêts divergents. Pour comprendre la notion de nécessité chez Luxemburg, il faut donc se placer sur le terrain des classes et de leurs intérêts. La réalisation du socialisme est bien une nécessité, mais elle l'est spécifiquement pour le prolétariat.

Finalement, il faut aussi noter que le début de la citation donne des informations très utiles pour comprendre comment Rosa Luxemburg envisage le processus historique. Il est question d'une histoire dialectique qui avance précisément à cause des contradictions et qui, à chaque nouveau pas, «engendre pour chaque nécessité également son contraire²⁸⁵». En d'autres mots, l'opposition entre la nécessité prolétarienne et celle de la bourgeoisie n'est pas un événement exceptionnel, puisque c'est la nature même de

²⁸² Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », *Op. cit.*, p.192.

²⁸³ *Ibid.*

²⁸⁴ *Ibid.*

²⁸⁵ *Ibid.*

l'histoire de procéder ainsi. Cela ressemble énormément à ce qui a été vu dans le premier chapitre alors qu'il a été montré que la conception marxiste classique de l'histoire, celle de Kautsky notamment, voit ce processus comme une série de contradictions et d'affrontements qui aboutissent en synthèses qui sont à leur tour en contradictions²⁸⁶.

La dernière phrase du passage cité est également cruciale pour comprendre comment la théoricienne révolutionnaire conçoit l'histoire, mais avant d'entrer dans les détails, un autre extrait doit être présenté et commenté afin de faire ressortir des liens particulièrement intéressants. Il s'agit d'un passage se situant au début de *La brochure de Junius*. Rosa Luxemburg écrit :

Le socialisme est le premier mouvement populaire dans l'histoire mondiale qui se fixe comme but, et qui est chargé par l'histoire, d'introduire dans l'action sociale des hommes un sens conscient, une pensée méthodique et, par là, une volonté libre. Voilà pourquoi Friedrich Engels qualifie la victoire définitive du prolétariat socialiste de bond de l'humanité du règne animal au règne de la liberté. Mais ce « bond » lui-même reste lié aux lois d'airain de l'histoire, aux milliers d'échelons d'une évolution antérieure très douloureuse et bien trop lente²⁸⁷.

Cette dernière citation donne l'impression d'une fatalité historique inévitable, mais ce serait négliger le fait que cet extrait se trouve tout juste avant le passage où Rosa Luxemburg écrit que « [la] victoire du socialisme ne tombera pas du ciel comme un *fatum*²⁸⁸ ». D'ailleurs, si la séparation artificielle entre ces passages est laissée de côté et que le paragraphe est lu comme il se trouve dans la brochure, il devient difficile de le classer du côté de la possibilité ou de celui de la nécessité. Il s'agit d'un passage ambigu parce qu'il oscille entre des registres très contrastés où l'on passe de la nécessité à la liberté et inversement.

Mais l'élément le plus important du passage est certainement l'expression « chargé par l'histoire »²⁸⁹. Il s'agit de la clé qui permet d'observer une cohérence dans sa conception historique et qui confirme la thèse de la prescription du socialisme. Car, ce

²⁸⁶ Massimo L. Salvadori. « La conception du processus révolutionnaire chez Karl Kautsky de 1891 à 1922 », *Op. cit.*, p.106.

²⁸⁷ Rosa Luxemburg. « *Brochure de Junius* », *Op. cit.*, p.85.

²⁸⁸ *Ibid.*

²⁸⁹ *Ibid.*

qui se dégage de ce paragraphe, c'est la mission historique qui incombe au prolétariat et qui s'appuie sur les « lois d'airain de l'histoire », mais dont rien ne garantit le succès puisque Luxemburg affirme, comme cela vient d'être mentionné, que le socialisme « ne tombera pas du ciel comme un *fatum* »²⁹⁰. Aucune promesse de victoire inéluctable, mais une mission historique dont est chargée la classe prolétarienne qui peut autant réussir qu'échouer. Le socialisme apparaît difficilement comme une simple possibilité, il est investi d'un rôle particulier à jouer : celui d'introduire la liberté dans l'action sociale.

C'est d'ailleurs ici que l'importance de lire Luxemburg en prenant en compte le contexte se manifeste. Car, aussi abstraite qu'elle puisse paraître, cette théorie de l'histoire est fortement ancrée dans une conjoncture précise qui est celle de la Première Guerre mondiale et de la répression de toute forme de mouvement ayant pour but de mettre fin à celle-ci. L'autrice de *La brochure du Junius* pense la prescription du socialisme en observant un contexte historique bloqué dans lequel la guerre ne fait que s'empirer et dont la seule sortie d'urgence semble être une révolution de la classe ouvrière et des soldats. Affirmer que le prolétariat est investi d'une mission historique pour sauver la civilisation et introduire la liberté dans l'action sociale se comprend beaucoup mieux grâce à la conjoncture où la véritable « barbarie » fait le quotidien depuis plus d'une année complète. C'est aussi pourquoi il semble étrange d'envisager le socialisme dans l'œuvre de Luxemburg comme une simple possibilité parmi d'autres : l'urgence fait de la révolution une nécessité politique, mais aussi historique parce que la possibilité même d'une alternative à l'ordre existant est en péril.

Pour revenir à la brochure, il est intéressant de remarquer que le passage où il est question de la nécessité du socialisme comme « porteuse de progrès historique » et celui qui vient d'être abordé vont dans le même sens²⁹¹. Les deux citations montrent que le socialisme est bien plus qu'une possibilité pour la classe ouvrière, c'est une possibilité chargée d'une certaine nécessité, une alternative historique prescrite. L'histoire fonctionne avec des nécessités contradictoires qui s'opposent et l'avènement du socialisme est l'une d'elles, même si elle n'est pas la seule. Du moins c'est bel et bien

²⁹⁰ *Ibid.*

²⁹¹ *Ibid.*, p.192.

ainsi que le processus historique se présente sous la plume de Rosa Luxemburg dans *La brochure de Junius*. Mais ici plusieurs questions restent en suspens. Car démontrer que l'avènement du socialisme est une prescription historique c'est une chose, mais encore faut-il se demander comment cela fonctionne et c'est là qu'apparaissent de grands écueils. Une première question à aborder concerne le rôle même de la théorie et de la philosophie marxiste en lien avec cette prescription. Sur cet enjeu, l'autrice de *La brochure de Junius* ne donne que très peu de renseignements. Elle écrit :

Pour la première fois, la lumière d'une doctrine scientifique rigoureuse éclairait la cause du prolétariat et de son émancipation. À la place des sectes, des écoles, des utopies, des expériences faites de son propre chef dans chaque pays, s'élevait un fondement théorique unique, international, qui reliait les différents pays comme les pages d'un livre. La connaissance marxiste mit entre les mains de la classe ouvrière du monde entier une boussole qui lui permettait de trouver sa route dans le tourbillon des événements de tous les jours et d'orienter à tout instant sa tactique de combat en direction de l'immuable but final²⁹².

La théorie marxiste est donc considérée comme une doctrine scientifique permettant de donner la bonne direction et d'orienter vers « l'immuable but final » malgré « le tourbillon des événements » (rien de moins !) Toutefois, ce passage est extrêmement contradictoire avec un autre qui vient pourtant tout juste après. À propos du prolétariat, Rosa Luxemburg écrit :

Ses erreurs sont aussi gigantesques que ses tâches. Aucun schéma tout tracé, valable à coup sûr, aucun guide infaillible ne lui indique les chemins qu'il doit emprunter. L'expérience historique est sa seule préceptrice. Le chemin escarpé de son autoémancipation n'est pas uniquement pavé d'immenses souffrances, mais aussi d'erreurs innombrables. Le terme de son parcours, sa libération, dépend de la capacité du prolétariat à concevoir qu'il faut apprendre de ses propres erreurs. L'autocritique, une autocritique impitoyable, cruelle, allant jusqu'au fond des choses, voilà l'air et la lumière sans lesquels le mouvement prolétarien ne peut vivre. L'échec du prolétariat socialiste dans la guerre mondiale actuelle est sans équivalent, c'est un désastre pour toute l'humanité. Mais le socialisme ne serait perdu que dans le cas où le prolétariat international se refuserait à mesurer la profondeur de sa chute et à en tirer les enseignements²⁹³.

²⁹² *Ibid.*, p.76.

²⁹³ *Ibid.*, p.75-76.

En effet, il est paradoxal d'écrire à quelques phrases de distance que la théorie marxiste est une théorie scientifique ainsi qu'une boussole, mais qu'il n'existe pas de schéma ou de guide pour indiquer le chemin. Il s'agit indubitablement d'une contradiction et elle soulève une des principales limites de la recherche actuelle : elle ne porte pas sur une théorie complète et schématisée, mais plutôt sur des éléments dispersés qui dénotent une conception particulière de l'histoire. C'est notamment pourquoi il a fallu utiliser des concepts qui n'apparaissent pas dans son œuvre pour tenter de nommer cette même conception.

Mais au-delà de cette contradiction qu'il faut reconnaître, ce qui est intéressant dans ces passages, c'est qu'ils semblent révélateurs d'une tension entre deux conceptions de l'histoire et deux visions du rôle de la théorie marxiste. Il a été expliqué en début de chapitre que cette dernière section porterait sur *La brochure de Junius* ainsi que sur *La révolution russe*, mais un petit détour s'impose ici du côté de la correspondance de Luxemburg qui a lieu entre l'écriture des deux textes. Dans ses lettres la théoricienne révolutionnaire répète cette contradiction à au moins trois reprises²⁹⁴. Chaque fois, c'est le même schème argumentatif qui est reproduit alors que les lettres sont adressées à trois personnes différentes et qu'une année complète sépare la première de ces lettres de la dernière.

Ainsi, elle écrit à Clara Zetkin le 9 mars 1916 qu'elle place toute sa confiance dans la « logique objective de l'histoire », mais elle tient à préciser qu'elle ne se fait pas d'illusions en glissant vers le fatalisme²⁹⁵. Ensuite, en début février 1917 elle écrit à Marta Rosenbaum que l'histoire parvient à ses fins même lorsque tout semble désespéré. Elle s'empresse dès la phrase qui suit de prendre une distance avec le fatalisme en affirmant que l'action humaine joue un rôle déterminant pour ensuite conclure sur l'idée que « nous sommes liés aux lois du développement historique »²⁹⁶. Finalement, dans sa lettre à Louise Kautsky datée du 15 avril 1917 elle explique que les forces profondes de

²⁹⁴ Les lettres sont publiées en anglais aux éditions Verso, la traduction libre est utilisée ici afin d'uniformiser le texte puisque tout le reste est en français.

²⁹⁵ Rosa Luxemburg, *The Letters of Rosa Luxemburg*, Londres et New York, Verso, 2011, p.356.

²⁹⁶ *Ibid.*, p.370-371.

l'histoire sont décisives mais précise qu'elle n'est pas une « fataliste optimiste » contrairement à Kautsky (l'époux de sa correspondante)²⁹⁷.

Il faut attendre *La révolution russe* pour avoir une meilleure cohérence et une explication plus approfondie, car, c'est bien dans cette dernière brochure que Rosa Luxemburg pousse le plus loin ses idées sur le processus historique. On y retrouve des passages qui ne laissent aucun doute sur le caractère nécessaire du socialisme pour la classe ouvrière et d'autres qui montrent une conception de l'histoire ouverte où le socialisme est non seulement une possibilité, mais surtout, une nébuleuse de possibilités historiques. C'est d'ailleurs cette nouveauté qui caractérise *La révolution russe* par rapport aux autres textes de Luxemburg abordés jusqu'ici.

Il s'agit également du seul texte où la théoricienne révolutionnaire emploie le terme « prescription » en lien avec l'histoire²⁹⁸. Toutefois, il apparaît sous sa plume de manière négative : la réalisation du socialisme n'est pas « une somme de prescriptions toutes faites qu'il suffirait d'appliquer »²⁹⁹. Depuis le début de la présente recherche, l'hypothèse qui a été suivie est précisément que l'autrice marxiste dépasse dialectiquement l'opposition entre l'avènement du socialisme comme nécessité historique et son avènement comme possibilité objective en formulant une théorie de la prescription historique. Le passage qui vient d'être soulevé met-il en péril cette hypothèse ? Pas du tout et le passage en entier doit être présenté pour le montrer :

Loin d'être une somme de prescriptions toutes faites qu'il suffirait d'appliquer, la réalisation pratique du socialisme en tant que système économique, social et juridique est une chose enfouie dans la brume épaisse de l'avenir. Ce que nous offre notre programme, ce sont de grands panneaux indiquant la direction dans laquelle doivent être recherchées les mesures à prendre, et encore ces indications ont-elles un caractère surtout négatif. Nous savons à peu près ce qu'il nous faut supprimer dès l'abord pour ouvrir la voie à l'économie socialiste ; mais en revanche, la nature des mille mesures concrètes et pratiques, petites et grandes qu'il faudra prendre pour introduire les principes socialistes dans l'économie, dans le droit, dans tous les rapports

²⁹⁷ *Ibid.*, p.392.

²⁹⁸ Rosa Luxemburg, « La révolution russe », *Op. cit.*, p.83.

²⁹⁹ *Ibid.*

sociaux n'est consignée dans aucun programme de parti socialiste, dans aucun manuel socialiste³⁰⁰.

Ce qui se dégage de cette citation, ce n'est pas que l'avènement du socialisme n'a pour elle rien à voir avec la catégorie de prescription historique, mais bien que sa réalisation n'est pas donnée comme un plan ou des instructions précises. Même les programmes socialistes n'ont pas pour but d'atteindre ce niveau de précision. En ce qui concerne l'hypothèse, le passage vient la soutenir parce qu'il fait mention d'une prescription historique : supprimer le capitalisme et « ouvrir la voie à l'économie socialiste »³⁰¹. Toutefois, prescription historique ne signifie pas qu'il y a transparence des nécessités et des possibilités. Ce que Rosa Luxemburg qualifie métaphoriquement de « brouillards »³⁰² ou de « brume épaisse de l'avenir » illustre bien l'opacité qui enveloppe le processus historique et le rend difficile à déchiffrer³⁰³. Avant de poursuivre le commentaire de ce passage important, il faut citer la suite de celui-ci qui est également riche en contenu pour l'analyse de la conception de l'histoire de son autrice. L'autrice de *La révolution russe* écrit :

Le système socialiste ne peut et ne doit être qu'un produit historique, issu de l'école même de l'expérience, à l'heure de l'accomplissement, de l'histoire vivante en train de se faire ; tout comme la nature organique dont elle fait finalement partie, celle-ci a la belle habitude de susciter conjointement les besoins sociaux réels et les moyens de les satisfaire, les tâches et leur solution. S'il en est ainsi, la nature même du socialisme fait que, bien évidemment, il ne peut être octroyé ou introduit par oukaze [décret]. Il présuppose une série de mesures coercitives, contre la propriété, etc. On peut décréter l'aspect négatif, la destruction, mais pas l'aspect positif, la construction. Terre neuve. Mille problèmes. Seule l'expérience permet les corrections et l'ouverture de nouvelles voies³⁰⁴.

Cette même citation est reprise textuellement par Georg Lukàcs dans un chapitre dédié à la critique de la conception de l'histoire de Luxemburg³⁰⁵. Ce dernier souligne « la surestimation du caractère organique de l'évolution historique » chez la théoricienne

³⁰⁰ *Ibid.*

³⁰¹ *Ibid.*

³⁰² Rosa Luxemburg. *La Révolution russe*, coll. « Mikrós essai », Paris, Éditions de l'Aube, 2017, p.51.

³⁰³ Rosa Luxemburg. « La révolution russe », *Op. cit.*, p.83.

³⁰⁴ *Ibid.*, p.83-84.

³⁰⁵ Georg Lukàcs. *Histoire et conscience de classe*, *Op. cit.*, p.315.

révolutionnaire³⁰⁶. Par là, il entend « [une] conception selon laquelle la révolution devrait seulement écarter les obstacles « politiques » sur le chemin de l'évolution économique.³⁰⁷ » Cependant, il s'agit d'une critique qui ne semble pas du tout s'appuyer sur ce qu'explique réellement Rosa Luxemburg d'après Isabel Loureiro³⁰⁸.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule critique douteuse de Lukàcs sur cette brochure. Le philosophe hongrois dépeint également Luxemburg comme étant opposée aux conseils d'ouvriers et de soldats³⁰⁹ alors que la théoricienne révolutionnaire est loin d'avoir manifesté son opposition à ceux-ci. Au contraire, elle y voit le ferment de la société socialiste à venir, mais elle croit que dans une phase transitoire, d'autres institutions démocratiques doivent coexister avec le système des conseils pour des raisons parfois très circonstanciées et concrètes : le taux de chômage élevé qui priverait les ouvriers et les ouvrières de l'espace démocratique par exemple³¹⁰. En ce qui concerne la conception de l'histoire de Luxemburg, Lukàcs dénature là aussi les idées de l'autrice de la brochure en lui faisant tenir la thèse opposée à celle qu'elle soutient réellement.

Comme le note Loureiro, l'utilisation du terme « organique » par Rosa Luxemburg devrait plutôt être compris comme une opposition à une conception mécanique ou mécaniciste de l'histoire et non comme l'opposé de dialectique comme l'écrit Lukàcs³¹¹. Dans les faits, la conception de l'histoire qui sous-tend les deux derniers passages cités est loin de ressembler à l'évolutionnisme caricatural qu'on retrouve dans la critique de Lukàcs. Au contraire, Rosa Luxemburg affirme explicitement que des problèmes et des défis se dressent devant la réalisation du socialisme et elle ne considère pas que le rôle de la révolution soit se limiter à « écarter les obstacles »³¹². C'est d'ailleurs une grande préoccupation de sa brochure que de définir les tâches immédiates de la révolution et elle s'attarde à démontrer la nécessité de mettre en place des institutions démocratiques pour affronter les défis que pose la construction du socialisme.

³⁰⁶ *Ibid.*, p.314.

³⁰⁷ *Ibid.*, p.315.

³⁰⁸ Isabel Loureiro. « Une démocratie par l'expérience révolutionnaire », *Op. cit.*, p.111.

³⁰⁹ Georg Lukàcs. *Histoire et conscience de classe*, *Op. cit.*, p.317-319.

³¹⁰ Rosa Luxemburg. « La révolution russe », *Op. cit.*, p.79-81.

³¹¹ Isabel Loureiro. « Une démocratie par l'expérience révolutionnaire », *Op. cit.*, p.113-114.

³¹² Rosa Luxemburg. « La révolution russe », *Op. cit.*, p.83.

C'est là qu'il faut voir l'importance du concept d'expérience qui apparaît à deux reprises dans la seconde citation. Pour Rosa Luxemburg, la révolution ouvre bel et bien une sorte de brèche historique dans laquelle l'expérimentation politique est possible, même si elle se déroule en terrain instable et que la brèche en question peut se refermer à tout moment. Elle défend également l'idée que ce qui caractérise ce moment politique, c'est sa profonde indétermination. Parvenu au stade où il s'est affranchi du capitalisme et des lois qui le caractérisent, le prolétariat se retrouve en terrain inconnu et « la brume épaisse de l'avenir » remplace les « chemins battus » de l'histoire pour utiliser une expression qui apparaît sous sa plume dans un autre texte de l'époque³¹³.

D'ailleurs, la notion d'expérience telle que la mobilise Luxemburg va de pair avec l'idée que l'histoire « a la belle habitude de susciter conjointement les besoins sociaux réels et les moyens de les satisfaire, les tâches et leur solution »³¹⁴. Ici, contrairement au reproche d'une vision évolutionniste ou trop « organique » que formule Lukàcs, il faut voir que la théoricienne révolutionnaire ne garantit aucunement que c'est la bonne solution qui sera toujours sélectionnée, elle ne fait qu'affirmer que l'histoire procède en ouvrant des alternatives et que les problèmes de l'humanité ont toujours une solution humaine. C'est une autre façon d'aborder le concept de prescription historique dans son œuvre : il y a des solutions aux problèmes de l'humanité, mais l'existence de ces solutions ne garantit pas leur application.

Enfin, il faut aussi aborder la notion de programme, car Rosa Luxemburg a elle-même rédigé des programmes politiques, dont celui du KPD à la toute fin de sa vie et elle montre dans *La révolution russe* comment il faut aborder ce type de document. Ce que la théoricienne révolutionnaire explique, c'est que le programme indique une direction à suivre, mais c'est avant tout une direction négative où il s'agit d'identifier ce qui doit être supprimé et préciser les nouvelles institutions à mettre en place³¹⁵. Le programme est donc une tentative pour formuler les conditions de possibilité des prochaines phases de la révolution socialiste. Il faut aussi préciser que le programme n'est pas le miroir de la

³¹³ Rosa Luxemburg. « Fragments sur la guerre, la question nationale et la révolution », dans *Sur la révolution. Écrits politiques 1917-1918*, coll. « [Re]découverte », Paris, Éditions La Découverte & Syros, 2002, p.99.

³¹⁴ Rosa Luxemburg. « La révolution russe », *Op. cit.*, p.83-84.

³¹⁵ *Ibid.*

prescription historique, bien qu'il ne soit pas sans liens avec elle. Afin d'aborder cette relation, il s'avère intéressant de se pencher sur ce que Nettl explique par rapport au programme chez Luxemburg. Il écrit :

Il fallait saisir et comprendre le moment présent dans ce qu'il avait d'unique, ainsi que toutes ses potentialités dialectiques. Le programme, un instrument toujours dynamique, devait exploiter ces possibilités au maximum et en même temps conduire au-delà, à l'étape immédiatement suivante. Il ne devait être ni utopique ni timoré, il devait exiger la tension de toutes les énergies³¹⁶.

Ainsi, on retrouve dans la citation de Nettl des éléments parfaitement cohérents avec l'idée de prescription historique comme synthèse de nécessité et de possibilité. Du côté de la possibilité historique, le biographe de Luxemburg souligne que le programme contient une analyse des potentialités d'un moment donné et que celui-ci n'est donc pas un énoncé de principes abstraits ou de politiques attirantes, mais bien un instrument permettant de saisir les possibilités d'un contexte sans être « utopique » ou « timoré »³¹⁷. Du côté de la nécessité historique, le programme n'est pas une plateforme électorale visant à étayer les politiques proposées par le parti pour un mandat limité, mais bien une interprétation des tâches à accomplir pour réaliser les premières étapes d'une révolution socialiste. Il s'agit également d'un outil ayant une fonction pratique : celle de donner une direction au prolétariat et de l'organiser pour la lutte des classes.

Le programme joue un rôle de clarification des potentialités d'une époque en fonction du rapport de force entre les classes et un rôle pratique dans la mobilisation vers le socialisme. On comprend donc comment elle peut affirmer que le socialisme n'est pas « une somme de prescriptions toutes faites qu'il suffirait d'appliquer » tout en croyant qu'il est important d'établir un bon programme³¹⁸. Le contenu de celui-ci n'est pas le socialisme, il est tout au plus une première phase : celle de la lutte et des mesures immédiates à mettre en place pour désarmer le régime politique en place et démanteler le capitalisme. C'est pourquoi le programme du KPD auquel elle a largement contribué

³¹⁶ John Peter Nettl. *Rosa Luxemburg, Op. cit.*, p.210.

³¹⁷ *Ibid.*

³¹⁸ Rosa Luxemburg. « La révolution russe », *Op. cit.*, p.83.

contient surtout des mesures visant à remplacer d'anciennes institutions par les conseils d'ouvriers et de soldats³¹⁹. Dans un de ses derniers discours, Rosa Luxemburg explique :

En exerçant le pouvoir, la masse doit apprendre à exercer le pouvoir. Il n'y a pas d'autre moyen de lui en inculquer la science. Nous avons fort heureusement dépassé le temps où il était question d'enseigner le socialisme au prolétariat. Ce temps n'est apparemment pas encore révolu aujourd'hui pour les marxistes de l'école Kautsky. Éduquer les masses prolétariennes, cela veut dire : leur faire des discours, diffuser des tracts et des brochures. Non, l'école socialiste des prolétaires n'a pas besoin de tout cela. Leur éducation se fait quand ils passent à l'action. Au commencement était l'Action, telle est ici la devise ; et l'action, c'est que les conseils d'ouvriers et de soldats se sentent appelés à devenir la seule puissance publique dans l'Empire et apprennent à l'être³²⁰.

Ici, le lien entre « apprendre à exercer le pouvoir » en l'exerçant et la notion d'expérience dans les deux passages cités précédemment est manifeste. Il s'agit d'ailleurs d'un fondement important de la conception de la démocratie révolutionnaire selon Rosa Luxemburg. En ce qui a trait à sa conception de l'histoire, ce sont également des passages significatifs, car ils révèlent à quel point chez Rosa Luxemburg l'histoire n'est pas toute tracée et que ce que devient le processus historique dans l'après capitalisme reste à découvrir. Elle semble même indiquer dans plusieurs passages que l'histoire s'ouvre sur un monde de possibilité beaucoup plus étendu que sous le capitalisme. C'est qu'elle affirme du moins à la fin de la seconde citation en traitant de « l'ouverture de nouvelles voies »³²¹.

Cela se comprend d'autant mieux que la conjoncture dans laquelle est La révolution russe est rédigé est marqué par une certaine euphorie accompagnée de nouvelles questions pour les socialistes. Jusqu'à ce moment, les exemples de prises de pouvoir révolutionnaire dataient déjà de plusieurs décennies et le schéma proprement marxiste n'avait pas été le guide de ces révolutions. Désormais, les socialistes révolutionnaires voyaient non seulement une première brèche dans le capitalisme et la

³¹⁹ Rosa Luxemburg. *Textes : Réforme, Révolution, Social-Démocratie*, coll. « Essentiel », Paris, Éditions sociales, 1982, p.276.

³²⁰ Rosa Luxemburg. « Notre programme et la situation politique. Discours au Congrès de fondation du PCA (Ligue Spartacus). 31 décembre 1918 », dans *Sur la révolution. Écrits politiques 1917-1918*, coll. « [Re]découverte », Paris, Éditions La Découverte & Syros, 2002, p.127.

³²¹ Rosa Luxemburg. « La révolution russe », *Op. cit.*, p.83-84.

guerre, mais paradoxalement cette révolution se produit en Russie et donc, dans un pays faiblement industrialisé par rapport à l'Allemagne, à la Grande-Bretagne ou à la France. Les questions immédiates qui se posent concernent la survie même de la révolution puisque la prise du pouvoir et le renversement du gouvernement provisoire de Kerenski en Russie n'étaient que l'antichambre d'une transformation plus profonde à accomplir³²². Pour les révolutionnaires, l'enjeu est d'abord de déraciner les institutions capitalistes et tsaristes pour en instituer de nouvelles. Il y a donc ouverture de multiples possibilités, mais aussi une nécessité qui est la condition même de leur existence : le démantèlement de l'ancien régime politique et économique. C'est avec cela en tête qu'il faut lire les questionnements de l'autrice de *La révolution russe*.

D'ailleurs, un autre passage est particulièrement intéressant en ce qui concerne l'ouverture de nouvelles voies et il s'agit précisément de l'extrait où Rosa Luxemburg affirme que le socialisme est le premier mouvement « qui fixe comme but, et qui est chargé par l'histoire, d'introduire dans l'action sociale des hommes un sens conscient, une pensée méthodique et, par là, une volonté libre »³²³. Curieux mouvement que cette charge historique déterminée qui a pour objectif d'affranchir l'humanité du règne de la nécessité. Mais il ne faut pas oublier que cette mission historique qui incombe au prolétariat selon Luxemburg peut se réaliser ou échouer, il y a bien une nécessité dans l'histoire, mais il n'y a pas de fatalité. C'est là que l'action et les autres facteurs subjectifs jouent un rôle déterminant. Tout comme dans *La brochure de Junius*, d'autres passages plus tardifs de son œuvre réitèrent cette idée :

Les difficultés de la tâche ne résident pas dans la puissance de l'opposant, des résistances de la société bourgeoise. [...] Tout l'édifice se relâche, s'ébranle, s'effrite. Les conditions de la lutte pour le pouvoir sont plus favorables à la classe ascendante qu'elles ne l'ont jamais été dans l'histoire mondiale. Il peut tomber comme un fruit mûr dans l'escarcelle du prolétariat. La difficulté réside dans le prolétariat lui-même, dans son manque de maturité ou plus encore dans le manque de maturité de ses chefs, des partis socialistes. La classe ouvrière regimbe, elle recule sans cesse devant l'énormité incertaine de sa tâche. Mais elle doit le faire, il le faut. L'histoire lui ferme toutes les portes

³²² La lecture de *Dix jours qui ébranlèrent le monde* du journaliste socialiste John Reed permet de voir comment les personnes qui ont vécu ces événements ont conscience que le renversement du pouvoir n'est qu'un début.

³²³ Rosa Luxemburg. « Brochure de Junius », *Op. cit.*, p.85.

de sortie — elle doit mener l'humanité dégradée hors de la nuit et de l'épouvante vers la lumière de la libération³²⁴.

Mais s'il a surtout été question des possibilités et de l'ouverture de l'histoire dans cette section, il faut se pencher sur d'autres passages de *La révolution russe* qui montrent que la nécessité agit à deux niveaux. D'abord celui de l'histoire du point de vue des classes sociales comme cela a été abordé précédemment, mais ensuite, au niveau de la période révolutionnaire elle-même qui semble avoir ses propres lois historiques d'après Luxemburg. Ainsi, elle écrit :

Aucune révolution ne peut garder le « juste milieu », sa loi naturelle exige des décisions rapides : ou bien la locomotive grimpe la côte historique à toute vapeur jusqu'au bout, ou bien, entraînée par son propre poids, elle redescend la pente jusqu'au creux d'où elle était partie et elle précipite avec elle dans l'abîme, sans espoir de salut tous ceux qui, de leurs faibles forces, voulaient la retenir à mi-chemin³²⁵.

Et juste avant :

[La] révolution russe n'a fait que confirmer l'enseignement fondamental de toute grande révolution, dont la loi vitale se formule ainsi : il lui faut avancer très rapidement et résolument, renverser d'une main de fer tous les obstacles, placer ses objectifs toujours plus loin, si elle ne veut pas être écrasée par la contre-révolution. Une révolution ne peut pas stagner, piétiner sur place, se contenter du premier objectif atteint³²⁶.

Ici on pourrait être tentés de voir dans ces passages l'expression d'un impératif pratique qui n'a rien à voir avec l'histoire. Mais c'est bien de « loi » dont traitent ces passages et ils ne sont pas les seuls dans la brochure. Plus loin, Rosa Luxemburg affirme :

Nous sommes tous soumis à la loi de l'histoire et l'on ne peut introduire l'ordre socialiste qu'à l'échelle internationale. Les bolcheviks ont montré qu'ils pouvaient faire tout ce qu'un parti vraiment révolutionnaire est capable d'accomplir dans les limites des possibilités historiques. Qu'ils ne cherchent pas à faire des miracles ! Car une révolution prolétarienne exemplaire et parfaite dans un pays isolé, épuisé par la guerre mondiale, écrasé par l'impérialisme, trahi par le prolétariat international serait un miracle. Ce qui

³²⁴ Rosa Luxemburg. « Fragments sur la guerre, la question nationale et la révolution », *Op. cit.*, p.99-100.

³²⁵ Rosa Luxemburg. « La révolution russe », *Op. cit.*, p.63-64.

³²⁶ *Ibid.*, p.62.

importe, c'est de distinguer, dans la politique des bolcheviks, l'essentiel de l'accessoire, la substance du fortuit³²⁷.

Ces trois passages qui ont en commun d'utiliser le terme « loi », voire « loi de l'histoire » pour aborder la période révolutionnaire sont cruciaux. Pour le comprendre, il faut voir que ces lois ne concernent pas l'humanité en général ou l'histoire de l'espèce humaine entière. Ici, la loi concerne le prolétariat révolutionnaire, elle est la nécessité d'une classe, mais pas celle de l'humanité. D'ailleurs, cette loi de l'histoire qui oblige les révolutionnaires à faire la révolution jusqu'au bout n'est pas une force qui agit d'elle-même. Rosa Luxemburg précise justement qu'à défaut de la respecter, les révolutionnaires causeront leur perte. Cela signifie qu'il y a au moins deux possibilités et que tout n'est pas déterminé d'avance. Deux nécessités s'affrontent encore ici : celle des forces révolutionnaires et celle des forces contre-révolutionnaires.

D'ailleurs, l'autrice de *La révolution russe* reprend une formule qui fait écho à l'expression « socialisme ou barbarie » qu'on lui attribue souvent. Elle écrit que « la situation réelle de la révolution se résumait dans l'alternative suivante : Victoire de la contre-révolution ou dictature du prolétariat, Kalédine ou Lénine »³²⁸. Kalédine était un général contre-révolutionnaire complice de Kornilov, un autre général qui avait tenté un coup d'État contre le gouvernement provisoire de Kerenski qui succède à la révolution de février et qui précède la révolution d'octobre³²⁹. Ce que Rosa Luxemburg exprime dans cette phrase, c'est que la révolution, une fois enclenchée, ne peut s'arrêter à mi-chemin : elle ne peut qu'aller jusqu'au bout (Lénine) ou échouer et c'est alors la prise du pouvoir par les réactionnaires (Kalédine). Dans de pareilles conditions, l'histoire prend la forme d'un combat à mort, la nécessité du prolétariat est sa victoire sur la classe capitaliste.

Encore une fois, une bonne connaissance du contexte permet de mieux comprendre pourquoi Luxemburg se fait aussi catégorique en posant deux possibilités comme c'était le cas avec *La brochure de Junius*. Au moment où elle écrit sur les événements en Russie, la contre-révolution a déjà tenté le renversement du gouvernement provisoire et la guerre civile en est à ses débuts. Or, ce qui marque profondément cette

³²⁷ *Ibid.*, p.89-90.

³²⁸ *Ibid.*, p.62.

³²⁹ John Reed. *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, coll. « histoire », Paris, Éditions du Seuil, 1996, p.76.

période, c'est le clivage entre d'un côté le camp « blanc » qui veut le retour de la monarchie et de l'autre une multitude de forces socialistes ou anarchistes ainsi que plusieurs mouvements nationalistes ou indépendantistes. Le retour à un gouvernement comme celui qui est instauré après révolution de février 1917 apparaît très peu probable et la métaphore de Luxemburg montre bien que ce qui est en jeu, c'est la poursuite du mouvement lancé par la révolution d'octobre ou le retour à un régime monarchiste contre-révolutionnaire.

Il est maintenant temps de conclure cette dernière section en revenant à Löwy et aux principaux éléments de la démonstration qui ont été présentés. Il faut d'abord souligner à quel point la lecture que Löwy fait de Rosa Luxemburg par rapport à ses contemporains marxistes. Le premier chapitre du mémoire a permis d'observer comment la conception du socialisme comme nécessité historique était fortement ancrée chez les marxistes de la Seconde Internationale. Löwy pointe à juste titre qu'avec *La brochure de Junius*, la théoricienne révolutionnaire rompt avec cette vision des choses et adopte une conception plus ouverte de l'histoire. Comme il l'explique à propos du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » :

Il se trouve suggéré dans certains textes de Marx ou d'Engels, mais c'est Rosa Luxemburg qui lui donne cette formulation explicite et tranchée. Elle implique une perception de l'histoire comme processus ouvert, comme série de « bifurcations », où le « facteur subjectif » — conscience, organisation, initiative — des opprimés devient décisif. Il ne s'agit plus d'attendre que le fruit « mûrisse », selon les « lois naturelles » de l'économie ou de l'histoire, mais d'agir avant qu'il ne soit trop tard³³⁰.

En fait, Löwy a tout à fait raison, mais il y a un point sur lequel son analyse de Rosa Luxemburg achoppe et c'est que pour ce dernier, la théoricienne révolutionnaire envisage le socialisme comme « possibilité parmi d'autres »³³¹. Or, le dernier chapitre de ce mémoire a démontré qu'il n'en est pas ainsi puisque pour Rosa Luxemburg, le socialisme est chargé d'une certaine nécessité historique et qu'il s'agit plus d'une prescription que d'une possibilité objective. À titre d'exemple, plusieurs passages ont été

³³⁰ Michael Löwy. « Rosa Luxemburg : un communisme du 21^e siècle », dans *Rosa Luxemburg — L'étincelle incendiaire*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2018, p.38.

³³¹ Michael Löwy. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », *Op. cit.*, p.24.

cités et analysés, chacun montrant comment l'autrice de *La révolution russe* tente une synthèse de la nécessité et de la possibilité historique du socialisme. Le terme prescription historique a été utilisé pour nommer cette synthèse à défaut de terme provenant de l'œuvre de Luxemburg elle-même.

Si cette conception de l'histoire qui a été présentée tout au long du mémoire peut paraître datée, en partie à cause du vocabulaire mobilisé par Luxemburg, elle n'est pourtant pas éloignée de ce que l'on peut retrouver dans des ouvrages beaucoup plus récents. Ainsi, il y a une ressemblance évidente avec ce passage d'un article d'Ellen Meiksins Wood paru dans la revue *New Left Review* :

[Le] capitalisme offre moins qu'une *promesse* absolue du socialisme (la nécessité de la lutte et son absence de garantie ne peut être ignorée dans la transition vers le socialisme, pas plus que dans d'autres moments historiques), il offre plus qu'une simple *possibilité* (en même temps, l'émergence d'une "simple" possibilité là où il n'en existait pas auparavant est-elle négligeable ?) : le capitalisme a créé les conditions dans lesquelles l'émancipation vis-à-vis l'exploitation et la classe peut-être plus qu'un idéal abstrait ou une vague aspiration. Il a créé les conditions dans lesquelles le socialisme peut être l'objet concret et immédiat de la lutte des classes. Il a mis le socialisme « à l'agenda »³³².

Moins qu'une promesse, mais plus qu'une possibilité, l'avènement du socialisme chez Luxemburg s'apparente énormément à cette mise à l'agenda par les conditions objectives du capitalisme et de la lutte des classes. Ainsi, derrière un vocabulaire clairement daté se trouve une conception de l'histoire qui n'a peut-être pas perdu toute sa pertinence. D'ailleurs, la tradition du matérialisme historique a bel et bien continué de se développer après Luxemburg. Ellen Meiksins Wood elle-même y a consacré un livre dans lequel il est rappelé que « l'intention du matérialisme historique était de fournir les

³³² Traduction libre d'un passage de l'article : « If, then, capitalism offers less than an absolute *promise* of socialism (the necessity of struggle and its lack of guarantees cannot be evaded in the transition to socialism any more than at other historical moments), it offers more than a mere *possibility* (though would the emergence of a 'mere' possibility where none existed before really be such an inconsiderable thing?): capitalism has created conditions in which the freedom from exploitation and class can be more than an abstract ideal or a vague aspiration. It has created conditions in which socialism can be the concrete and immediate object of class struggle. It has placed socialism 'on the agenda'. » Ellen Meiksins Wood. « Marxism and the Course of History », *New Left Review*, no. 143, 1984, p.107.

fondements théoriques pour interpréter le monde dans le but de le changer »³³³. Cette insistance sur le changement est une référence directe à la 11^e et dernière des Thèses sur Feuerbach de Marx : « [l]es philosophes n'ont fait qu'*interpréter* diversement le monde, ce qui importe, c'est de le *transformer*.³³⁴ »

La vie et l'œuvre de Rosa Luxemburg s'insèrent chronologiquement entre la formulation de ce principe par Marx et sa reprise par Meiksins Wood. Sa manière d'envisager l'histoire s'inscrivait tout à fait dans ce paradigme où les concepts ne sont pas des abstractions génériques, mais des « critères-modèles de l'action » ou des hypothèses dont la validité se mesure par les résultats historiques pour réemployer la formulation de Galvano Della Volpe qui analyse lui aussi la 11^e thèse sur Feuerbach de Marx³³⁵. C'est d'ailleurs cette vérification historique qui invalide brutalement la première conception de l'histoire de l'autrice de *Grève de masse, parti & syndicats* et la force à repenser le processus. Ici on pourrait spéculer sur ce qui serait advenu de sa nouvelle théorie de l'histoire si elle avait survécu à la révolution échouée en Allemagne : aurait-elle adopté une posture pessimiste ou au contraire, aurait-elle estimé que les événements ont confirmé le caractère possible de la révolution socialiste ? Le présent travail ne s'aventure pas sur ces chemins de réflexion, mais il faut néanmoins reconnaître que les idées de Luxemburg ont bel et bien été mises à l'épreuve.

³³³ Traduction libre de la phrase suivante : « The original intention of historical materialism was to provide a theoretical foundation for interpreting the world in order to change it. » Ellen Meiksins Wood. *Democracy Against Capitalism. Renewing Historical Materialism*, coll. « Radical Thinkers », Londres et New York, 2016, Verso, p.19.

³³⁴ Karl Marx. « Thèses sur Feuerbach », *Op. cit.*, p.27.

³³⁵ Galvano Della Volpe. *Op. cit.*, p.293.

Conclusion

L'actualité d'une théoricienne révoltée

Pourquoi s'intéresser autant à la conception de l'histoire qui se trouve dans l'œuvre de Luxemburg alors que, manifestement, le socialisme pour lequel elle militait n'est toujours pas advenu plus de cent ans après son assassinat ? Qu'il soit une nécessité, une possibilité ou même une prescription historique ne change rien au fait que la société actuelle ressemble encore largement à celle qu'a connue Luxemburg sur le plan des rapports de production et non à la société libérée qu'elle voulait. Il peut donc sembler étrange de s'être penché sur l'œuvre de la théoricienne révolutionnaire pour analyser ses idées sur l'histoire alors qu'il aurait été possible de s'intéresser plutôt à sa conception de la démocratie ou à sa théorie de l'impérialisme qui sont encore aujourd'hui des thèmes bien commentés dans des articles sur Luxemburg et qui renvoient à des réalités contemporaines évidentes. Ainsi, on pourrait se demander à quel point le socialisme tel qu'il est pensé par l'autrice de *La Révolution russe* peut représenter une alternative celui qui a été expérimenté en URSS ou encore, comment sa théorie de l'impérialisme permet de voir comment le capitalisme est dépendant d'une captation brutale de richesses en prenant l'exemple des guerres menées au Moyen-Orient dans les dernières décennies.

Certes, ce sont des enjeux passionnants et il y a là des chantiers importants qui permettent de mieux comprendre cette intellectuelle marxiste qui a longtemps été laissée de côté pour toutes sortes de raisons³³⁶. Cependant, si ce mémoire porte sur la conception de l'histoire chez Luxemburg et non sur d'autres thèmes de sa pensée, c'est en grande partie parce qu'il s'agit d'un sujet sur lequel la théoricienne révolutionnaire est remarquablement actuelle. Mais si elle l'est, c'est moins pour les réponses qu'elle donne que pour le questionnement qui l'anime et l'effet de balancier entre espoir et désespoir qui caractérise sa vie et sa pensée. Car la question du sens ou du fonctionnement de l'histoire est brûlante d'actualité au regard du défi que pose la crise climatique.

³³⁶ Ici on peut en citer au moins deux qui sont assez importantes : 1) contrairement à bien d'autres dirigeants de partis elle n'a pas participé à une révolution victorieuse et occupé des fonctions dans une république socialiste ; 2) à partir des années 1930, les partis communistes alignés sur la Troisième Internationale ne vont pas s'en réclamer et elle va être associée à une époque révolue du marxisme d'avant la révolution d'octobre.

Le mot d'ordre « socialisme ou barbarie » est éminemment actuel et ce n'est pas pour rien qu'il est parfois repris presque tel quel par des écologistes anticapitalistes³³⁷. Ce sentiment d'urgence face à un rendez-vous avec l'histoire sur le point d'être manqué est dans l'air du temps. La crise climatique a remplacé la Première Guerre mondiale, mais le danger de sombrer dans ce que Rosa Luxemburg appelait la barbarie est tout aussi grand qu'à l'époque. L'autrice de *La brochure de Junius* accuserait sans doute le capitalisme d'être la source de cette crise comme jadis elle l'a accusé d'être le mécanisme ayant mené l'humanité à la boucherie la plus meurtrière qu'elle ait connu jusque-là. Elle mettrait également en garde les optimistes et secouerait les pessimistes.

Qu'est-ce que cela a à voir avec sa conception de l'histoire ? C'est qu'il n'est pas anodin que la théoricienne révolutionnaire ait cru en la nécessité historique absolue du socialisme alors que, globalement, la société allemande semblait suivre une ligne de progrès ascendante et continuelle, puis qu'avec la guerre, les certitudes historiques soient parties en fumée. La méthode utilisée dans ce mémoire qui insistait sur l'importance de porter le regard sur les conditions matérielles pour comprendre les théories politiques et la transition qui s'opère dans l'œuvre de Luxemburg a permis de mettre en évidence que les idées « ne tombent pas du ciel »³³⁸ et qu'elles s'érigent sur un socle sociopolitique qui détermine comment sont posées les questions, y compris celles qui semblent les plus abstraites et les plus universelles³³⁹. Or, si les tumultes de l'époque ne sont pas les mêmes aujourd'hui, des parallèles intéressants peuvent être tracés entre les deux périodes qui sont séparées par plus ou moins un siècle.

C'est en ce sens qu'il faut voir que le questionnement de Rosa Luxemburg est actuel : le rapport entretenu à une forme de nécessité historique ainsi qu'à des possibilités contradictoires reste une problématique importante pour le XXI^e siècle. Le pessimisme face à un avenir menacé côtoie de grands moments collectifs d'agitation où des alternatives semblent se révéler à l'horizon. L'idée d'écrire et de faire une autre histoire que celle qui se déroule actuellement est dans bien des têtes et jamais le potentiel

³³⁷ À titre d'exemple, « Écosocialisme ou barbarie ! » sert de titre au 6^e cahier des *Nouveaux Cahiers du Socialisme* en 2011.

³³⁸ Antonio Labriola. *Op. cit.*, p.175.

³³⁹ Ellen Meiksins Wood. *Des citoyens aux seigneurs. Une histoire sociale de la pensée politique de l'antiquité au moyen âge*. *Op. cit.*, p.28-31.

technique et matériel de dépasser le capitalisme n'a été aussi grand alors même que la crise approche de plus en plus rapidement et menace de fermer des possibilités d'émancipation. La croisée des chemins historiques qui caractérisait l'époque de Luxemburg n'est pas étrangère au XXI^e siècle même si les enjeux ont changé.

Écosocialisme ou barbarie ?

Mais s'il est imprudent de plaquer tel quel le cadre d'analyse de Luxemburg sur l'époque actuelle comme s'il s'agissait d'une vérité révélée, il n'en demeure pas moins que l'idée d'une prescription historique est attirante et résonne avec certains discours contemporains sur la crise climatique. Des discours portés par des militants et des militantes, certes, mais aussi celui d'une grande partie de la communauté scientifique internationale, car lorsqu'il est expliqué qu'il faut absolument réduire les émissions de GES, mettre fin à la déforestation et développer de nouvelles énergies pour éviter un probable péril civilisationnel, les similitudes avec la notion de prescription historique sont manifestes. La nécessité historique côtoie la possibilité de son échec et rien ne garantit que la civilisation va triompher. La conception de l'histoire qu'on a trouvée chez la théoricienne révolutionnaire est donc loin d'être farfelue et elle trouve une résonance inattendue cent ans après sa mort.

Si les enjeux sont différents et s'abordent avec un autre langage, il n'en reste pas moins que le sentiment d'être sur le point de rater un rendez-vous important avec l'histoire est assez largement répandu et l'avertissement de la théoricienne révolutionnaire concernant la chute dans ce qu'elle appelle la barbarie a des échos bien contemporains³⁴⁰. Mais Rosa Luxemburg n'était pas pessimiste. Pour elle, l'action fait bel et bien l'histoire et ce qui détermine l'actualisation d'une possibilité historique plutôt qu'une autre réside, comme cela a été montré précédemment, dans des facteurs subjectifs. La conscience, l'organisation et le déploiement de l'action jouent un rôle crucial. Il n'y

³⁴⁰ Collectif d'analyse politique. *Écosocialisme ou barbarie !*, Nouveaux Cahiers du socialisme, no. 6, automne 2011, 323 p.

avait pas de fatalité à la Première Guerre mondiale, pas plus qu'il n'y en a une pour la crise climatique³⁴¹.

L'autrice de *La brochure de Junius* écrivait d'ailleurs ses textes en ayant en tête un objectif de mobilisation et d'action. En cela, elle s'inscrivait dans la lignée de Marx pour qui le but de la philosophie n'est pas seulement d'interpréter le monde puisque, comme il le précise dans la dernière de ses *Thèses sur Feuerbach*, « ce qui importe, c'est de le *transformer* »³⁴². La prise en compte de cet engagement est importante pour les lectrices et les lecteurs de son œuvre plus d'un siècle après son assassinat. Rosa Luxemburg a non seulement théorisé son rapport à l'histoire, mais elle s'est également engagée concrètement pour qu'une autre histoire ait lieu. Elle ne s'est pas contentée d'interpréter ce qu'elle a appelé « la crise de la social-démocratie » ; ce qui a compté pour elle, c'était de transformer la guerre en révolution³⁴³.

Son combat s'est soldé par un échec et le socialisme est resté une possibilité alors que l'Allemagne avançait déjà vers le totalitarisme et les camps de la mort. Plusieurs historiens et historiennes ont par ailleurs souligné le fait que les Freikorps³⁴⁴ et la répression des socialistes ont joué un rôle important dans la genèse de ce qui allait devenir le NSDAP³⁴⁵. L'échec des révolutionnaires en Allemagne a posé les bases pour une autre forme de barbarie encore plus cruelle que celle qui effrayait tant l'autrice de *La brochure de Junius*. L'œuvre de Luxemburg est à l'image de sa vie, elle est tragique et brillante par sa lucidité face aux dérives d'une époque qui fonce vers le pire à toute vitesse. Sa conception de l'histoire permet d'envisager autant la fin de l'oppression capitaliste et l'émancipation de l'injustice des classes sociales que la destruction des acquis sociaux de base, la mort et la désolation. C'est une pensée de l'urgence qui prend acte des dangers et possibilités d'une époque et qui subordonne toute théorie aux impératifs de l'action et de la transformation sociale.

³⁴¹ Bhaskar Sunkara. « Un plan peu original pour sauver la planète », dans *Rosa Luxemburg Revisitée*, Montréal, Nouveaux Cahiers du socialisme, 2019, p.75-77.

³⁴² Karl Marx. « Thèses sur Feuerbach », *Op. cit.*, p.27.

³⁴³ Il s'agit du titre original de la brochure clandestine de Rosa Luxemburg.

³⁴⁴ Les Freikorps (corps francs) étaient des groupes hétéroclites parfois militaires, parfois civils qui étaient activement engagés dans la répression des soulèvements communistes. Ce sont notamment des miliciens impliqués dans les Freikorps qui ont assassiné Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht le 15 janvier 1919.

³⁴⁵ Joseph Rovin, *Op. cit.*, p.617.

Que faire de cette conception de l'histoire ?

Après avoir abordé l'actualité du questionnement de Luxemburg ainsi que l'aspect tragique de sa vie et de sa pensée, tout en rappelant au passage les principales découvertes de cette recherche, il convient de conclure ce mémoire en traitant d'une dernière question qui sera laissée ouverte : que faire de cette conception de l'histoire ? Ici il faut d'emblée laisser de côté l'idée de vérifier la véracité ou la fausseté de ce que pense Luxemburg. La principale raison est que vérifier une conception de l'histoire est une tâche impossible puisque la question du sens de l'histoire ou du fonctionnement de ses mécanismes fait partie des grands débats métaphysiques qui ne peuvent être tranchés définitivement et sur lesquels on peut débattre à l'infini sans jamais parvenir à une démonstration définitive.

Cependant, il est possible d'examiner les conséquences pratiques qu'impliquent les différentes conceptions. Ainsi, croire en une loi du progrès historique ou en une histoire cyclique qui se répète en suivant des phases devrait, normalement, être associé à des pratiques et des projets politiques différents. C'est encore plus vrai lorsque la théorie est formulée par une militante très active qui a utilisé ses idées comme des armes et des outils pour changer le monde. Sous cet angle pratique, la conception de l'histoire qui est formulée par Luxemburg en est une qui ne fait aucune concession à l'attentisme (même révolutionnaire, comme l'a montré son opposition à Kautsky). Elle est écrite dans et pour une époque périlleuse et tumultueuse. Sur le plan pratique, elle en porte la marque, car cette conception de l'histoire est aussi un appel à la mobilisation et met la table pour une véritable théorie de l'action qui cherche à intervenir sur le cours de l'histoire pour « freine[r] son parcours vers l'abîme », comme le rappelle Isabel Loureiro³⁴⁶.

Alors, que faire de cette conception de l'histoire ? Plusieurs réponses sont possibles, mais le présent mémoire se conclut sur l'une d'elles sans avoir la prétention qu'elle soit forcément la meilleure. Les idées de Luxemburg par rapport au processus historique sont plus pertinentes que jamais, car elles permettent, malgré un langage daté qui paraît aujourd'hui caricatural, d'articuler la nécessité historique d'agir pour éviter la

³⁴⁶ Isabel Loureiro. « Une démocratie par l'expérience révolutionnaire », *Op. cit.*, p.112.

catastrophe et le champ des possibles qui exclut toute certitude. Ni pessimiste ni optimiste, la notion de prescription historique donne une direction à suivre sans négliger la possibilité de l'échec. Il s'agit d'une vision cohérente avec l'idée que les êtres humains font bel et bien leur histoire à partir de conditions héritées du passé qui sont elles-mêmes des couches de pratique s'étant sédimentées. Dans un texte intitulé « Socialisme ou décroissance : Rosa Luxemburg et la crise climatique », Alyssa Battistoni a bien synthétisé en quoi l'héritage de la théoricienne révolutionnaire peut être intéressant pour la lutte et le militantisme écologiste :

Aujourd'hui, à la lumière de la menace posée par les changements climatiques, le choix entre socialisme et barbarie semble d'une clarté aveuglante. Les changements climatiques exacerberont les tempêtes, les sécheresses et d'autres phénomènes météorologiques extrêmes, avec pour résultat des pénuries alimentaires, une instabilité politique et un nombre croissant de réfugié-e-s climatiques, tandis que les riches se retireront dans des lieux sûrs sur le plan écologique. Il est important de faire ces liens. Mais la gauche doit également veiller à ne pas affirmer que les changements climatiques mèneront à une nouvelle ère de barbarie, ce qui renforcerait l'idée selon laquelle l'instabilité conduit nécessairement à la violence. Nous ne devrions pas non plus nous attendre à ce que le capitalisme s'effondre de lui-même à cause de l'évolution des changements climatiques. Nous devons être très clairs sur le fait qu'il y a une solution et que nous devons lutter pour la mettre en place³⁴⁷.

Cette conception de l'histoire qui donne toute sa place à l'action sans négliger les conditions objectives est donc compatible avec les préoccupations du XXI^e siècle ou plutôt, avec les préoccupations de certaines catégories sociales, car Rosa Luxemburg était loin de penser l'humanité avec une perspective universaliste faisant abstraction des classes sociales et des intérêts antagoniques. La crise climatique fournit aujourd'hui un potentiel de dangerosité comparable à celui qui se dressait devant Luxemburg. À cette époque, des alternatives existaient et l'autrice de *La brochure de Junius* pointait le danger imminent et en appelait à un changement de cap radical. Aujourd'hui c'est une situation semblable qui se répète malgré ses particularités. Ici il faut conclure avec Marx et Luxemburg que l'important n'est pas seulement d'interpréter le monde et son devenir, mais bien de le transformer.

³⁴⁷ Alyssa Battistoni. « Socialisme ou décroissance : Rosa Luxemburg et la crise climatique » dans *Rosa Luxemburg Revisitée*, Montréal, Nouveaux Cahiers du socialisme, 2019, p.81-82.

Chronologie

1871	Naissance à Zamość en Pologne		1898	Arrivée en Allemagne à Berlin	
1872			1899	Publication de <i>Réforme sociale ou révolution?</i>	
1873	Déménagement à Varsovie		1900		
1874			1901		
1875			1902		
1876			1903	Tournée Européenne et intégration au BSI	
1877			1904	6e Congrès de l'Internationale et emprisonnement	
1878			1905	Révolution de 1905 en Russie	
1879			1906	Publication de <i>Grève de masse, parti & syndicat</i>	
1880			1907	Second, puis troisième emprisonnement	
1881	Pogrom de Varsovie		1908	Début de relation amoureuse avec Konstantin Zetkin	
1882			1909		
1883			1910	Rupture politique et personnelle avec Karl Kautsky	
1884	Entrée au Lycée à Varsovie		1911		
1885			1912	Participation au Congrès des Socialistes Européens	
1886			1913	Publication de <i>L'Accumulation du capital</i>	
1887			1914	Déclenchement de la Première Guerre mondiale	
1888					
1889	Fuite en Suisse à Zurich				
1890	Rencontre de Leo Jogichès et études en philosophie				
1891					
1892	Inscription en droit à l'université de Zurich				
1893	Création du SKDP				
1894					
1895					
1896	Participation au 4e Congrès de l'Internationale				
1897	Publication de sa thèse à Zurich				

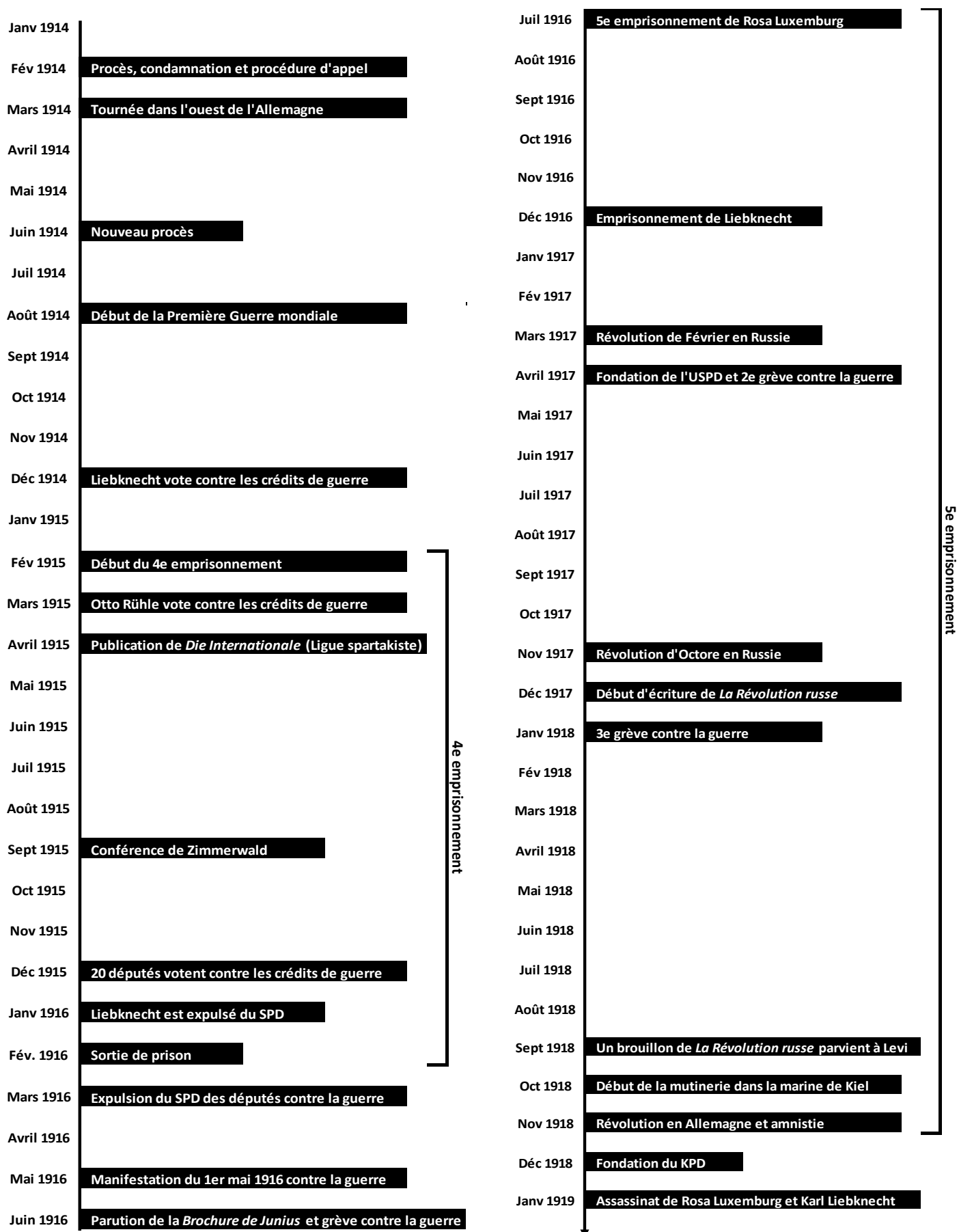
Enfance à Varsovie

Politisaton

Études universitaires

Querelle révisionniste

Professeure à l'école du SPD



Bibliographie

Sources primaires de Rosa Luxemburg

LUXEMBURG, Rosa. *Introduction à l'économie politique. Œuvres complètes — Tome I*, Marseille, Agone/Smolny, 2009, 476 p.

LUXEMBURG, Rosa. *À l'école du socialisme. Œuvres complètes — Tome II*, Marseille, Agone/Smolny, 2012, 268 p.

LUXEMBURG, Rosa. *Le Socialisme en France (1898-1912). Œuvres complètes — Tome III*, Marseille, Agone/Smolny, 2013, 297 p.

LUXEMBURG, Rosa. *La brochure de Junius, la guerre et l'Internationale (1907-1916). Œuvres complètes — Tome IV*, Marseille, Agone/Smolny, 2014, 230 p.

LUXEMBURG, Rosa. *La Révolution russe*, coll. « Mikrós essai », Paris, Éditions de l'Aube, 2017, 67 p.

LUXEMBURG, Rosa. *Réforme sociale ou révolution ? Grève de masse, parti & syndicats*, coll. « [Re]découverte », Paris, Éditions La Découverte & Syros, 2001, 175 p.

LUXEMBURG, Rosa. *Sur la révolution. Écrits politiques 1917-1918*, coll. « [Re]découverte », Paris, Éditions La Découverte & Syros, 2002, 137 p.

LUXEMBURG, Rosa. *Textes : Réforme, Révolution, Social-Démocratie*, coll. « Essentiel », Paris, Éditions sociales, 1982, 377 p.

LUXEMBURG, Rosa. *The Letters of Rosa Luxemburg*, Londres et New York, Verso, 2011, 609 p.

Autres sources primaires

BERNSTEIN, Eduard. *Les présupposés du socialisme*, coll. « bibliothèque politique », Paris, Éditions du Seuil, 1974, 299 p.

DE CONDORCET, Nicolas. *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain suivi de Fragments sur l'Atlantide*, Paris, GF Flammarion, 1988, 350 p.

DELLA VOLPE, Galvano. « Sur la dialectique » dans *Rousseau et Marx et autres écrits*, coll. « Théoriciens », Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1974, pp.279-303.

ENGELS, Friedrich. *Anti-Dühring*, Paris, Éditions Sociales, 1971, 501 p.

ENGELS, Friedrich. *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, coll. « classiques du marxisme », Paris, Éditions Sociales, 1973, 125 p.

- KAUTSKY, Karl. *Le programme socialiste*, coll. « Classiques des sciences sociales », Chicoutimi, Bibliothèque Paul-Émile Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi, 2003, 157 p.
- LABRIOLA, Antonio. *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, coll. « Sciences humaines et philosophie », Paris, Gordon & Breach, 1970, 313 p.
- LÉNINE, Vladimir Ilitch. *Que faire ?*, coll. « Politique », Paris, Éditions du Seuil, 1966, 318 p.
- LUKÀCS, Georg. *Histoire et conscience de classe*, coll. « Arguments », Paris, Les Éditions de Minuit, 1960, 417 p.
- MARX, Karl. « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte », dans *Les Luites de classes en France*, Paris, 1994, Éditions Gallimard, p.169-314.
- MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *L'idéologie allemande*, coll. « classiques du marxisme », Paris, Éditions Sociales, 1977, 143 p.
- MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Manifeste du Parti communiste*, coll. « classiques du marxisme », Paris, Éditions Sociales, 1973, 96 p.
- WEBER, Max. « Possibilité objective et causation adéquate dans l'approche causale en histoire », dans *Tracés. Revue de Sciences humaines*, no. 24, 2013, pp.143-178.

Sources secondaires

- BANDIERA, Umberto. « Syndicat et action politique chez Rosa Luxemburg et Antonio Gramsci », dans CALOZ-TSCHOPP, Marie-Claire, FELLI, Romain et CHOLLET, Antoine (dir.), *Rosa Luxemburg, Antonio Gramsci Actuels*, Paris, Éditions Kimé, 2018, pp.303-309.
- BATTISTONI, Alyssa. « Socialisme ou décroissance : Rosa Luxemburg et la crise climatique », dans *Rosa Luxemburg Revisitée*, Montréal, Nouveaux Cahiers du socialisme, 2019, pp.78-83.
- BLÄTTLER, Sidonia, MARTI, Irene M. et SANER, Senem. « Rosa Luxemburg and Hannah Arendt : Against the Destruction of Political Spheres of Freedom », dans *Hypatia*, vol. 20, no. 2, printemps 2005, pp.88-101.
- CALOZ-TSCHOPP, Marie-Claire. « Rosa Luxemburg : la découverte de l'effet boomerang de l'impérialisme et la liberté », dans CALOZ-TSCHOPP, Marie-Claire, FELLI, Romain et CHOLLET, Antoine (dir.), *Rosa Luxemburg, Antonio Gramsci Actuels*, Paris, Éditions Kimé, 2018, pp.103-136.
- CHOLLET, Antoine. « Rosa Luxemburg, démocrate parce que socialiste », dans CALOZ-TSCHOPP, Marie-Claire, FELLI, Romain et CHOLLET, Antoine (dir.), *Rosa Luxemburg, Antonio Gramsci Actuels*, Paris, Éditions Kimé, 2018, pp.219-231.

COLLECTIF D'ANALYSE POLITIQUE. *Écosocialisme ou barbarie !*, Nouveaux Cahiers du socialisme, no. 6, automne 2011, 323 p.

D'ALESSANDRO, Ruggero. *La communauté possible*. La démocratie des conseils d'après Rosa Luxemburg et Hannah Arendt, Coll. « Philosophie », no. 10, Lugano, Éditions Mimésis, 2016, 121 p.

DUCANGE, Jean-Numa. « Gramsci et Luxemburg Actuels ? Portrait croisé de deux traditions marxistes », dans CALOZ-TSCHOPP, Marie-Claire, FELLI, Romain et CHOLLET, Antoine (dir.), *Rosa Luxemburg, Antonio Gramsci Actuels*, Paris, Éditions Kimé, 2018, pp.139-170.

FRÖLICH, Paul. *Rosa Luxemburg*, Chicago, Haymarket Books, 2010, 329 p.

GUSTAFSSON, Bo. « Capitalisme et socialisme dans la pensée de Bernstein », dans *Histoire du marxisme contemporain tome I*, coll. « Histoire du marxisme contemporain », Institut Giangiacomo Feltrinelli, Paris, Union générale d'éditions, 1976, pp.-261-277.

HARO, Lea. « Destroying the Threat of Luxemburgism in the SPD and the KPD: Rosa Luxemburg and the Theory of Mass Strike », *Critique : Journal of Socialist Theory*, vol. 36, no. 1, Avril 2008, pp.99-117.

HAUG, Frigga. « Sur les traces de Rosa Luxemburg, pour une démocratie par le bas », *Revue Agone*, no. 59, 2016, pp.137-143.

JANOVER, Louis. *Le testament de Lénine et l'héritage de Rosa Luxemburg*, Toulouse, Smolny, 2018, 142 p.

LOUREIRO, Isabel. « Une démocratie par l'expérience révolutionnaire. Lukàcs, lecteur de Rosa Luxemburg », *Revue Agone*, no. 59, 2016, pp.107-115.

LÖWY, Michael. « La signification méthodologique du mot d'ordre « socialisme ou barbarie » », dans *Rosa Luxemburg — L'étincelle incendiaire. Essais*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2018, pp.13-30.

LÖWY, Michael. « Rosa Luxemburg : un communisme du 21^e siècle », dans *Rosa Luxemburg — L'étincelle incendiaire. Essais*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2018, pp.31-56.

LÖWY, Michael. « L'étincelle s'allume dans l'action. La philosophie de la praxis dans la pensée de Rosa Luxemburg », dans *Rosa Luxemburg — L'étincelle incendiaire. Essais*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2018, pp.57-83.

LÖWY, Michael. « Notes sur Lukàcs et Rosa Luxemburg », dans *Rosa Luxemburg — L'étincelle incendiaire. Essais*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2018, pp.145-201.

- LUBAN, Ottokar. « La spontanéité créative des masses selon Rosa Luxemburg », *Revue Agone*, no. 59, 2016, pp.17-30.
- LUBAN, Ottokar. « Rosa Luxemburg's Critique of Lenin Ultra Centralistic Party Concept and of the Bolshevik Revolution », *Critique : Journal of Socialist Theory*, vol. 40, no. 3, 13 septembre 2012, pp.357-364.
- MEIKSINS WOOD, Ellen. *Democracy Against Capitalism. Renewing Historical Materialism*, coll. « Radical Thinkers », Londres et New York, 2016, Verso, 300 p.
- MEIKSINS WOOD, Ellen. *Des citoyens aux seigneurs. Une histoire sociale de la pensée politique de l'antiquité au moyen âge*, coll. « Humanités », Montréal, Lux Éditeur, 2013, 430 p.
- MEIKSINS WOOD, Ellen. « Marxism and the Course of History », *New Left Review*, no. 147, 1984, pp.95-107.
- NETTL, John Peter. *Rosa Luxemburg*, Paris, Amis de Spartacus, 2012, 566 p.
- OLIVERI, Frederico. « Pour un modèle critique de la révolution. Gramsci, Luxemburg et l'expérience des Conseils », dans CALOZ-TSCHOPP, Marie-Claire, FELLI, Romain et CHOLLET, Antoine (dir.), *Rosa Luxemburg, Antonio Gramsci Actuels*, Paris, Éditions Kimé, 2018, pp.255-272.
- POSSENTI, Ilaria. « Rosa Luxemburg lue par Hannah Arendt », dans CALOZ-TSCHOPP, Marie-Claire, FELLI, Romain et CHOLLET, Antoine (dir.), *Rosa Luxemburg, Antonio Gramsci Actuels*, Paris, Éditions Kimé, 2018, pp.187-197.
- SALVADORI, Massimo L.. « La conception du processus révolutionnaire chez Karl Kautsky de 1891 à 1922 », dans *Histoire du marxisme contemporain tome I*, coll. « Histoire du marxisme contemporain », Institut Giangiacomo Feltrinelli, Paris, Union générale d'éditions, 1976, pp.81-205.
- SUNKARA, Bhaskar. « Un plan peu original pour sauver la planète », dans *Rosa Luxemburg Revisitée*, Montréal, Nouveaux Cahiers du socialisme, 2019, pp.74-77.
- TOUATI, Mohamed Fayçal. « L'action historique chez Hegel et Marx : de l'esprit aux masses », *Cahiers philosophiques*, vol. 121, no. 1, 2010, pp.33-56.
- WOLFE, Bertram D. « Rosa Luxemburg and V. I. Lenin : The Opposite Poles of Revolutionary Socialism », *The Antioch Review*, vol. 21, no. 2, 1961, pp. 209-226.
- WOLLENBERG, Jörg. « Rosa Luxemburg et la « liberté de ceux qui pensent autrement ». Le groupe Neuer Weg et l'édition de *La Révolution russe* de Rosa Luxemburg à Paris en 1939 », *Revue Agone*, no. 59, 2016, pp.117-135.

Ouvrages pour les références historiques

- ANDERSON, Perry. *Lineages of the Absolutist State*, coll. « World History Series », Londres et New York, Verso, 2013, 573 p.
- AUTHIER, Denis et BARROT, Jean. *La gauche communiste en Allemagne. 1918-1921*, coll. « Critique de la politique », Paris, Payot, 1976, 388 p.
- BADIA, Gilbert. *Les spartakistes. 1918 : l'Allemagne en révolution*, Bruxelles, Les Éditions Aden, 2008, 332 p.
- BROUÉ, Pierre. *Le parti bolchevique. Histoire du P.C. de l'U.R.S.S.*, coll. « Arguments », Paris, Les Éditions de Minuit, 1971, 652 p.
- BROUÉ, Pierre. *The German Revolution. 1917-1923*, Chicago, Haymarket Books, 2006, 991 p.
- COMACK, Martin. *Wild Socialism. Workers Councils in Revolutionary Berlin, 1918-21*, Lanham, University Press of America, 2012, 97 p.
- HAFFNER, Sebastian. *Allemagne, 1918 : Une révolution trahie*, coll. « Elements », Marseille, Agone, 2018, 277 p.
- HARMAN, Chris. *La révolution allemande. 1918-1923*, Paris, La fabrique éditions, 2015, 410 p.
- HOFFROGGE, Ralf. « From Unionism to Worker's Councils. The Revolutionary Shop Stewards in Germany, 1914-1918 », dans NESS, Immanuel et AZZELLINI, Dario, dir., *Ours to Master and to Own*, Chicago, Haymarket Books, 2011, 443 p.
- KEEGAN, John. *La Première Guerre mondiale*, coll. « tempus », no. 108, Paris, Édition Perrin, 2005, 553 p.
- REED, John. *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, coll. « histoire », Paris, Éditions du Seuil, 1996, 477 p.
- REEVE, Charles. *Le socialisme sauvage. Essai sur l'auto-organisation et la démocratie directe dans les luttes de 1789 à nos jours*, Paris, Éditions L'échappée, 2018, 317 p.
- ROVAN, Joseph. *Histoire de l'Allemagne*, coll. « Histoire », no. 254, Paris, Éditions du Seuil, 1999, 974 p.
- SCHMIDT, Michael. *Cartographie de l'anarchisme révolutionnaire*, coll. « instinct de liberté », no. 22, Montréal, Lux Éditeur, 2012, 186 p.